

Notices nécrologiques de normaliens morts à la guerre

*Ces notices viennent compléter le contenu du volume
de David Aubin, L'Élite sous la mitraille.*

Sommaire

- 7 Jean Merlin, par Jacques Chevalier
- 12 Joseph Marty, par Albert Châtelet
- 17 Georges Lery, par Jacques Hadamard
- 22 Xavier Roques, par Maurice Gignoux
- 37 Jean Clairin, par Héroïs Henri Ollivier
- 41 Théophile Rousseau, par Jules Lhermitte
- 49 Paul Viguié, par Fernand Gazin
- 55 Jean Piglowski, par Charles Durand et Jean Desbats
- 58 Alphonse Blondel, par Émile Gau
- 62 Robert Blum, par Robert Lévy
- 68 René Gateaux, par Georges Gonthiez et Maurice Janet
- 73 Paul Lambert, par Gaston Julia
- 78 Jean Chatanay, par Albert Châtelet
- 82 Julien Tournois, par Albert Chatelet
- 86 Paul Viple, par Maurice Gevrey
- 93 Roger Vidil, par Jean Dubled
- 96 Maurice Blin, par Gaston Ninin
- 102 Louis Aimé-Paillard, par Maurice Gevrey

On ne peut qu'être profondément ému à la lecture des notices nécrologiques parues dans l'Annuaire de l'Association amicale de secours des anciens élèves de l'École normale supérieure. Nous avons voulu en reproduire quelques-unes ici, car elles sont généralement assez peu accessibles. Elles sont reproduites dans l'ordre de leur parution.

Jean Merlin, par Jacques Chevalier

Merlin (Jean), né à Rennes le 9 mai 1876, tombé au champ d'honneur le 29 août 1914 au col d'Anozel – Promotion de 1898.

C'est avec une poignante douleur que, dans les derniers jours d'octobre, nous apprenions, par un avis officiel de la mairie de Saint-Genis-Laval, la mort à l'ennemi de notre camarade Jean Merlin. De toutes les souffrances que nous apporte chaque jour la guerre, de tous les sacrifices auxquels la nation doit consentir pour acheter le salut de la France, il n'en est point qui soit comparable à ceux-là : les pires ruines matérielles sont peu de chose au regard de ces coups qui enlèvent soudainement à nos espérances l'un des futurs ouvriers du relèvement de la patrie, et qui – peine plus dure encore – arrachent à nos affections terrestres ceux qui tenaient dans nos vies une place qui désormais restera vide.

Je n'ai pas le cœur à raconter la vie de celui que nous pleurons aujourd'hui. D'ailleurs, si belle qu'ait été sa vie, sa mort la dépasse en grandeur, en sereine beauté, en efficacité : elle demeurera pour nous un exemple. La vie de Jean Merlin fut tout uniment celle d'un honnête homme, dépourvu d'ambition, insouciant de la gloire et du succès, avide seulement de connaître. Il naquit à Rennes le 9 mai 1876. Son père commença son instruction, et le conduisit jusqu'en cinquième ; il entra alors comme externe au lycée de Versailles, où il fit toutes ses études, toujours suivi et guidé par son père, qui s'attacha à faire de lui un homme de devoir, loyal, dévoué, désintéressé. Reçu à Normale et à Polytechnique la même année, il opta pour Normale. C'est en 1900, durant sa dernière année d'École, que je connus Jean Merlin : j'allais fréquemment alors prendre le café dans sa « turne », en compagnie de son intime ami Fatou et de Desouches, auxquels se joignait souvent Pierre Boutroux. Plus d'une fois, il m'emmena passer le dimanche chez les siens, à Versailles : et, à plus de dix années de distance, c'est là que j'aime à le replacer, comme en son milieu naturel, auprès de ses parents et de ses deux frères, tous deux polytechniciens. De son père, colonel d'artillerie, Beauceron très attaché à son village d'Izy, Jean Merlin avait le type physique, un type de pur français,

la droiture de caractère, la nature ouverte ; de sa mère il tenait une rare distinction du cœur et de l'esprit. L'amitié que nous avions nouée alors ne devait point se rompre ; mais les évènements nous séparèrent pour un long temps. Reçu à l'agrégation de mathématiques en 1901, il entra, avec Fatou, à l'Observatoire de Paris, pour y faire son stage, et dans l'espoir de rester dans la capitale, non loin des siens. Il n'y avait pas de vacance à Paris : on lui proposa, provisoirement, Saint-Genis-Laval ; il refusa d'abord ; puis, comme on lui fit espérer l'accès facile à la faculté des sciences de Lyon, il accepta le poste d'aide-astronome à l'observatoire de Saint-Genis-Laval. Depuis dix ans qu'il était là, il était resté à peu près au même point qu'à son arrivée. Il avait seulement été chargé, en ces dernières années, d'un cours complémentaire d'astronomie à la faculté de Lyon.

C'est en novembre 1912 que je le revis, et nous reprîmes avec une vraie joie nos cordiales relations de jadis, comme deux amis qui se seraient quittés la veille. Il venait souvent me rendre visite ; je le rencontrais régulièrement aux concerts de la salle Rameau, et maintes fois il nous arriva d'arpenter, durant de longues heures, les quais du Rhône, en nous entretenant de question de philosophie scientifique.

8

Jean Merlin était beaucoup plus mathématicien et philosophe qu'astronome : géomètre pur, au sens où Platon entendait ce mot, il n'était point satisfait de l'à peu près dont se contente l'astronome, ni des statistiques et des dénombrements auxquels le condamnait son métier.

C'est pourquoi, sans doute, il n'a pas fait de recherches personnelles dans le domaine astronomique : les travaux qu'il a publiés ne sont que des résumés et des critiques d'observations proprement dites. Son service, au témoignage de M. Jean Mascart, « était assuré d'une façon impeccable et avec une conscience scientifique absolue de précision, mais sans passion, puisque son goût l'entraînait d'une façon irrésistible vers l'arithmétique, la partie la plus malaisée, où il voulait utiliser sa forte érudition mathématique ». Son esprit, en effet, l'inclinait du côté de l'analyse la plus abstraite et la plus générale : de l'intérêt très vif qu'il prenait à l'*analysis situs* ; de là, les recherches qu'il avait entreprises depuis fort longtemps sur la notion de *groupe*, recherches qui devaient faire l'objet de sa thèse : il lui semblait qu'une question en mathématiques n'était pas complètement élucidée tant qu'elle n'avait pas été ramenée à cette notion fondamentale. Mais c'était un esprit très concret, très épris de l'expérience : il pensait que le propre du génie humain est de s'élever à des relations générales en même temps que très précises, et que seule la faiblesse de l'esprit humain nous contraint à perdre en précision ce

que nous gagnons en généralité. Il aimait les faits, parce que les faits nous apprennent « du neuf », et il se plaisait à des rapprochements imprévus entre les faits de différents ordres, ou entre les faits et les théories. La réversibilité en mécanique abstraite, l'irréversibilité en physique concrète : les conséquences du principe de Carnot, qu'un jour, je m'en souviens bien – malgré sa répugnance à sortir du domaine de l'expérience – il ne craignit pas de pousser jusqu'à l'hypothèse d'une hétérogénéité primitive, suite d'une création ; la périodicité, ou plutôt l'entrecroisement des mouvements périodiques, d'où résultent les phénomènes météorologiques ; les vues récentes sur la discontinuité, qui rendrait la matière et l'énergie rebelles à l'application du calcul différentiel ; le conflit entre la physique de la gravitation et la physique de l'éther, étaient quelques-uns des sujets sur lesquels portaient habituellement nos entretiens. Mais ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'étaient les notions de continu, d'infini dénombrable, et les antinomies qui en résultent. Ces antinomies doivent-elles nous faire renoncer à l'idée d'infini actuel ? Merlin ne le croyait pas et, sur ce point, il se séparait résolument de Henri Poincaré, pour l'œuvre duquel il professait, en mathématicien, en philosophe, une admiration sans limites. S'il n'était pas arrivé à résoudre la contradiction fondamentale, il la prenait corps à corps, et il affirmait que le mathématicien, quoi qu'il fasse, ne peut se passer de l'infini actuel ; Poincaré lui-même, disait-il, l'a réintroduit sous le nom d'intuition complète. Qu'on ne croie pas, au surplus, que Merlin se lançât dans de téméraires hypothèses. En tout il gardait une sage mesure. Esprit prudent et avisé, il faisait de fortes restrictions sur l'extension qu'a reçue de nos jours en physique le principe de relativité. Le mémoire de Sundmann lui parut important, mais il se refusait à admettre qu'il eût complètement résolu le problème des trois corps.

Mathématicien avant tout, Jean Merlin n'était donc pas exclusivement mathématicien. C'était un esprit parfaitement équilibré. Il avait le sens du réel, la vive intuition de la contingence ; il se gardait avec soin des abus de la déduction ; il allait à l'esprit de géométrie l'esprit de finesse, le sûr et subtil discernement des principes. Sa conversation était charmante d'enjouement et de délicatesse ; on y sentait une remarquable culture, mais qui jamais ne s'étalait ; dans les relations quotidiennes, il était d'une simplicité, d'un naturel, et, comme on eût dit au Moyen Âge, d'une *naïveté*, qui rendait son abord exquis. C'était cela un cœur d'or, une nature d'élite : il avait décidé sa mère à venir se fixer auprès de lui, au printemps de 1913, et il ne cessa de lui témoigner sa tendresse filiale la plus vive et la plus attentive. Enfin, il était demeuré jusqu'au bout fidèle à ses croyances religieuses : un prêtre

qui l'a beaucoup connu disait de lui que, « dans un milieu différent, dans un centre où il aurait eu toute sa liberté de parole, d'action et d'allure, il aurait pu exercer la plus heureuse influence pour le bien ».

Il eût pu, il eût dû aussi donner beaucoup au point de vue scientifique. Il ne l'a pas fait. Jean Merlin avait la paresse d'écrire ; il professait une sorte d'indifférence pour la réalisation pratique de ses idées : était-ce nonchalance ou indécision ? Avait-il été déçu d'avoir consacré beaucoup de son temps et de son intelligence à un problème extrêmement difficile, qu'il sut ensuite avoir été résolu avant lui ? Je ne saurais dire : mais je crois que sa réserve s'explique en partie par son sentiment très fort de la complexité des choses, et par sa répugnance à donner une forme arrêtée, définitive, systématique, à des idées dont il voyait aussitôt qu'elles échappaient au cadre dans lesquels il s'efforçait de les enfermer. Ceux qui le connaissaient bien ne peuvent que regretter ce défaut : il nous a privés de travaux qui eussent été, sans nul doute, de la plus haute originalité et de la valeur la plus profonde. Mais ses amis s'en consolent, en quelque manière, en songeant que ce défaut n'était chez lui que l'envers d'une qualité précieuse entre toutes, et fort rare à cette époque : la générosité intellectuelle.

10

C'est le 15 juillet que je vis Jean Merlin pour la dernière fois. Je l'emmenai déjeuner chez moi, puis nous nous rendîmes ensemble à la faculté des sciences, pour y faire passer les examens du baccalauréat. Je me rappellerai toujours cette entrevue qui ne devait pas, hélas ! avoir de lendemain. Merlin me frappa, plus qu'il n'avait fait encore, par la richesse et par la nouveauté de ses aperçus. Je me souviens particulièrement de la manière dont il commenta les conclusions du dernier travail de l'un des plus fameux parmi les physiciens de ce temps, montrant que la théologie chrétienne avait fait, dans la science antique, la brèche par où devait passer la science moderne. Nous longions le Rhône, et il se plaisait à mettre en évidence l'impossibilité d'écrire les équations exactes de ce mouvement, dont les éléments sont en nombre infini. Une averse torrentielle nous surprit à ce moment ; Jean Merlin n'avait, naturellement, rien d'autre pour s'abriter que sa canne, et il m'expliquait qu'il l'avait prise avec l'intention, dans la pensée d'attirer la pluie, qui le dispenserait d'observer. « Les astronomes n'échappent pas à la superstition », ajoutait-il en souriant. Il n'avait jamais pardonné aux étoiles de l'avoir privé, par une soirée trop claire, d'aller entendre la *Messe en Ré*...

Je lui avais arraché la promesse de m'envoyer quelques notes sur une des questions que nous avions traitées ce jour, et que nous nous propositions d'étudier de concert. Deux semaines plus tard, la guerre éclatait. Jean Merlin,

qui était lieutenant de réserve au 22^e régiment d'infanterie, quitta sa mère le dimanche 2 août, pour rejoindre son dépôt à Bourgoin ; il avait fait la veille ses derniers préparatifs en chantant tout le jour. Au moment de quitter sa mère, sur le pas de la porte, il lui dit en l'embrassant : « Papa serait heureux de me voir partir. » Son père l'avait élevé, lui et ses deux frères, dans la pensée de la revanche inévitable, qui devait restaurer la justice : il appartenait à cette génération dont Henri Poincaré a dit, avec une force si émouvante, qu'elle eût été deux fois inconsolable si les fils s'étaient consolés du deuil qui avait atteint leurs pères.

Jean Merlin écrivit pour la dernière fois à sa mère le 26, au départ de Bourgoin ; il lui dit qu'il était dirigé sur Gray, pour être envoyé immédiatement sur le front, et qu'il emportait sur lui sa dernière lettre, avec une médaille qu'elle lui avait remise. On ne devait plus rien savoir de lui.

Le 29 août, plusieurs hommes de son régiment le virent tomber au col d'Anozel, atteint à la mâchoire et à l'épaule par des éclats d'obus. Nos troupes étaient alors en retraite ; les Allemands occupaient Saint-Dié. On dut l'abandonner là. On le retrouva mort, le 6 septembre, avec un homme de son régiment, à la lisière d'un bois, au lieu-dit de Foucharupt, tout auprès de Saint-Dié, à quelques kilomètres d'Anozel. Qu'était-il advenu de notre ami pendant ces huit jours ? Le cœur se serre douloureusement à cette pensée.

Ah ! certes, pleurons le disparu : qui pourrait nous interdire les larmes ? Mais ne le plaignons point. Si cruelle qu'ait pu être sa mort, elle est toute transfigurée par la grandeur et la sainteté de la cause à laquelle il s'est, je n'en doute pas, spontanément offert au sacrifice. Son corps repose là-bas, aux marches de l'Est, auprès de la « ligne bleue » des Vosges, d'où il entend monter, non plus la « plainte des vaincus », mais l'immense espérance qui demain sera une réalité. Il en jouit déjà, à la lumière de cet infini qu'il aime toute sa vie d'un ardent amour, et auquel il crut toujours d'une foi robuste, en attendant de la voir face à face et de le posséder à tout jamais.

Jacques CHEVALIER [1900].

Joseph Marty, par Albert Châtelet

Marty (Joseph), né le 12 février 1885 à Rodez, tué sur le champ de bataille à Séraucourt (Meuse) le 10 septembre 1914. – Promotion de 1905.

Dans une soirée du 3 novembre 1905, jour où j'entrai comme élève à l'École normale, je rencontrai dans les couloirs un nouveau qui, comme moi, n'avait rien à faire en attendant l'heure du dîner. Nous occupâmes donc cette attente à ébaucher une connaissance mutuelle. Trois années de vie en commun achevèrent cette connaissance et la transformèrent en une bonne et durable amitié. Éloignés ensuite l'un de l'autre par les hasards de l'existence, nous nous étions retrouvés ensuite ces derniers temps, tous deux pères de famille, exerçant des fonctions similaires et à peine séparés de cent kilomètres. Ce fut l'occasion de renouer des relations qui n'avaient jamais été tout à fait interrompues, et de compléter l'amitié des parents par l'amitié des enfants. Nous avons fait, pour les vacances passées, de beaux projets de réunions, d'excursions en commun. La mobilisation vint tout empêcher, en nous appelant tous deux sous les drapeaux. Le 22 octobre dernier, une lettre vieille d'un mois m'annonça la courte et brutale nouvelle : Joseph Marty avait été tué le 10 septembre dans un combat sous Bar-le-Duc...

12

C'est en raison de l'étroite amitié qui nous liait que j'ai voulu écrire pour l'annuaire une brève notice sur la vie – si courte – du disparu. Je serais heureux de rappeler ainsi à la mémoire des camarades de notre génération, sinon un ancien ami, au moins un camarade sympathique et serviable, un travailleur particulièrement distingué dans un milieu où beaucoup sont naturellement distingués. Je voudrais aussi laisser à deux orphelins un témoignage sincère sur la haute valeur morale et intellectuelle de leur père. Quand ils seront grands, leurs souvenirs d'enfants leur rappelleront un papa gâteau qui apportait des bonbons, contait de merveilleuses histoires ou faisait de beaux dessins. Il faut qu'ils sachent que cet homme d'élite, qui eût mérité d'être un chef, a servi sa patrie, au moment du danger, modestement mais bravement, et que la mort l'a frappé debout, au moment où, pour entraîner les hommes de sa section, il courait le premier à l'ennemi.

La famille de Marty est originaire de Conques, petite ville du nord de l'Aveyron, dans la région des Causses. C'est un village que notre camarade considérait comme sa petite patrie ; il en était fier et nous parlait volontiers de sa belle église et des beaux sites aux alentours. Il aimait à confier aussi que, dans ce pays des Causses, où la lutte pour la vie est particulièrement âpre et difficile, les gens naissent naturellement courageux et travailleurs ; à l'appui de cette thèse il aurait pu apporter l'exemple de sa propre vie.

Joseph Marty était le fils aîné d'une nombreuse famille où sa disparition vient de créer un deuxième vide irréparable. Je voudrais dire ici combien je comprends la douleur de ses pauvres parents devant la disparition d'un enfant aimé qui avait réalisé si bien toutes les espérances et toutes les ambitions paternelles. Je voudrais dire aussi toute ma sympathie à notre camarade Paul Marty, qui perd avec Joseph un frère aîné et un précieux conseiller. L'enfance et l'adolescence du futur normalien se passèrent dans un milieu essentiellement pédagogique, partagées entre le lycée de Rodez, dont il fut un brillant élève, et l'école annexe de l'école normale, dont son père était directeur. C'est là sans doute qu'il gagna cet amour de l'enseignement qui domina par la suite toute sa carrière universitaire.

Bachelier ès sciences, il fut pendant deux ans, en 1902-1903 et 1903-1904, élève de mathématiques spéciales au lycée de Toulouse. Cette classe était alors peu nombreuse et peu renommée, les succès y étaient rares et ternes et en outre il venait d'y arriver deux professeurs débutants : M. Labrousse en mathématiques et M. Lamiraud en physique. Ce fut une stupéfaction d'apprendre en juillet 1904 qu'un des élèves de cette petite classe s'était permis d'être reçu second à l'École normale. C'était, bien entendu, Marty, qui, par ce coup de maître, interrompit la guigne qui semblait poursuivre la « taupe » de Toulouse. C'est maintenant une classe brillante où les succès ne se comptent plus et tout le monde universitaire connaît la grande valeur de MM. Labrousse et Lamiraud. J'ai eu l'occasion de rencontrer souvent d'anciens condisciples de Marty à Toulouse, j'ai eu le plaisir de causer quelquefois avec ses anciens professeurs. Leur opinion à tous, sur notre camarade, était unanime : travailleur consciencieux servi par une intelligence d'élite, il devait arriver et il arriva. Son succès, qui fut une surprise pour les étrangers, n'en fut pas une ni pour ses camarades, ni pour ses maîtres. C'étaient d'ailleurs bien peu ses maîtres, mais plutôt ses amis ; j'étais un peu au courant de leurs relations avec lui, mais je ne veux pas être trop indiscret en disant combien ils l'aiderent ensuite dans sa carrière universitaire, avec quelle douceur et quelles manifestations de sympathie ils accueillirent la nouvelle de sa mort.

Le premier de la liste des élèves reçus en 1905 n'étant pas entré à l'École, Marty fut « cacique » de notre promotion.

Il remplit ses fonctions avec beaucoup de tact et de dévouement : il accueillait avec une bonne humeur inaltérable les réclamations souvent saugrenues ou exagérées de ses « administrés » ; il était toujours disposé à faire les plus ennuyeuses démarches auprès de ses professeurs, de l'administration, de l'économat. En organisant à propos de quelque balthazar dans les turnes, quelque excursion en commun, il sut faire régner dans notre promotion une bonne entente et une harmonie assez exceptionnelles. Pour ceux qui ont eu la chance d'entrer un peu dans son intimité, ce fut un ami dévoué, au sens le plus strict du mot. D'extérieur un peu frustré, il mettait une légère affectation à garder ses habitudes et même ce léger accent de son pays d'origine. Il dédaignait les politesses trop raffinées, mais on pouvait lui demander sans crainte un service, il devançait même la demande : réciproquement il mettait en ses amis assez de confiance pour se servir d'eux sans fausse honte. « Nous sommes, disait-il, gens du même bord, pourquoi compter entre nous ? »

14

Mes souvenirs sur notre séjour commun à l'École me reviennent en foule et je ne puis résister à la tentation d'en citer un : quelques jours avant la fête de la Pentecôte de l'année 1907, on célébra à l'École normale supérieure de Sèvres le 25^e anniversaire de l'enseignement secondaire des jeunes filles. Nous avons reçu quelques invitations : plusieurs d'entre nous abandonnèrent une conférence de M. Hadamard (qui n'en fut pas précisément satisfait) pour se rendre à la fête. Marty y fut présenté à une élève de Sèvres, qui avait avec lui un certain nombre d'analogies : également reçue seconde, elle appartenait à la deuxième année scientifique et portait le même nom que notre camarade. Elle en changea à peine, trois ans plus tard, pour s'appeler madame Marty.

Les maîtres de Marty, à l'École normale, eurent vite, sur lui, la même opinion que ses maîtres du lycée. Après son succès inévitable à l'agrégation des sciences mathématiques (en 1908) on lui attribua en 1908-1909 et en 1909-1910 deux bourses de séjour en Allemagne.

Il rapporta de son voyage une admiration assez faible pour la science allemande et de nombreux projets de recherches mathématiques. Il s'était occupé en 1909 de questions intéressantes sur les systèmes articulés et avait commencé quelques travaux qu'il n'a jamais publiés, ni mis au point. En 1910 il abandonna ses premières études pour s'occuper des déterminants infinis et des équations intégrales. Il publia aux *Comptes rendus* quelques notes sur ce sujet, elles ont encore une assez grande notoriété dans le monde mathématique et sont fréquemment citées et utilisées par les chercheurs actuels.

Je ne suis en aucune façon qualifié pour porter un jugement sur l'œuvre scientifique de notre camarade.

Je puis dire cependant que son esprit était surtout attiré par la recherche de la simplicité, de la concision et de l'élégance. Ce sont des qualités bien françaises et l'on conçoit que Marty ne pouvait guère aimer les démonstrations longues et pénibles de M. Hilbert, ni la prolixité et le lourd fatras d'éruditions des élèves allemands de Goettingue.

Nous pensions tous qu'après cette première réussite de ses recherches, Marty deviendrait rapidement docteur et continuerait brillamment des travaux si bien commencés. Un petit événement, trop connu de bien des chercheurs, l'arrêta au moins momentanément. Un mathématicien italien avait trouvé en même temps que lui les mêmes résultats sur les mêmes sujets ; il en fit un long article, qui parut avant que notre camarade eût songé à faire sur ses propres découvertes une rédaction développée.

En juillet 1910 Joseph Marty épousa mademoiselle Marty, ancienne élève de l'École de Sèvres, agrégée de l'Université. De leur union naquirent deux enfants, Frédéric en juillet 1911 et Henri en septembre 1913. Ce sont deux beaux garçons, bien portants, dont la ressemblance avec leur père est frappante. Puissent-ils être une consolation pour leur pauvre mère, qui pleure maintenant son mari !

Après son mariage, Marty estima que ses nouveaux devoirs de père de famille lui imposaient de se constituer le plus tôt possible un fonds de retraite. Il refusa l'offre alléchante d'une bourse Commercy et demanda un poste dans l'enseignement secondaire. Il fut nommé en octobre 1910 professeur au lycée de Carcassonne et un an après au lycée d'Albi. Les joies de son intérieur et les soucis de son enseignement l'absorbèrent tout entier. J'ai eu l'occasion de le rencontrer souvent depuis janvier 1913 ; quand il ne me parlait pas de sa famille, il me parlait avec abondance de ses élèves, me disait leurs préférences, leurs répugnances et leurs faiblesses ; il connaissait à fond les livres classiques, il les comparait et les critiquait avec justesse, m'indiquait leurs inexactitudes, des améliorations possibles... Ce n'était pas là de vains efforts et de l'énergie mal dépensée ; mon ami était adoré de ses élèves, estimé par ses collègues et par ses supérieurs ; sa classe était célèbre par de nombreux succès. Trop modeste et trop fier pour solliciter un avancement pourtant mérité, il resta trois ans au lycée d'Albi. C'est sur les pressantes instances de ses anciens maîtres et de ses camarades qu'il se décida, cette année, à demander pour la rentrée d'octobre une chaire de Saint-Cyr au lycée de Toulouse ; il l'obtint d'ailleurs sans difficulté, on lui aurait même donné mieux. Mais il avait borné

là ses ambitions ; il comptait sur le séjour de Toulouse, sur la proximité d'une bonne bibliothèque et sur les loisirs de son nouveau poste pour reprendre des travaux scientifiques. À ma demande, il avait rédigé pour les *Annales* de la faculté de Toulouse un petit article sur la théorie élémentaire des équations intégrales, il devait lui donner une suite... Il espérait aussi mettre au point de multiples idées suggérées par son expérience de l'enseignement, il songeait à rédiger quelques livres classiques...

Marty fut rappelé le 2 août sous les drapeaux en qualité de sergent au 38^e régiment d'infanterie coloniale (régiment de réserve adjoint au 8^e). Le 10 septembre, il occupait avec sa compagnie une tranchée près du village de Séraucourt, aux environs de Bar-le-Duc. Surpris par l'ennemi dans une attaque à la baïonnette, il sortit le premier de la tranchée pour entraîner ses hommes à la riposte. Une balle reçue en pleine poitrine arrêta son élan ; on le retrouva quelques heures plus tard, tourné vers l'ennemi, tenant encore entre ses mains son fusil, baïonnette au canon ; il dormait de son dernier sommeil. Ce fut là une belle mort après une belle existence.

Mais il est dans une maison d'Albi deux orphelins qui réclament quelquefois leur papa, une veuve inconsolable qui ne sait que répondre aux questions ingénues des petits et doit se cacher pour pleurer...

Georges Lery, par Jacques Hadamard

Lery (Georges), né à Limours le 28 avril 1880, tué à l'ennemi le 10 septembre 1914. – Promotion de 1899.

L'extrême réserve de Lery, sa discrétion, sa douceur, sensible dans toutes ses attitudes et jusque dans le son de sa voix, pouvaient passer, au premier abord, pour de la timidité et de la faiblesse, mais on sentait bientôt, à le fréquenter, quelle vigueur de pensée et de caractère se cachait sous ces apparences, et ce qu'il y avait de réfléchi dans son attitude de simplicité et de modestie...

Dans ces paroles de M. Cans, son collègue à Reims, collègues comme camarades, élèves comme maîtres reconnaîtront l'impression que nous gardons de Georges Lery.

Avec les plus précieuses qualités de l'homme, qui suffiraient à faire de sa disparition l'une des pertes les plus déplorables, s'affirmaient déjà les espérances du savant.

Reçu à la fois à l'École polytechnique et à l'École normale, Lery entra à l'École normale en 1899. Il sortait du collège Rollin, dont il avait conservé, m'écrit son camarade d'École, M. Villat, des souvenirs très chers qu'il se plaisait à évoquer par la suite. « Il avait surtout gardé pour M. Fontené, qui dirigeait alors la classe d'élémentaires supérieures, une grande affection que, je crois, son ancien maître lui rendait bien. » En effet, le maître, un de ceux qui sont le plus dignes de faire naître de pareils sentiments, n'avait jamais oublié son élève et, au lendemain de la mort de celui-ci, a tenu à rappeler l'amitié qu'il lui avait vouée. M. Villat trace de Lery un vivant portrait que je tiens à reproduire ici.

Au premier aspect, Lery était d'un caractère enjoué, ouvert, avec une nuance de réserve qui disparaissait rapidement dès qu'il s'était senti en confiance avec vous ; au physique, c'était un garçon solide et robuste, de première force à tous les exercices du corps. Je me souviendrai toujours de la stupéfaction et de l'admiration avec lesquelles je le contemplais chaque après-midi prenant, au gymnase, des ébats savants ; sur ce chapitre, il aurait rendu des points à un élève de Joinville. Il était également nageur et canotier émérite ; au printemps de l'année même où nous passions l'agrégation, il remporta, dans un concours d'aviron sur la Marne,

un premier prix dont il était très fier. Ceci n'avait du reste pas empêché, bien au contraire, sa brillante réussite à l'agrégation, où il fut reçu troisième, grâce à une leçon sur les cercles tangents à trois cercles donnés, leçon où il avait fait preuve de beaucoup d'ingéniosité et d'originalité.

L'esprit qui habitait ce corps sain et exercé n'était pas d'une solidité moindre. Lery avait une puissance de travail considérable, et son travail était toujours fait avec une conscience rare ; il était même difficilement satisfait de son ouvrage, et recherchait la perfection jusque dans les détails les plus infimes.

On aurait pu, par moment, voir une sorte de pessimisme apparent dans ce qui n'était que cette difficulté de se contenter soi-même, et qui se changeait d'ailleurs en une joie sereine en présence d'une belle pensée ou d'un beau spectacle de la nature comme d'un beau résultat scientifique, de tout ce qui lui donnait la sensation d'un progrès accompli, d'une élévation de son niveau moral.

Tel l'École l'avait connu, tel nous apprîmes à le connaître au cours de la Sorbonne et du Collège de France pendant les deux années (1903-1905) qu'une bourse d'études lui permit de consacrer aux études désintéressées, après sa sortie de l'École et son service militaire.

18

Lorsque, au bout de cette période, l'Université le réclama, les qualités de rigueur, de tenue logique, de netteté – et, aussi, de haute conscience, qui avaient si vivement frappé ses camarades, firent de lui un professeur de premier ordre. Il ne rechercha point le succès pédagogique en dehors d'elles. Aussi jeune d'apparence que les élèves – des élèves de mathématiques spéciales – auxquels il s'adressait, non seulement il se montra, en face d'eux, le modeste qu'il est toujours resté, mais le fonds même de son enseignement manifesta ce même caractère. Rien n'y visait à l'effet, à l'éclat. Ses élèves ont longtemps ignoré, et n'ont pas appris par lui, que l'élégante démonstration du théorème de d'Alembert qu'il leur exposait lui fût personnelle.

Cependant son autorité s'imposa dès le premier jour, faite du respect et de l'admiration dont témoignent les lettres de ses élèves¹, et la supériorité de son enseignement se manifesta aux examens. Aussi le jeune professeur fut-il rapidement appelé, du lycée de Lille où il avait débuté en 1906, à celui de Reims (1908), puis bientôt (1911) à Paris, au lycée Carnot.

¹ NOTE DE L'AUTEUR : M. Canivincq, proviseur du lycée Carnot, qui prononça sur lui, à la dernière distribution des prix, de fortes et touchantes paroles, a bien voulu me faire parvenir quelques-unes de ces lettres. Je tiens à le remercier ici.

Il n'avait rien abandonné de son labeur mathématique. Dès son retour à Paris, je le revis au Collège de France, n'ayant jamais perdu contact avec la science et plus ardent que jamais à la cultiver.

Le rude effort nécessaire pour allier la vie scientifique, faite de calme et de continuité, dans la pensée, avec la tâche impérieuse du professeur de mathématiques spéciales, tous ceux qui sont au courant de l'une et de l'autre le savent. Lery fut au nombre de ceux qui ont réalisé ce miracle d'énergie. Pour mener de front deux existences, suffisantes chacune à absorber toutes les facultés d'un homme, il ignora le repos, comme si, sachant à l'avance sa vie brève, il s'était hâté de la remplir. Mais, ainsi, tout ne disparaît pas avec lui de l'œuvre qu'il avait rêvée.

Le *Mémoire sur la fonction de Green pour un contour algébrique*² s'attaque à l'un des problèmes qui ont exercé sur les analystes contemporains la plus grande attirance. Nul exemple où s'expriment plus malaisément et sous une forme plus complexe, en dépit des progrès effectués dans ces dernières années, des lois dont l'existence nécessaire nous apparaît au premier abord et qui interviennent dans les phénomènes les plus simples. Par une application audacieuse et profonde d'une remarque de M. Darboux, Lery étend à l'ensemble des courbes algébriques la méthode simple et intuitive qui semblait convenir aux seuls contours circulaires, et a obtenu dès lors des résultats d'une élégance et d'une généralité inattendue. Comme il arrive pour toutes les conceptions vraiment fécondes, ces résultats ne concernent pas exclusivement le problème posé et éclairent une série de propriétés très cachées des courbes algébriques.

Depuis un certain nombre d'années s'est constituée, en France, une remarquable école de jeunes mathématiciens, grâce auxquels notre pays ne craint, sur ce terrain, aucune comparaison. Par le travail dont je viens de parler, et dont l'Académie des sciences a tenu à reconnaître le mérite en décernant le prix Gustave Roux, Lery s'est conquis, sans conteste possible, une place dans cette phalange dont nous avons le droit d'être si fiers.

² NOTE DE L'AUTEUR : *Annales scientifiques de l'École normale supérieure*, série III, t. 32 ; 1915. Auparavant Lery avait exposé une partie de ses idées dans plusieurs notes insérées aux *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (tome 142, pages 951-953 et 1406-1407 ; tome 152, pages 843-844). Il avait d'autre part, publié, sur divers sujets dans les *Nouvelles Annales de mathématiques* (4^e série), les articles suivants :

Tome II (1902). – Sur les mouvements pour lesquels il existe plusieurs centres des aires.

Tome IV (1904). – Sur les complexes en involution et sur les surfaces de Kummer.

Tome V (1905). – Sur les trajectoires orthogonales d'une file de cercles.

Tome VI (1905). – Nouvelles démonstrations du théorème de d'Alembert.

Tome VIII (1908). – Sur l'équilibre du corps solide.

Le titre de docteur lui était dû par le fait même ; il ne devait faire que consacrer la haute valeur scientifique du *Mémoire sur la fonction de Green pour un contour algébrique*. La soutenance en était attendue pour le mois de novembre 1914.

En même temps qu'une brillante carrière s'ouvrait désormais devant lui sans obstacle, son bonheur intime était dans son plein épanouissement. C'est dans les premières années de son professorat, pendant son séjour à Lille, qu'il s'était uni à celle qui le pleure aujourd'hui. Nulles joies ne furent plus méritées que celles qu'il goûta dans cette union. Si court fût le temps qu'il avait à donner à son foyer – nous avons dit combien les exigences du travail étaient pour lui tyranniques – il s'est montré aussi hautement conscient de ses devoirs envers les siens que de sa tâche de professeur et de son idéal de savant.

Trois enfants lui étaient nés, dont le plus jeune n'aura pas eu le temps, hélas ! de garder le souvenir de son père.

Telle est la vie pleine de promesses dont Lery fit le sacrifice sans hésitation, lorsque vint la guerre.

20

Elle ne fut pas pour lui l'imprévu. Il était sous-lieutenant de réserve, grâce à cette loi de 1905 qui aura coûté tant de pertes à la science française, mais qui nous a donné, au cours de la crise actuelle, tant d'admirables jeunes officiers. Quant à lui-même, il était, nous dit M. Cans, « profondément patriote et attaché à l'armée non seulement par les liens de famille, mais aussi par une conviction grave et raisonnée. Il aimait profondément le métier militaire, consacrait à ses périodes d'instruction le plus clair de ses vacances, et suivait à Reims les cours spéciaux faits aux officiers de réserve ».

Je ne puis, ajoute M. Cans, me défendre aujourd'hui de songer avec émotion à certaine promenade au fort de la Pompelle ; après avoir gravi la colline près de la ferme d'Alger et découvert de vastes horizons, Lery me dit qu'il aimerait à monter à l'assaut d'une pareille position à la tête d'une section d'infanterie.

Lery était encore à Reims lorsque survint le « coup d'Agadir » et M. Cans se le rappelle considérant déjà le conflit comme inévitable, ayant acheté sa jumelle de campagne et se promettant que sa cantine serait vite prête.

Aux premiers jours de la mobilisation, il aurait pu rester en arrière. La place qui lui était assignée était dans une compagnie de dépôt. Mais il ne put supporter la pensée de ne pas être des premiers au feu, et son capitaine nous apprend comment il sollicita de remplir, dans son ancienne compagnie, une vacance de lieutenant qui venait de se produire.

Il fut là ce que tout son passé permettait d'attendre de lui. Pendant que sa première lettre contient, en vue du sacrifice possible, des conseils à mots couverts pour l'éducation morale de ses enfants, surtout de celui qu'attend désormais le rôle de chef de famille, les suivantes ne respirent plus que l'enthousiasme de l'entrée en campagne.

Lorsque, trop vite, il fallut reculer devant l'invasion et faire, le long de la vallée de la Meuse, ces longues marches rétrogrades si pénibles physiquement et moralement si douloureuses, le témoignage de son capitaine nous le montre admirable.

Insensible à la fatigue, il entraînait ses hommes, les encourageait par de bonnes paroles, leur donnait l'exemple de la solidarité bien comprise, portant lui-même tantôt le havresac, tantôt le fusil de l'un d'eux. Il conquérait ainsi leur cœur et gagnait leur affection, qu'ils lui témoignèrent toujours aussi sincère que respectueuse.

Il ne se plaint, à ce moment, que d'une chose ; c'est de ne s'être pas encore trouvé en face de l'ennemi.

Les choses changèrent pour lui lorsque, après cette cruelle retraite, notre armée fit front et put reprendre sa marche en avant. C'est en pleine attaque que, le 10 septembre, à Courdemanche, près de Vitry-le-François – non loin de ces coteaux de Reims que, jouissant profondément de la nature, il avait tant aimé à parcourir –, l'explosion d'un obus lui fit à la poitrine une effroyable et mortelle blessure.

En pleine attaque et déjà en pleine victoire. Ce dut être une grande joie pour un cœur comme le sien, et c'est, par là même, une grande consolation pour tous ceux qui gardent son souvenir, de savoir qu'il tombait en un pareil moment, de penser que son sacrifice n'aura pas été vain et que son corps aura été pour la patrie un rempart efficace.

S'il est vrai que, en pleurant nos morts de cette guerre, nous ne devons pas oublier la grandeur de la cause qu'ils ont servie, s'il faut nous rappeler que, dans l'espace de quelques mois ou de quelques jours, ils auront vécu, en effort et en action, l'équivalent de longues existences, combien cette pensée nous est doublement nécessaire lorsqu'il s'agit d'êtres de cette valeur, dont nous savions si bien à l'avance tout ce que l'humanité et le pays pouvait attendre !

Jacques HADAMARD [1884s]

Xavier Roques, par Maurice Gignoux

Roques (Xavier), né à Toulouse le 25 septembre 1882, blessé au champ d'honneur le 5 mars 1915 à Beauséjour (Marne), décédé à l'hôpital mixte d'Orléans, le 6 avril 1915. – Promotion de 1903.

De tous les deuils de cette guerre, de tous les vides qu'elle a fait parmi parents et amis, je n'en ai point ressenti qui m'aient aussi profondément atteint que la perte de X. Roques. Nos communes années à l'École nous avaient tellement rapprochés, dans nos goûts, dans notre travail, dans notre façon de penser, que c'est toute une portion de ma vie intérieure qui disparaît à tout jamais avec lui. Et pourtant, maintenant que je cherche à faire revivre sa mémoire, à la fois pour le rappeler à ceux qui l'ont connu et pour faire aux autres, de sa vie, un exemple et un encouragement, combien je me sens au-dessous de ma tâche. Car nos communes relations n'étaient guère considérées par nous que comme une préface à ce qu'elles seraient plus tard : pendant ces années d'études où l'on ne pense pas encore à avoir une action sur les autres, mais seulement à se faire soi-même, les projets d'avenir empêchent de bien sentir et de bien marquer les étapes du présent. Et je me désole maintenant de mon impuissance à rappeler des souvenirs inexprimables.

22

Roques est né en 1882 à Toulouse, d'une famille déjà universitaire, car son père avait acquis l'estime et la considération de tous dans les fonctions de secrétaire d'inspection académique à Toulouse. Le cadre de sa première enfance lui était toujours demeuré cher : et bien souvent il m'a entretenu de ses horizons familiers : la vieille maison de famille à Carbonne, où tous se réunissaient aux vacances, les méandres argentés de la Garonne, les collines voisines, et au loin les premières montagnes des Pyrénées, à peine entrevues, mais qu'il devait tant aimé plus tard. La Garonne, surtout, était pour lui le grand fleuve paternel : très habile nageur, il aimait, me disait-il, à se laisser couler dans ses flots des heures entières, et, déjà naturaliste, à épier les secrets de la vie sous ses eaux.

Ses débuts au lycée de Toulouse furent aisés et brillants : et surtout sa première jeunesse se déroula dans une famille unie, où tous réciproquement

s'entouraient d'affection et d'estime. J'eus le plaisir, lors d'un court passage à Toulouse en 1904, d'être reçu chez lui et je garderai toujours le souvenir de ce calme intérieur familial, où l'hospitalité venait du cœur et non seulement de la politesse extérieure ; mon ami prenait plaisir à me faire goûter, à la table de la famille, aux spécialités culinaires de son pays ; ensemble nous allâmes parcourir les quais de la Garonne, visiter Saint-Sernin ; et je compris alors par quelles racines profondes il tenait au milieu familial et au pays de ses ancêtres. Ce double attachement ne devait plus le quitter. Physiquement et moralement d'ailleurs, il était bien de son pays : l'allure à la fois grave et lente, puis soudain vive et décidée, le teint bien mat, des yeux noirs profonds où le sourire faisait apparaître une pointe de malice, enfin une extrême résistance physique et un profond bon sens, tout cela il le tenait de ses ancêtres attachés au sol, dans une population agricole laborieuse, dans un pays aux larges horizons ondulés, où la douceur méditerranéenne, resserrée entre Cévennes et Pyrénées, perd de sa mollesse et fait de ces collines toulousaines comme une Toscane française.

Cette action profonde et souvent insoupçonnée de la terre natale et de la vie de famille a eu, je crois, sur ce qu'il fut plus tard une influence décisive. À côté de la liberté de son jugement sur toutes choses, il garda toujours en lui, comme une chose sacrée, un fonds de traditionalisme familial et régional : « Je suis au fond un révolutionnaire très conservateur et très bourgeois », m'écrivait-il plus tard.

En 1902, Roques était reçu à l'École, et, après un an de service militaire, il y entra en 1903 : il ne devait plus la quitter jusqu'en 1910, et c'est là que s'écoula le meilleur de sa vie scientifique.

Il n'était pas de ceux dont les qualités intellectuelles et morales se manifestent bruyamment : aussi c'est peu à peu à peu que j'appris à le connaître. Entré une année après moi dans la section des sciences naturelles, il ne fut, pendant les premiers jours, qu'un de ces jeunes camarades dont nous voyions avec plaisir se repeupler les laboratoires, car une promotion précédente n'avait fourni aucun naturaliste. Mais nous ne tardâmes pas à reconnaître en lui des qualités qui l'élevaient bien au-dessus d'un jeune étudiant quelconque : la première chose qui nous frappa fut, je m'en souviens, sa volonté permanente de culture générale : il ne voulait rester étranger à aucune des grandes questions philosophiques, scientifiques ou artistiques qu'il entendait, de près ou de loin, agiter autour de lui. Pour lui, c'était là un devoir strict et personnel : il y voyait un moyen d'étendre sa connaissance de la vie

et d'augmenter sa réserve de forces morales : les questions philosophiques et sociales le préoccupaient beaucoup.

Notre intimité, commencée par le travail côte à côte dans les laboratoires, ne tarda pas à devenir beaucoup plus qu'une simple camaraderie scientifique. Tous ceux qui ont passé par l'École connaissent le charme et le prix des amitiés liées à ce moment-là et dans un tel milieu. L'absence de tout souci matériel, la possibilité de fréquenter des milieux scientifiques ou littéraires très diversement spécialisés, de passer des journées entières au laboratoire, en contact permanent avec nos maîtres, tout cela faisait de l'École un milieu incomparable pour la formation générale de l'esprit. De tous ces avantages, Roques savait profiter mieux que personne : il ne tarda pas à devenir pour nous un entraîneur et un maître plutôt qu'un camarade : il était d'une maturité d'esprit plus précoce que la plupart d'entre nous, et surtout, toujours à l'éveil des occasions offertes de compléter notre instruction générale. Combien de fois ne m'a-t-il signalé des livres, des conférences, des concerts, d'où il jugeait que nous pourrions retirer quelque chose pour notre propre formation. Peut-être n'a-t-il jamais bien su lui-même l'influence profonde qu'il n'a cessé d'avoir sur tous ceux qui l'ont connu : pourquoi faut-il que nous ne puissions plus maintenant lui en dire toute notre reconnaissance ?

Au moment où Jacques entra à l'École, les jeunes naturalistes s'intéressaient surtout aux questions de biologie. Sous l'influence déjà lointaine de Giard, puis sous celle toujours présente de nos maîtres et de nos préparateurs, nous voulions voir dans les sciences naturelles autre chose que des classifications et des descriptions morphologiques ; les phénomènes d'adaptation, les métamorphoses, l'embryologie, en un mot tout ce qui serrait de plus près le mystère de la vie en action, tout cela nous paraissait à la fois propre à ouvrir la voie aux grandes synthèses et à ramener à l'observation directe et quotidienne de la nature. Et précisément Roques avait besoin, par sa tournure d'esprit même, de précision et de généralisation tout ensemble. Plus qu'aucun de nous il sentait que toute science, même enseignée, est vaine si elle ne s'appuie sur l'expérience personnelle et directe, et si en même temps elle ne sait s'élever au-dessus de la simple description des faits. Aussi Roques se déclara-t-il presque aussitôt zoologiste, en s'inspirant de ses principes dans sa manière de travailler. Je ne crois pas que personne autant que lui eût le dédain de la science livresque apprise toute faite dans des manuels : pour ceux qui ne voyaient dans l'enseignement qu'une carrière comme une autre, la tentation est bien forte de se reposer sur le travail des autres, de traverser la nature sans la regarder, et de s'assimiler rapidement et facilement les

connaissances nécessaires aux examens. Au contraire, Roques apporta dans ses études le même souci de désintéressement que dans toute la conduite de sa vie : il travaillait comme s'il eût dû à lui seul retrouver la science, passant plus de temps au laboratoire avec loupe, microscope et scalpel qu'à feuilleter des livres à la bibliothèque ou dans sa chambre d'étudiant ; en apparence il ne paraissait pas se soucier des examens ; inutile d'ajouter que cette méthode de travail ne tardait pas à porter ses fruits, et qu'à la fin de l'année, il se trouvait avoir une préparation plus réelle et des connaissances plus profondes, pour les avoir acquises directement par lui-même.

C'est dès ce moment qu'il prit le goût des excursions scientifiques : de nous tous il était le plus ardent à les organiser, et chaque fois ses récoltes d'échantillons venaient enrichir les collections des laboratoires ; sa bonne humeur perpétuelle, son entrain, son extrême complaisance, faisaient de lui le meilleur des compagnons de course. J'ai surtout gardé de charmants souvenirs des vacances de Pâques 1904 passées avec lui au laboratoire maritime de Banyuls : il se sentait chez lui dans ces pays méditerranéens, où tout était nouveau pour la plupart d'entre nous ; avec quel plaisir il entraînait, toujours alerte, dans de lointaines excursions à la recherche des plantes printanières, ou des animaux marins étudiés, non plus dans les vitrines des laboratoires, mais dans les eaux de leur mer natale.

Ainsi, dans la petite colonie des normaliens naturalistes de cette époque, il devint rapidement « le zoologiste » et fut le maître même de ses camarades plus âgés.

Aussi était-il tout préparé et désigné d'avance pour remplir les fonctions de préparateur de zoologie, qui lui furent confiées après ses succès à la licence et à l'agrégation en 1906. Il avait trop de conscience et il était trop imprégné de cet esprit d'apostolat scientifique des vrais professeurs pour ne voir dans les nouvelles conditions de vie qui lui étaient offertes là que des facilités à préparer son avenir, en menant à bien ses travaux personnels. Une grande partie de son activité fut donc appliquée à l'enseignement. Connaissant à fond la faune régionale, très habile dans la dissection et le dessin, toujours prêt à répondre aux demandes de renseignement de ses jeunes camarades, et au besoin de les provoquer, il organisa à l'École des manipulations modèles, et de plus en plus entraîna ses camarades en de fructueuses excursions. « Le dévouement, le zèle, le scrupule de faire mieux, c'étaient les qualités fondamentales de Roques », a dit de lui son maître d'alors, M. Houssay, qui l'associa à cette époque à ses recherches sur le mécanisme de la nage chez

les poissons. L'ingéniosité mécanique de Roques lui servit alors beaucoup pour mettre au point des dispositifs expérimentaux tout à fait neufs.

Enfin et surtout, il s'occupait activement de la préparation de sa thèse. Le sujet choisi par lui, les métamorphoses des larves aquatiques de *Limnophilus flavicornis* (Insecte trichoptère), présentait des difficultés multiples, qu'il était d'ailleurs très bien préparé à vaincre. La récolte de ses animaux, leur élevage au laboratoire, ne furent pour lui qu'une occasion de mettre en œuvre son habileté manuelle et ses goûts d'excursionniste. Puis il dut se rendre maître de la technique des coupes et des colorants, et il acquit bien vite une rare dextérité dans la dissection fine, à l'aiguille et sous la loupe, d'aussi minuscules animaux. Et l'habitude qu'il avait, de toujours examiner une question sous toutes ses faces jusqu'à l'épuiser, lui fit découvrir des voies nouvelles de recherches, en dehors du côté anatomique et histologique, dont un autre se fût peut-être contenté : il avait le sens fort de pouvoir se critiquer lui-même et juger de la valeur de ses propres travaux. Il n'eût pas voulu, je crois, ne faire qu'un « honnête travail » d'élève, un « bon devoir », même jugé suffisant par ses maîtres pour le doctorat. Aussi aborda-t-il bientôt des recherches de biologie expérimentale extrêmement délicates.

26

La préparation et l'étude des diastases sont déjà difficiles quand on s'adresse à des animaux de grande taille : on conçoit aisément donc quelle habileté il fallut à Roques pour mettre au point cette technique dans des organismes aussi minuscules. Et c'est pourtant avec une modestie extrême et sans laisser le moins du monde soupçonner la longue patience dont elles étaient le fruit, qu'il publia en juillet et en août 1909, dans les comptes rendus de l'Académie des sciences, ses deux notes intitulées : *Sur la variation de quelques diastases pendant la métamorphose chez un Trichoptère* et *Sur la variation d'une enzyme oxydante pendant la métamorphose chez un Trichoptère*.

« Ce que j'ai fait l'an dernier, m'écrivait-il à la rentrée de 1909, n'est malheureusement qu'une digression dans le plan que je m'étais fixé ; cela me servira tout de même à faire un ou deux chapitres, que j'aurais voulu poursuivre. » Ces deux notes sont en effet tout à fait insuffisantes pour nous rendre compte de la somme énorme d'observations et d'expériences qu'il réunit pendant son séjour au laboratoire de l'École. En 1910 en effet, il quittait Paris pour prendre une poste dans l'enseignement secondaire ; et là, au milieu d'une double occupation que lui attirait sa situation nouvelle, il se remettait courageusement à la rédaction de son travail. Un seul fragment en a paru : c'est une note imprimée dans les comptes rendus de l'Association française pour l'avancement des sciences (Congrès de Dijon, 1911) et intitulée : *Recherches*

biométriques sur l'influence du régime alimentaire chez un Insecte, Limnophilus flavicornis. Roques étudie dans cette note l'influence du régime carnivore ou herbivore sur le développement et la métamorphose de ses larves. Le choix de son matériel d'études lui permettait de faire porter ses comparaisons sur un très grand nombre d'individus, et cela donne à ses conclusions un caractère de certitude et de précision plus grand que dans la plupart des recherches entreprises avant lui sur des sujets analogues. Il n'est pas de ma compétence d'apprécier son travail, mais je puis bien dire qu'on y retrouve les qualités d'ordre, de clarté, et surtout de scrupuleuse critique qui caractérisaient le tempérament intellectuel de Roques.

Aussi bien n'avons-nous encore là qu'un très petit côté de ses recherches : la guerre est venue l'interrompre en pleine rédaction, et, conformément à sa volonté formelle, sa thèse ne sera pas publiée. Et maintenant seuls ceux qui ont vécu près de lui dans ce laboratoire qu'il aimait tant, ou qui ont dirigé son travail, ceux-là seuls savent ce qu'aurait pu être cette thèse. « Pour donner une idée de l'importance de son travail complet, a dit M. Houssay, il faudrait en déflorer l'inédit... Les abondantes observations recueillies par Roques, les nombreuses expériences qu'il avait instituées, constituaient, et par delà, la matière d'une excellente thèse, originale, pleine de faits et d'aperçus nouveaux. »

Tout cela est fini maintenant, et il n'en reste que quelques manuscrits, pieusement conservés dans sa famille et qui, par la volonté de leur auteur, ne verront jamais le jour. Notre ami a disparu au moment même où il allait enfin être récompensé de ses laborieuses années d'études : d'autres, des élèves, des camarades, ont profité et profiteront dans l'avenir de son enseignement, de sa science : lui seul, par un désintéressement suprême, n'a pas eu le temps d'en retirer un avantage personnel.

Il n'y a jamais beaucoup pensé d'ailleurs, car, comme il faisait toute chose, c'était par devoir qu'il travaillait. L'activité scientifique n'était pour lui qu'une part de la vie : les pensées de Pascal sur la hiérarchie de l'ordre physique, de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral étaient sans cesse présentes à son esprit et il y puisait, non seulement des principes généraux pour la conduite de sa vie, mais aussi des règles pratiques et pour ainsi dire journalières. En toute chose, si petite fût-elle, il voyait le côté moral : les sciences, les lettres, les arts, les sports mêmes, ne lui paraissaient dignes de retenir notre activité que par ce qu'ils peuvent créer en nous de vertus morales : aussi n'en négligeait-il rien à ce point de vue.

Il fut un des promoteurs actifs de cette sorte de renouveau musical qui prit naissance à l'École vers ce moment : il comprenait bien la musique, et sans être à proprement parler un exécutant, il avait suffisamment de connaissances techniques pour pouvoir se rendre compte de la composition d'une œuvre et en pénétrer à fond le sens. Mais il voyait surtout dans la musique un moyen d'oublier de temps en temps la vie un peu terre à terre de l'étudiant scientifique, et de renouveler ses réserves d'idéal. Je ne l'ai guère vu renoncer à ses fructueuses excursions naturalistes du dimanche que pour venir aux concerts Colonne ou Lamoureux ; presque toujours nous y retrouvions son camarade de promotion Braud, mort lui aussi si jeune et si tragiquement, extraordinairement doué pour la musique. Toute ma vie je me rappellerai ces chers souvenirs : pour rentrer à l'École, nous traversions lentement la Cité et les ponts de la Seine au soleil couchant, causant peu, l'esprit encore tout agité des émotions musicales que nous venions d'entendre, chacun de nous pénétré de cette délicate jouissance de sentir près de lui des âmes pareillement entraînées et de deviner dans ses amis les mêmes pensées que chez lui.

28

Les arts plastiques l'attiraient aussi par ce qu'ils ont de symbolique et d'éducateur : il aimait à s'entourer d'images qui réveillaient en lui de nobles pensées, et sa chambre du 3^e étage était ornée de reproduction de ses tableaux favoris. Je me souviens entre autres de deux d'entre eux qu'il se plaisait à nous commenter : c'était le « Pauvre Pécheur » de Puvis de Chavannes, et le « Mineurs » d'un contemporain. Il aimait à avoir constamment sous les yeux ces deux symboles du labeur quotidien et de la résignation.

Dès cette époque en effet, il avait une conception un peu tolstoïste, presque mystique du rôle moral du travail physique, et de sa haute et profonde signification. Plus tard, à un de ses compagnons d'armes qui le trouvait dans la tranchée, la pelle à la main, remuant la terre avec une joyeuse activité, il répondit : « J'étais né pour être terrassier ». C'est qu'en effet, jugeant toute chose du point de vue moral, il voyait de la noblesse et de la grandeur dans les tâches les plus humbles, pourvu qu'elles fussent acceptées courageusement, comme un devoir vis-à-vis des autres et de soi-même. Aussi ne tirait-il point vanité de sa science : tous les « hommes de bonne volonté » (c'était une de ses expressions favorites) étaient vraiment pour lui des frères, quel que fût le cadre de leur vie.

C'est dans cet esprit de vraie fraternité et de large tolérance qu'il s'occupait des questions sociales, avec un profond amour pour les humbles ; il méprisait la politique et encore plus les politiciens, estimant même impossible et vaine

toute action des « intellectuels » sur les milieux ouvriers. Mais il suivait avec une curiosité ardente le mouvement syndicaliste qu'il voulait voir maintenu strictement dans le domaine professionnel. « On entend ici, m'écrivait-il en 1909 au moment des grèves des chemins de fer, gronder très fort la voix de Caliban. Mais Caliban a appris le fonctionnement des Morses et sait conduire les grands express, de sorte que le règne de Prospero touche à sa fin ; tu me connais assez pour savoir que le Prospero, devenu sur ses vieux jours homme d'affaires et politicien, ne me touche guère, et que j'attends avec une joyeuse confiance cet inconnu qui s'élabore. »

Mais bientôt des rêves plus précis et plus immédiats vinrent satisfaire en lui son besoin d'aimer et de se dévouer au bonheur des autres. En 1908 il m'annonçait ses fiançailles avec M^{lle} Édith Stieltjes, elle aussi universitaire, agrégée de mathématiques, et fille d'un ancien professeur à la faculté des sciences de Toulouse. Il avait pris à ce moment pleine conscience de lui-même et de son rôle dans la vie ; et, sans rien perdre de son enthousiasme juvénile, il était plus réfléchi, plus grave, plus consciencieux encore dans la préparation de son avenir moral. Un des souvenirs les plus vivaces qui me soient resté de lui date précisément de cette époque, d'une promenade que nous fîmes à Versailles, où il m'avait entraîné par une belle après-midi d'automne, dans ce cadre qu'il aimait. Ce fut, hélas ! la dernière fois où nous eûmes l'occasion de causer un peu longuement et librement : nous ne doutions pas alors que notre amitié dût avoir de lendemain, mais nous sentions confusément l'un et l'autre que nous disions adieu là à toute une part de notre vie. Mais cet adieu à un cher passé n'était point triste pour lui, et il n'y voyait qu'une préparation à une vie plus élargie, à une activité plus féconde et plus pleine de richesses morales : aussi me confiait-il avec une joie communicative ses projets d'avenir. À lui aussi ces moments étaient restés chers et il m'en reparla souvent dans ses lettres :

Te souviens-tu de ces vers de Régnier que nous promenions à travers les eaux de Versailles, entremêlés de lambeaux de Bergson ? [...] Elle (l'École) était pour nous toute notre intelligence, toutes nos amitiés et le meilleur de notre vie. Ce sera une de nos joies d'effeuiller plus tard ce livre de souvenirs, sans regret maintenant que nous savons la vie plus belle cent fois que nous l'imaginions [...] Te souviens-tu de cette tiède après-midi d'automne, sur la terrasse de Versailles ? L'air était si léger dans ces bois dorés, autour de ces pierres magnifiques, qu'on sentait confusément que la vie serait belle à vivre ; dans cette lumière, nous

bâtissons pour les hommes de bonne volonté notre mission de Socrate, puis je te parlais de mes projets [...]

Ils tardaient à se réaliser, ces chers projets : à l'École le retenaient encore son travail, le laboratoire, la préparation de sa thèse. Mais déjà toute une part de sa pensée était ailleurs : comme me le racontait encore récemment un de ses camarades, rien n'était plus véritablement touchant que de le voir, chaque soir, pour se délasser du labeur de la journée, travailler avec une patience et une délicatesse infinie à ces petits ouvrages manuels dans lesquels il excellait et qu'il destinait à sa fiancée. — En relisant ses lettres, en me rappelant ses conversations, je ne puis m'empêcher de penser aux si profondément touchantes fiançailles qu'Ampère a racontées dans son journal.

En 1910 il quitte l'École pour se marier et prendre un poste d'enseignement secondaire. « J'irai à Caen, m'écrivait-il alors, à moins que ce ne soit à Aurillac ou à Lons-le-Saulnier. Mais cela n'a pas beaucoup d'importance : l'essentiel est de garder son esprit libre et son cœur jeune, le reste n'est qu'amusement de badaud. »

30

Ce fut à Montpellier qu'il alla : le hasard des places disponibles l'avait en somme bien servi, en le ramenant dans le Midi, non loin de ses chères Pyrénées et de sa ville de Toulouse. J'ose à peine évoquer ici le bonheur de ses premières années de vie familiale : avec quelle joie ne dut-il pas accueillir les jeunes âmes nées de ce bonheur, lui qui me répondait ainsi à l'annonce de la naissance de mon premier enfant : « Ce doit être une sensation étrangement belle que de se voir ainsi renaître, tout à la fois semblable à soi et transformé en ce que l'on a de plus cher ; on recommence à ordonner sa vie, et les rêves devant un berceau doivent avoir la douceur infinie des jeunes yeux sur lesquels on se penche [...] »

En même temps il s'adonnait tout entier à son nouveau métier.

Me voilà Montpelliérain depuis l'an dernier, et par conséquent tout à fait installé, habitué, adapté. Je te fais grâce des détails matériels de mon service au lycée : ce qui est l'essentiel, c'est que mon métier ne me donne ni fatigue, ni ennui : l'enseignement des sciences naturelles aux enfants est une chose très facile, très simple et très amusante. Ceci entre nous, pour ne pas faire rire les collègues désabusés. Il n'empêche que j'ai conservé un charmant souvenir de mes classes dans le parc de l'an dernier, alors que, comme Platon (toutes proportions gardées), je discourais devant mes petits bonhommes à l'ombre des lentisques et des thérébinthes et au chant des cigales. — Aussi, après ces années de Paris, d'une vie si intense et si fatigante, j'ai eu une année de détente et d'oubli, tout entière prise par mon nouveau métier, l'installation de notre petit ménage, et de grandes courses avec ma femme dans ce beau pays inconnu. Nous ne lui reprochons qu'une chose, c'est

qu'il soit loin de toute montagne, c'est-à-dire de toute vraie montagne, car nous avons excursionné dans les Cévennes ; mais il y a la mer, la Garrigue et le soleil, beaucoup de soleil, trop de soleil, dirait un homme du Nord, mais le Toulousain que je suis ne songe pas à s'en plaindre.

[...] Je n'ai jamais eu beaucoup d'ambition et ma philosophie naturelle me porte à m'accommoder très aisément de toute situation [...] à vivre la vie de famille, une chose dont nous ne soupçonnions pas à l'École, n'est-ce pas, le charme captivant.

Mais il faisait aussi bien autre chose dont sa modestie ne me parlait point. Il avait voulu, dans son lycée, réorganiser l'enseignement des sciences naturelles : et comme autrefois à l'École, il le faisait par le retour à la nature. Aucune peine ne lui coûtait pour aller chercher des échantillons destinés à ses élèves, ou pour leur organiser des excursions. Il mettait à profit ses talents de photographe et avait constitué pour ses cours une riche collection de dispositifs, qu'il commentait devant son jeune auditoire. M. Bayle, préparateur au lycée de Montpellier, qui l'aidait souvent dans le réglage de la lanterne de projection, avait gardé la plus touchante admiration pour ce professeur modèle. « C'était toujours avec plaisir, m'écrivit-il, que je me rendais dans sa classe, et, l'appareil mis en marche, maintes fois je suis resté jusqu'à la fin de la leçon pour le seul plaisir de l'écouter bien que profane et absolument inutile. » Aussi était-il adoré de ses élèves et universellement estimé de ses collègues.

Hélas ! de toute cette période heureuse et féconde de sa vie, je ne possède plus que quelques trop rares lettres, car nous étions aussi négligents l'un que l'autre à correspondre d'une manière suivie, malgré nos reproches mutuels. « Ce n'est pas la simple négligence, m'écrivait-il, il s'y mêle un sentiment de découragement à l'avance. À quoi bon écrire, on s'exprime si mal, on se sait si loin – et l'on est si certain, par contre, que quelques minutes passées ensemble renoueraient si fortement la chaîne des années vécues en commun... Il y a un mot que Balzac met dans la bouche de son médecin de campagne et qui a toujours paru très profond et d'un pharisaïsme bien compris au révolutionnaire très conservateur et très bourgeois que j'ai toujours été : "L'honnêteté seule ne suffit pas, il faut en avoir les apparences". On pourrait en dire autant de l'amitié. »

Il s'était créé peu à peu à Montpellier un petit cercle de jeunes normaliens, dont Roques était l'âme. L'un d'eux, son collègue et ami Séchan, a consacré à

Roques une longue notice ³ que, pour ma part, j'ai lue et relue avec infiniment d'émotion, et que je voudrais pouvoir reproduire ici pour tous nos camarades.

Quelles heureuses années Roques a dû vivre là ! Une famille peu à peu accrue, et qu'il adorait, un enseignement l'intéressant sans le fatiguer, des amis choisis que les soirées réunissaient pour causer et faire de la musique, enfin de temps en temps d'immenses randonnées dans la montagne, ses chères Pyrénées, auxquelles il revenait en toute saison.

Car il y avait en lui comme une surabondance d'activité physique, qui le poussait à sortir de temps en temps de la vie tranquille et normale pour se lancer en d'aventureuses expéditions. Et il voyait là aussi un besoin moral, une occasion de lutter contre les forces naturelles et de faire provision d'émotions saines et élevées. « Celui qui aime la mer ou la montagne, a-t-il dit, ne peut être mauvais ». Et comme il devait l'aimer ! Il ne nous a malheureusement laissé, de ses impressions d'alpiniste, qu'un court récit ⁴, écrit de cette allure vive et familière sous laquelle il a toujours aimé, par une sorte de pudeur intime ou de modestie, déguiser ses émotions profondes : j'en extrais seulement sa description d'un panorama d'hiver au Carlitte :

32

La vue est immense ; elle est double. Par-delà le vaste plateau parsemé d'étangs, l'œil va chercher les blancs massifs isolés, aux lignes familières : Canigou, Puigmal, Campeardos ; le soleil a déjà troué leurs manteaux de neige. Rien que de calme et de reposant vers le Roussillon et la Cerdagne. Mais vers l'Ouest tout est désordre et violence. Au premier plan se dressent les puissants gardiens du Lanoux endormi à leurs pieds ; plusieurs menacent le Carlitte : les Pedroux, cimes jumelles, les deux Col Rouge, frères aussi. Derrière eux, sur l'Andorre, sur la haute Ariège, des cimes neigeuses se pressent, se bousculent en désordre, vagues anonymes de cet océan glacé. Sur l'horizon se détachent les rois de cette désolation : le Montcalm, large plate-forme, l'Estats, aux pointes confondues – vieux amis visités dans nos courses d'hiver. Aussi loin que porte la vue, pas un village, pas un vestige de l'homme.

Il ne se doutait guère, hélas ! que l'année même où il menait à bien ces deux dures ascensions d'hiver, il allait avoir l'occasion de mettre au service de son pays les qualités d'endurance physique et de décision joyeuse que la montagne développait en lui.

Le 2 août le trouva prêt de partir pour ses Pyrénées et il comprit immédiatement la gravité de l'heure, puisque, dès cette date, il envisagea

³ NOTE DE L'AUTEUR : L [ouis]. Séchan, *Xavier Roques*, impr. et libr. Édouard Privat, Toulouse. [Il s'agit de l'helléniste de la Sorbonne, grand-père du célèbre chanteur Renaud Séchan. Cette notice de 17 feuillets est datée des tranchées de l'Isba, 2 janvier 1915.]

⁴ NOTE DE L'AUTEUR : X. Roques, « Deux courses d'hiver, Canigou et Carlitte », *Bulletin du Club touriste du Canigou*, n° 10, Perpignan, 1914.

courageusement le sacrifice total que la patrie pourrait réclamer de lui. Mais bien qu'ayant prévu l'issue possible d'une si cruelle séparation, c'est avec un calme résolu et sans la moindre forfanterie qu'il dit adieu à son bonheur si brusquement troublé. Dans les quelques mots qu'il m'écrivit en ce moment, pour m'être remis en cas de malheur, il me disait tout simplement, avec sa modestie habituelle, qu'il « partait pour faire son devoir ». Simplicité, stoïcisme et abnégation, ce sont des traits de caractère que tous ceux qui le connaissaient ne seront point étonnés de retrouver en lui dans ces heures graves.

D'ailleurs, contre son attente, il ne devait point quitter immédiatement son dépôt, et il resta à Montpellier, sergent au 81^e d'infanterie, jusqu'à janvier 1915. Derniers moments de la vie de famille troublés déjà par la pensée de l'avenir obscur ; son ami Séchan nous en a retracé un touchant épisode.

Parmi toutes ces choses évanouies, laissez-moi fixer ici la dernière image que j'ai gardée de notre intimité. La guerre pèse déjà sur nous avec ses angoisses et ses deuils, mais c'est Noël et les petits ont droit à la joie. Roques a lui-même arrangé l'arbre, et souriant, son bon visage inondé de l'éclat des bougies, il distribue les jouets à chacun. Spectacle émouvant que celui de ce rude soldat délicatement penché vers ces têtes enfantines, et caressant du geste et de la voix ceux qu'il va défendre demain au prix de sa vie.

Le 16 janvier, Roques partait avec un détachement pour Ypres. Dès lors, je me sens indigne de parler de sa carrière militaire : elle nous a été retracée par un de ses compagnons d'armes, M. Prignet, comme lui professeur au lycée de Montpellier, adjudant au 81^e ; des notes de M. Prignet je me permets d'extraire le récit suivant, auquel je me reprocherais d'ajouter le moindre commentaire.

Je me trouvais, écrit M. Prignet, au poste du commandant de la compagnie quand Roques arriva le 27 janvier. À peine était-il entré que les obus se mirent à pleuvoir autour de l'abri ; le visage de Roques ne trahit cependant aucune émotion. Il s'était immédiatement habitué au bruit de la mitraille ; il le fut à celui de la fusillade dès qu'il mit le pied dans la tranchée occupée par la 3^e section, dont le lieutenant lui avait, sur ses bons antécédents, confié la direction.

Cette tranchée se trouvait très proche de celle de l'ennemi. Les Allemands pour célébrer la fête de leur empereur, tentèrent ce soir-là une attaque. Je voulus, dès le lendemain matin, connaître les impressions de Roques. J'allai près de lui et le trouvai une pelle à la main, occupé à relever la terre des parapets que les percutants avaient renversée. Il y payait d'exemple et ses hommes l'imitaient à plaisir. Comme je lui demandais ce qu'il pensait de cette première nuit, il me répondit qu'il avait trouvé la fusillade toute naturelle et qu'il ne lui reprochait qu'une chose, de l'avoir empêché de dormir.

Je lui fis remarquer que la pelle était plus lourde que le scalpel. « Qu'importe, me dit-il, j'étais né pour être terrassier » ; que son abri manquait de confort et

que l'existence dans les tranchées n'était pas toujours agréable ; ce à quoi il m'objecta : « J'ai couché à la dure au cours de mes excursions scientifiques et j'ai marché par le vent, la pluie et la neige ; de tout temps j'ai aimé la vie au grand air et je n'ai jamais craint la fatigue ».

Pendant les quelques jours qu'il resta en Belgique, Roques apprit à connaître ses hommes et gagna leur admiration et leur affection. Il ne voulut pas les quitter une minute pour se rendre aux invitations des officiers. Il avait conscience de sa responsabilité plus encore vis-à-vis des soldats que vis-à-vis des chefs ; il eût craint, en s'absentant pour son plaisir, que quelque événement malheureux se produisît auquel il n'aurait pu de suite remédier.

Par ses multiples qualités, Roques s'était, dès son arrivée, imposé à tous... Sa bonté s'étendait au-delà de ses affections particulières. Je l'ai vu partageant avec ses hommes ses provisions, sa boisson et son tabac. Il ne voulait pas laisser à d'autres le soin de panser les blessés de sa section, et, tout en s'acquittant de cette tâche avec habileté, il encourageait les patients par des paroles réconfortantes. Aussi était-il aimé et écouté. Les soldats n'eussent pas voulu lui déplaire et ses chefs savaient si bien la puissance de son ascendant qu'ils le chargeaient, dans les moments difficiles, de théories spéciales dont il s'acquittait avec simplicité, au plus grand avantage de tous.

La simplicité de Roques, sa modeste, combien de fois ai-je pu les admirer ? Jamais il ne laissait échapper un mot qui pût trahir sa supériorité intellectuelle ou sociale. Un jour que je l'avertissais du désir du lieutenant de le proposer pour un grade supérieur : « Pourquoi ? me dit-il, je me trouve très bien comme je suis ». Dès le jour de son arrivée, il avait été pressenti pour savoir s'il lui serait agréable de prendre ses repas avec les officiers de la compagnie ; il répondit que cela lui serait agréable sans doute, mais qu'étant sous-officier il devait vivre avec ses camarades, ne serait-ce que pour éviter de les froisser. Et il avait vécu avec eux, préparant au besoin la cuisine ; les sous-officiers s'étaient pris à l'aimer, non seulement parce qu'il était le boute-en-train de leur société, mais parce qu'ils avaient découvert en lui un camarade supérieur.

C'est en Champagne, à l'attaque du 5 mars, à Beauséjour, que notre camarade justifia le mieux la haute opinion que chacun avait de lui. Sa compagnie était en tête : à midi, au signal donné, et sans souci des projectiles de toutes sortes qui tombaient sans cesse en avant de nos lignes, Roques s'élança courageusement, entraînant ses hommes qui sautent à sa suite dans la première tranchée allemande. Il foule les cadavres, il marche dans le sang, mais, sans s'arrêter à ce spectacle, il fait couper les fils des mines, surveiller l'ouverture des cabanes dans lesquelles s'abritent les ennemis apeurés. Bientôt un feu d'artillerie excessivement violent et particulièrement précis oblige nos soldats à se terrer. Ils ont une mission à remplir, Roques ne l'oublie pas. Un regard échangé avec son lieutenant et il se précipite de nouveau en avant. Ne pouvant passer le premier dans le boyau grâce auquel on atteindra la seconde tranchée, il suit immédiatement son chef et précède avec lui sa compagnie. Les Allemands se retirent, la seconde tranchée va être occupée. Déjà le lieutenant et Roques sont parvenus à son extrémité, quand un obus éclate non loin d'eux : le lieutenant est tué, Roques grièvement blessé de nombreux

éclats à la tête et au bras gauche. On le panse, il surmonte sa douleur et ne perd pas connaissance. Bien plus, quand il m'aperçoit, il me confie stoïquement ses regrets d'être blessé « parce que, me dit-il, je ne pourrai de quelques temps faire d'assaut à la baïonnette, et je trouvais cela enthousiasmant ». Dans la bouche de Roques, ce témoignage ne pouvait être suspect.

La blessure de Roques, qu'on s'annonça de proche en proche, causa une douleur unanime. Il fallait, à ce moment, entendre les hommes exalter les mérites du sergent Roques et formuler des vœux de guérison, pour comprendre quelle affectueuse estime les soldats lui vouaient.

Hélas ! il devait vivre encore des heures plus dures peut-être et subir longuement, avec une terrible et héroïque résignation, les amertumes du suprême sacrifice : évacué sur un hôpital militaire d'Orléans, il y mourut le 6 avril.

Notre cher ami a laissé une veuve et trois petits garçons ; il a laissé aussi, j'en suis sûr, beaucoup d'amis, amis d'une rencontre ou de plusieurs années, connus de lui ou anonymes, car, comme tous ceux qui sont riches d'une vraie vie intérieure, il passait souvent sans se douter lui-même du bien qu'il faisait autour de lui, par sa seule présence. Dans le souvenir de tous ces amis, il restera entouré d'une auréole que ni la science, ni le succès et la gloire ne peuvent donner. Car il n'a vécu que pour le devoir, pour ses semblables, pour son pays : il a eu conscience de ce désintéressement total qu'il considérait comme nécessaire. Il savait tout ce qu'il valait pour les siens et pour la science, et il n'a pas cru indigne de consacrer tout cela à l'accomplissement de sa modeste tâche de sergent d'infanterie. Il a refusé volontairement la tentation facile et offerte d'utiliser ses qualités intellectuelles dans un rôle moins périlleux.

Quelle raison aurais-je, écrivait-il alors, de me dérober et d'essayer de fuir le poste que j'occupe ? N'y suis-je pas mille fois plus utile qu'ailleurs ? N'a-t-on pas besoin avant tout, en ce moment, de combattants, d'hommes entraînés, robustes, décidés comme j'espère l'être ?... Comment pourrais-je demander pour moi un traitement de faveur et un poste moins dangereux, quand j'ai sous mes ordres des pères de familles plus âgés que moi et plus chargés d'enfant ?... Que penseraient-ils, ceux-là, s'ils ne trouvaient pas, pour les conduire, des gens plus favorisés par la fortune, alors qu'eux acceptent leur sort avec résignation sans se plaindre ?... Nous pouvons nous dire avec orgueil que nous occupons les places les plus difficiles à tenir, celles qui demandent le plus de qualités de toute sorte... Je crois être sincère en disant que, n'ayant rien fait pour hâter mon départ, je ne céderais pour rien le poste où je me trouve.

Et enfin, d'une lettre à un ami, écrite la veille même de l'attaque, j'extrais ces lignes admirables :

je ne peux m'empêcher de penser au tribut que notre École a payé et payera encore. Je n'ai pas le moindre noir pressentiment, tu connais assez mon caractère

pour en être sûr, et j'espère, ayant fait de mon mieux, revoir les miens. Mais notre tâche est lourde. Les hommes marchent s'ils se sentent entraînés, s'ils voient le chef à la place que la décence, à défaut du règlement, lui assigne, c'est-à-dire à leur tête. Nous avons, nous, pour nous soutenir, ce que la plupart n'ont pas, une force intérieure, une volonté faite de notre éducation et de culture. Nous sommes les riches. C'est à nous de payer.

Et maintenant que nous savons quelle a été la préparation au sacrifice, après combien d'années de travail acharné et de bonheur bienfaisant, relisons ensemble la citation de l'ordre du corps d'armée de X. Roques, et sachons découvrir quels trésors de beauté morale recouvrent ces quelques lignes d'une sécheresse militaire, et quelle confiance héroïque on peut avoir dans un pays qui a de tels combattants.

À l'assaut d'une tranchée, s'est élancé en tête de sa demi-section, et, après avoir occupé la tranchée conquise, n'a cessé, quoique grièvement blessé et refusant tout secours, d'encourager ses hommes à la vigilance pour parer à toute contre-attaque. En se repliant sur le poste de secours, a eu le courage de faire lui-même le pansement à deux blessés du régiment.

Voilà l'héritage de gloire que Roques laisse aux siens.

36

Il n'a vécu que pour des sentiments nobles et élevés, il n'a jamais eu contre quiconque pas même l'apparence d'une pensée de haine et de dédain, il a été infiniment bon, humble, modeste, tolérant, sévère, pour lui-même, indulgent pour les autres ; aussi pour moi j'ai la ferme croyance qu'il revit maintenant dans la paix éternelle promise, suivant le mot plein de sens qu'il aimait tant, à « tous les hommes de bonne volonté », et que le prix inestimable de cette mort enrichira à jamais les siens et sa patrie.

M[aurice] GIGNOUX [1901s].

Jean Clairin, par Héloïs Henri Ollivier

Clairin (Jean), né à Nîmes le 13 novembre 1876, tué à l'ennemi à Thun-l'Évêque (Nord) le 26 août 1914. – Promotion de 1896.

Jean Clairin, né à Nîmes, le 13 novembre 1876, était le fils du professeur éminent que notre Association a choisi pour secrétaire et que nous ne pourrions jamais assez honorer et remercier. Le fils fut digne du père et je ne pense pas qu'il soit possible de faire de Jean Clairin un plus bel éloge, en ce jour où nous pleurons sa mort.

Clairin fut élève, pendant onze années, au lycée Louis-le-Grand. Il y remporta les succès les plus complets. Son nom fut cité plus de cent fois dans les palmarès du lycée. À quinze ans, déjà, ses dons admirables se manifestaient, particulièrement pour les mathématiques. Cinq années de suite, il obtint une nomination au concours général ; trois fois, il eut un prix. Un double succès termina son année de spéciales : en 1895, il fut reçu à l'École normale et à l'École polytechnique. Il opta pour notre École et accomplit, conformément à la loi à cette époque, un an de service militaire.

Puis, il entra chez nous, cacique de sa promotion, y passa trois années heureuses, consacrées à ce bon et gai travail de l'École, dont on ne peut se souvenir sans émotion ; et il obtint, en 1899, la première place au concours d'agrégation de sciences mathématiques.

Sa carrière s'ouvrait, conforme à ses goûts ; grâce à une bourse d'étude de la Ville de Paris, il passa à l'étranger une partie de l'année scolaire 1899-1900. Il fut ensuite nommé agrégé-préparateur de mathématiques à l'École normale, chargé de la bibliothèque des Sciences. Ce poste, réservé aux meilleurs élèves de l'École, fut deux ans le sien ; et dans ce délai exceptionnellement court il prépara une thèse solide et très remarquée sur les « Transformations de Baecklund ». Il fut reçu docteur ès-sciences mathématiques en 1902.

La même année lui fut confiée la chaire de mathématiques spéciales du lycée de Dijon. Il se donna d'un tel cœur et avec un tel talent à son enseignement que sa classe obtint un succès des plus rares : en fin d'année,

sept de ses élèves furent admissibles à l'École normale. Il est vrai que son dévouement était exemplaire : ayant reçu la proposition d'une maîtrise de conférences à la faculté des sciences de Grenoble, il l'avait généreusement refusée pour ne pas abandonner ses élèves de Dijon avant leurs examens.

Clairin fut nommé en 1903 maître de conférences de mathématiques à la faculté des sciences de Lille, et titularisé en 1907. Il fut l'un des membres les plus brillants de cette faculté, alors grande et florissante. D'année en année plus nombreux, un vaste auditoire suivait son cours de mathématiques générales avec l'intérêt le plus soutenu : ses leçons ont été recueillies et publiées ; ainsi se prolongera l'heureuse influence de ses méthodes.

En dehors de ses heures de cours réglementaires, Clairin faisait des conférences bénévoles aux candidats à l'agrégation, dont plusieurs réussirent au concours dans des conditions excellentes.

Indépendamment des deux volumes de son cours, Clairin a publié plusieurs Notes ou Mémoires aux *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, aux *Annales scientifiques de l'École normale*, au *Bulletin de la Société mathématique de France*, aux *Annales de Toulouse*, etc. Je citerai seulement les titres quelques-unes de ces importantes publications :

38

- « Sur les transformations de Baecklund » ;
- « Sur une classe de transformations des équations aux dérivées partielles du second ordre. » ;
- « Remarques sur l'intégration de certaines équations » ;
- « Sur un point de la théorie des groupes de transformations finis et continus ».

Dans ces mémoires, Clairin a d'abord étudié des travaux de haute importance de Baecklund, de Goursat, de S. Lie ; il les a présentés avec la plus grande précision, il les a généralisés et complétés. D'autre part, faisant œuvre originale et nouvelle, Clairin a signalé tout un chapitre de l'étude des transformations de certaines équations du second ordre.

Les talents et le dévouement de Clairin furent vite appréciés de tous ceux qui le virent à l'ouvrage.

La Société des sciences de Lille, après lui avoir décerné le prix Kuhlman, l'admit au nombre de ses membres.

Bien qu'il fût de beaucoup le plus jeune des titulaires, la faculté des sciences l'élut membre du conseil de l'Université ; et le vénéré doyen,

M. Damien, dont le cœur paternel se réjouissait des sympathies qui se manifestaient pour Clairin, le choisit pour assesseur.

Pendant plusieurs années, Clairin, que ses chefs tenaient en grande estime, fut nommé membre du jury d'admission à l'École normale.

Entouré du respect affectueux de ses élèves, de la sympathie de ses collègues, dont plusieurs étaient pour lui des amis très chers, réussissant pleinement dans son enseignement et dans ses recherches scientifiques, Clairin était heureux. Son mariage avec M^{lle} Aubertin, petite-fille d'un universitaire éminent, fut célébré à Besançon en mai 1910 ; et les quatre années qui s'écoulèrent depuis ce moment jusqu'à la guerre furent les plus brillantes et les plus parfaites de sa vie.

Il était d'une gravité réservée et douce : observant en toutes choses la mesure ; profondément religieux, sans vouloir exercer, à ce point de vue, sur ceux qui l'approchaient la moindre tyrannie. Il était admirable de santé corporelle et de santé morale ; son grand front, ses yeux plein de lumière et de noblesse, lui donnaient une expression de bonne grâce, de haute intelligence et de noblesse. Il se trouvait en pleine force, en plein travail.

La race dont nous haïssons les crimes, la race de ceux qui aiment et glorifient le crime ne pouvait supporter plus longtemps la paix. Le fléau fut déchaîné : Clairin, dont la situation militaire était sans proportion avec la valeur sociale, fut incorporé comme adjudant à la 11^e compagnie du 26^e régiment territorial d'infanterie. Ce régiment, tout de suite envoyé dans le Nord, se heurta à de très grandes forces ennemies. Le choc eut lieu à Thun-l'Évêque le 26 août 1914. Et l'on ne reçut plus jamais rien de Clairin.

Alors commencèrent les anxiétés, les angoisses, le supplice de l'épouse, du père, de la mère, qui, tout au long d'une année, multiplièrent les démarches, les enquêtes, pour ne recueillir que les dépositions contradictoires de témoins dont la plupart ne savaient rien d'exact. Pour moi, qui étais son ami très fidèle, je vis s'aggraver toujours davantage cet état affreux d'incertitude : j'assistai au martyre des siens, je partageai cette douleur chaque jour plus mordante ; il me fut impossible d'obtenir un renseignement précis. Certains jours revenait l'espoir : peut-être Clairin était-il blessé, prisonnier en Belgique et privé du droit de correspondre avec les siens. De faibles indices permettaient de penser que cela n'était pas impossible. On forgeait encore d'autres suppositions, qu'il fallait ensuite abandonner.

Quelle nuit ! De temps à autre, nous recevions de brèves nouvelles de la ville à demi détruite où onze de nos collègues de la Faculté étaient enfermés.

De lui, rien. On apprit la mort de Biancon, tué à l'ennemi ; la mort de Lemoult, broyé et brûlé par l'explosion de La Pallice : on apprit ces autres malheurs abominables ; de lui, rien.

Au bout d'un an des témoignages certains furent apportés. Clairin, qui, au milieu des plus grands dangers, donnait à tous l'exemple du sang-froid, avait été tué tout au début de la bataille de Thun-l'Évêque ; son front, son noble front, brisé d'une balle. Il n'avait pas eu le temps de pousser un cri. Le lieu de sa sépulture était connu. Aucun espoir n'était plus permis. Ceux que l'angoisse dévorait depuis si longtemps connurent des souffrances plus cruelles.

Ainsi périt Clairin, un savant, un sage, un être charmant et bon. Sa vie sera donnée en exemple. Avec respect et admiration, l'Université inscrira au Livre d'or sa mort glorieuse, soufferte pour la cause de la justice, de la civilisation, de la liberté. À ce deuil se mêlera une haine qui, ici, ne sera pas impie. La mort de Clairin est de celles qui, plus que d'autres morts, entre des millions d'autres morts, crient vengeance.

[Héloïs Henri] OLLIVIER [1899s].

Théophile Rousseau, par Jules Lhermitte

Rousseau (Théophile), né à Bligny (Côte-d'Or) le 20 avril 1876, tué à l'ennemi à Avocourt, le 11 avril 1916. – Promotion de 1898.

Rousseau est mort au champ d'honneur, le 11 avril 1916, en participant comme sous-lieutenant à l'attaque du Bois-Barré, au nord-est d'Avocourt.

Son régiment, le 227^e d'infanterie, était dans la région de Verdun depuis un mois et occupait depuis deux jours, sous un bombardement infernal, le réduit d'Avocourt, quand survint l'ordre d'attaque. Malheureusement, peu d'instantes avant l'heure fixée, nos préparatifs furent révélés à l'ennemi par un de ses avions et à peine notre artillerie allongeait-elle son tir que les Allemands ouvraient sur le terrain à parcourir un formidable tir de barrage par obus de gros calibres... Dans son rapport, le colonel du régiment écrit qu'il semblait impossible à tout être humain de sortir des tranchées sous un tel déluge de fer et de feu. Et un commandant a raconté quelle avait été l'angoisse des chefs pendant ces minutes d'attente. Le régiment allait à l'attaque pour la première fois et, devant des conditions aussi défavorables, c'était la certitude d'une épreuve des plus cruelles et on pouvait craindre sinon des défections, du moins des hésitations. Et cependant, à l'heure désignée d'avance, les 5^e et 6^e bataillons et les compagnies de mitrailleurs, se levaient comme un seul homme et montaient vers l'objectif indiqué, arrachant à tous les témoins des cris d'admiration et entre autres celui-ci à un maréchal des logis d'artillerie, chef d'une pièce voisine, qui déclara à son chef d'escadron : « On donnerait 10 000 francs de sa poche pour avoir vu le 227^e marcher ainsi au feu ». Ce fut par un soleil éclatant, à 8 heures du matin, que l'assaut fut donné, lieutenants en tête. La lisière du Bois était à 400 mètres, qu'il fallait gravir sur un terrain sans abri susceptible de protéger les vagues d'assaut. Sous le tir fauchant des mitrailleuses que notre préparation d'artillerie n'avait pas réduites et dans la barrière de fer, de flammes et de fumées, des obus, des hommes tombaient sans discontinuer. À mi-chemin, Rousseau est atteint par un éclat d'obus. L'un de ses sous-officiers le voit porter les mains sur le côté droit, puis s'affaisser en disant : « En avant ! ». Il eut pourtant encore l'énergie de se traîner jusqu'au

poste de secours, mais l'hémorragie trop abondante lui enleva bientôt ses dernières forces et il s'éteignit doucement dans les bras d'un infirmier.

Il a été pieusement enseveli, à quelques pas du champ de bataille, dans l'un des cimetières d'Avocourt, où il repose avec 210 hommes de son bataillon.

Rien ne peut mieux montrer l'héroïque attitude de notre glorieux camarade et l'affectueuse admiration qu'elle inspira autour de lui, que ces quelques lignes extraites de lettres adressées à M^{me} Rousseau.

Votre mari, Madame, – écrit le commandant de son bataillon – était pour moi un véritable et affectueux ami. C'était une belle intelligence doublée d'un grand cœur et la perte que vous faites est immense. Il a été pour tous ceux qui l'ont vu et qui le pleurent un modèle de devoir et de calme énergie. Comme tous les hommes vraiment distingués et supérieurement instruits, c'était un modeste et un bienveillant. Aussi était-il adoré de ses hommes qui avaient pour lui une véritable vénération. Il est tombé en pleine marche héroïque, au grand soleil, sous le feu infernal des canons et des mitrailleuses allemandes. C'est le sort le plus beau qu'on puisse rêver, si la mort doit interrompre notre course pendant cette terrible guerre...

42

Et cette autre lettre d'un sous-officier :

Je crois inutile, Madame, de vous dire combien nous aimions et admirions notre lieutenant. C'était un grand caractère chez qui tout était énergie et volonté... Au réduit d'Avocourt, pendant les deux jours que nous sommes restés, il était constamment au-dessus de la tranchée, en terrain découvert, méprisant les obus qui nous entouraient. Il s'occupait des blessés avec une pitié toute fraternelle... L'exemple de notre lieutenant restera encore longtemps devant nos yeux.

La croix de la Légion d'honneur n'a pas récompensé tant de dévouement, de volonté et d'héroïsme. Elle ne s'accorde qu'à ceux qui survivent à leurs blessures pendant un temps assez long pour que la proposition puisse, de leur vivant, parvenir au Quartier général. Mais la croix de guerre avec palme reste pour les siens un cher et précieux souvenir, ainsi que la citation qui l'accompagne :

Officier de réserve, énergique et calme. Adoré de ses hommes. A été mortellement frappé en entraînant sa section à l'assaut sous un tir de barrage extrêmement violent.

Ordre de l'Armée 152.

G. Q. G. 8 mai 1916.

Si la guerre a fait éclater les remarquables qualités d'énergie et de bravoure de notre camarade, son passé nous avait déjà révélé ses hautes qualités de cœur et d'intelligence. Mais il faut rappeler d'abord qu'il était, avant tout, un modeste, et si cette notice semble retracer trop sobrement le cours de sa vie, c'est précisément parce qu'il n'aurait pas accepté un hommage trop long.

Né le 20 avril 1876 à Bligny (Côte-d'Or), il était le fils unique d'une famille qui le chérissait et qui reste inconsolable devant le grand vide d'aujourd'hui.

Élève au lycée d'Annecy, puis au lycée de Grenoble, où il fit ses mathématiques spéciales, il fut admis en 1897 à l'École normale, où il entra après une année de service militaire.

À l'École, la première impression qu'il donne à ses camarades de promotion est celle d'un taciturne, studieux et rêveur, se livrant peu, mais accueillant toutes les avances avec une réserve bienveillante. Puis, le travail en commun et une atmosphère de cordialité le rendent pus expansif et ceux qui ont gagné sa confiance trouvent en lui un ami très heureux de pouvoir communiquer ses recherches personnelles ou d'exposer ses projets ou ses idées. En seconde année, il s'intéresse tout particulièrement à la mécanique appliquée et il prend le certificat de licence correspondant, qui est facultatif. L'année suivante, il enlève l'agrégation. Puis il est nommé au lycée de Brest et chargé de l'un des deux cours qui préparent à l'École navale. Il se donne tout entier à sa nouvelle tâche. Sans cesse préoccupé de perfectionner ses leçons, il en fait une œuvre très personnelle : il a la grande joie de trouver en son collègue de navale un collaborateur soucieux comme lui d'apporter plus d'ordre et de précision dans les cours de mathématiques élémentaires, notamment en mécanique et en géométrie. Leur collaboration les conduit d'ailleurs au-delà des programmes du lycée et ils publient ensemble dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées* (1903), une note « sur les percussions dans les systèmes non holonomes ».

Pendant sa deuxième année de Brest, une fièvre typhoïde vient malheureusement interrompre son labeur et mettre ses jours en danger. Ses parents n'hésitent pas à quitter leurs affaires pour venir s'installer à son chevet et le réconfort de leur dévouement contribue autant que les soins au rétablissement de sa santé ; cependant celle-ci reste assez longtemps précaire et même un congé d'un an devient nécessaire. L'air salubre et les excursions en montagne pendant un séjour en Suisse parviennent heureusement à écarter tout danger. Il accepte alors un poste de moyenne importance au lycée de Bourg, à proximité de chez lui ; puis, ayant retrouvé toutes ses forces, il est heureux de se voir offrir la chaire de mathématiques spéciales préparatoires au lycée de Dijon. C'est celle qu'il occupait encore au moment de la mobilisation et qu'il ne songeait point à quitter. Aucune autre chaire en effet ne pouvait mieux lui convenir, le professeur n'y étant pas entravé dans le choix et le développement de ses leçons par la préoccupation toujours un peu étroite de l'examen de fin d'année. Pour un esprit original comme le

sien, cette liberté dans son enseignement était inappréciable et on trouverait dans ses cours des initiatives heureuses au sujet des notions de nombre, de grandeur, des séries... ; mais l'enseignement de la géométrie élémentaire restait le principal objet de ses préoccupations professionnelles. Convaincu de la justesse des tendances modernes sur le renouvellement de l'enseignement de la géométrie, plein d'admiration pour les idées fondamentales de M. Méray sur l'introduction des déplacements dans les postulats de la géométrie et de la fusion des géométries du plan et de l'espace, il publie dans *l'Enseignement mathématique* (15 mars 1909) un article remarquable : « La géométrie basée sur le groupe des déplacements », dans lequel il expose avec une clarté et une logique parfaites les fondements d'une nouvelle géométrie élémentaire.

Cet exposé, fait d'un point de vue très élevé, saisissant par la précision de ses postulats, se divise en deux parties : la première contient l'étude des postulats relatifs aux rotations qui constituent ainsi la base de la géométrie de Lobatchevski et de Bolyai ; la deuxième caractérise la géométrie euclidienne par l'introduction d'un nouveau postulat relatif aux translations : « il existe dans le groupe des déplacements un sous-groupe invariant ». – Ces travaux le désignaient tout particulièrement pour participer à l'enquête sur l'enseignement des mathématiques dans les lycées, préparée pour le congrès de Cambridge : il rédige le rapport sur l'enseignement de la géométrie qui contient, en dehors d'une analyse critique très intéressante des traités les plus répandus, des considérations extrêmement originales sur les méthodes et en particulier sur la nécessité de baser l'enseignement de la géométrie sur une étude expérimentale approfondie des solides géométriques. Il y a là une excellente leçon de pédagogie. Rousseau attachait une importance capitale à l'enseignement personnel [1 ;] il manifeste ses craintes de voir trop généralisé l'emploi des manuels comme auxiliaire du professeur.

44

L'autorité morale d'un maître sur ses élèves, l'influence qu'il exerce sur la formation de leur esprit se font surtout sentir dans les parties de son enseignement où il apporte des idées personnelles, fruit de ses méditations et de ses travaux, exposées avec conviction, défendues avec ardeur. Obliger les professeurs à l'usage trop exclusif des livres, les condamner à un enseignement impersonnel, serait apporter le découragement chez les meilleurs d'entre eux, dont la joie est d'introduire chaque année dans leurs cours des simplifications nouvelles, d'aplanir devant leurs élèves les difficultés de la science qu'ils enseignent et de leur en donner le goût en leur en montrant la beauté.

On trouvera aussi dans ce rapport le plan d'un nouvel ouvrage de géométrie qu'il avait entrepris conformément à ses idées et qui aujourd'hui reste inachevé.

C'est à Dijon que Rousseau eut le bonheur de rencontrer celle qui devint sa compagne. Cette union contribua à l'attacher plus étroitement encore à son poste dijonnais, les deux familles alliées étant bourguignonnes. Les dernières années de notre ami furent certainement heureuses et belles car il eut toutes les joies familiales, l'affection dévouée, le réconfort de voir toutes ses idées comprises et partagées et la venue de deux fillettes, suprême consolation pour ceux qui restent.

Rousseau aimait les excursions, les voyages. Ses amis de Brest ont gardé le souvenir des randonnées organisées le dimanche à travers le pays breton. On portait sac au dos et l'on déjeunait en forêt ou sur la côte – la propreté des auberges bretonnes étant mises en doute ; il était vraiment heureux d'échapper pendant ces journées de plein air à toutes les contraintes et vanités de la ville, leur préférant les vastes et silencieux horizons marins et la saine fatigue des longues marches.

Ces longues promenades n'apportaient aucune trêve à ses méditations et à ses recherches et ces discussions, au hasard des routes, n'étaient pas les moins fécondes.

Aux premiers jours des grandes vacances, il partait en voyage, à l'étranger de préférence ; il disait en riant que nos déplacements universitaires nous procureraient les facilités nécessaires pour visiter le pays de France. Ensemble nous avons parcouru l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre. Nous partions sans un plan trop arrêté d'avance. Cependant le congrès espérantiste annuel était une étape prévue dans nos derniers voyages et, dans les villes étrangères que nous traversions, nous manquions rarement de faire appel aux services des délégués espérantistes qui nous accueillaient et renseignaient toujours avec la plus franche cordialité, nous faisant les honneurs de leur ville, même de leur domicile et nous donnant l'illusion de rencontrer partout de véritables compatriotes.

Rousseau consacra une grande part de son activité au mouvement espérantiste, qu'il contribua largement à faire prospérer. De tout ce qu'il entreprit, c'est peut-être l'œuvre qui lui tenait le plus à cœur.

Il se mit à l'étude de l'Esperanto en 1904 : il l'apprit seul, à l'aide d'une simple brochure. Il fut tout de suite séduit non seulement par la construction logique de Zamenhof, mais encore par le caractère d'internationalisme fraternel du mouvement espérantiste ; il y vit un instrument puissant pour l'amélioration des relations entre les peuples. L'Esperanto, qui apparaît à beaucoup comme

un amusement pour désœuvrés ou une distraction pour linguistes, était regardé par lui comme une invention sérieuse, digne d'applications pratiques.

Il avait constaté que les conférences de propagande, qui étaient alors en faveur, ne faisaient que créer un enthousiasme rapidement dissipé, aucune organisation n'étant susceptible d'intéresser ensuite les nouveaux adeptes d'une façon durable. Pour obtenir des résultats positifs, Rousseau s'employa énergiquement à diriger l'attention des espérantistes vers des fins pratiques. Il fut l'un des principaux rédacteurs du journal *l'Esperanto* dont il avait contribué à fixer la nouvelle orientation et il devint l'intime ami du directeur de ce journal. C'est à leur collaboration qu'on doit la fondation de cette organisation internationale qui se nomme l'UEA (*Universala-Esperanto-Asocio*) et dont le but a été de créer des services répondant aux divers besoins des relations internationales. On doit plus particulièrement à Rousseau la création des offices espérantistes, véritables bureaux de renseignements installés dans un grand nombre de villes et où le touriste ou le commerçant à qui la langue du pays n'est pas familière peut trouver, en utilisant uniquement l'Esperanto, toutes les indications qu'il désire (adresses de correspondants, catalogues, traductions de journaux, etc.).

46

Par ses soins également parut le premier Annuaire de l'UEA, où se trouvent, avec des renseignements généraux sur l'heure, le calendrier, la monnaie, la poste... dans les différents pays, les adresses de tous les délégués de l'Association. Grâce à lui encore parut en 1906 le premier livret-guide illustré, édité avec la subvention d'une société locale de tourisme, sur le modèle des brochures-réclames lancées par les syndicats d'initiative. Il fit imprimer aussi les premiers feuillets-guides donnant en raccourci les indications les plus utiles au voyageur étranger (prix des hôtels, des fiacres, heures d'ouverture des musées, etc.).

Au dernier congrès international des mathématiciens, à Cambridge, où les communications pouvaient être présentées en anglais, en français, en allemand ou en italien, Rousseau avait été frappé de la gêne et même du morne ennui pesant sur les séances de travail et dont la cause certaine était, pour la plupart des congressistes, l'incompréhension de trois discours sur quatre. Ce contraste avec les discussions animées d'un congrès espérantiste, où tous les orateurs de nationalités différentes sont parfaitement compris grâce à leur langue commune, l'incita à introduire l'Esperanto dans les relations entre mathématiciens et il publia en mai 1914 un *Matematika Bulteno* qui contenait des travaux originaux de mathématiciens espérantistes : il pensait que ce serait la meilleure façon d'intéresser pratiquement les scientifiques à la langue espérantiste.

D'autre part, Rousseau dirigeait un groupe espérantiste prospère à Dijon et participait au travail de la Fédération de Bourgogne. Il prenait une part

active à tous les congrès espérantistes internationaux, mais en particulier à ceux de l'UEA, dont il était le vice-président.

Il présentait chaque année à l'attention du congrès des questions très étudiées, clairement exposées et susceptibles de favoriser le développement de l'Association. Au congrès, tenu à Berne en août 1913, il présida les séances de travail.

C'est avec joie qu'il voyait prospérer son œuvre et constatait que les relations les meilleures s'établissaient entre les espérantistes de toutes les nationalités. Il avait fait inscrire en tête des statuts de l'U.E.A. que l'un des buts de l'Association est de contribuer au maintien de la paix en groupant les bonnes volontés de tous les pays et il désirait que l'exclusion fût prononcée contre tout membre qui, par ses écrits ou ses paroles, chercherait à créer une inimitié entre deux nations...

À une enquête organisée en 1913 par un journal de Genève sur *l'Avenir de l'Esperanto* il répondit longuement en exposant l'importance des résultats qu'il serait possible d'atteindre en assurant le succès de la langue internationale. Il pensait que nos congrès pourraient un jour aborder tous les sujets intéressant la culture mondiale, et préparer des accords internationaux qui faciliteraient le libre-échange des marchandises, des individus et des idées. Il ajoutait qu'un véritable espérantiste doit avoir clairement conscience d'appartenir, en même temps qu'à sa patrie bien aimée, à la patrie plus grande du monde civilisé et qu'il doit réprouver les manifestations chauvines, qui n'attisent que la haine, et mènent aveuglément à la guerre. Il terminait en déclarant :

Je le proclame sincèrement, si je n'étais pas convaincu, au fond de mon âme, par une participation de dix ans au mouvement espérantiste, que presque tous nos collaborateurs travaillent chaque jour à apporter plus de paix entre les hommes, je n'hésiterais pas, suivant les paroles énergiques de notre Maître au congrès de Genève, à arracher l'étoile verte de sur ma poitrine.

Malheureusement, l'esprit de domination et les armements à outrance, se développaient en Allemagne beaucoup plus vite que les idées philanthropiques. Les forces mauvaises l'emportèrent et la guerre survint. La défense du pays contre une agression préméditée devenait le premier des devoirs.

Mobilisé d'abord comme adjudant au 38^e territorial, puis au 227^e d'infanterie à Dijon, Rousseau partait au front en février 1915 et passait bientôt sous-lieutenant. Avec quelle résolution et quel dévouement il remplit sa tâche d'officier dans les conditions les plus pénibles et les plus périlleuses, les lettres de ses chefs et de ses hommes le disent et ceux qui l'ont connu le devinent bien.

Dans ses propres lettres, écrites aux tranchées, pas une marque de lassitude ou de récrimination ; mais, avec la plus grande clairvoyance du danger, il laisse paraître la plus entière résignation, l'acceptation totale du devoir poussé jusqu'au sacrifice et l'unique préoccupation de rassurer les siens sur son sort. Au repos, écrit-il, après la correspondance familiale ou amicale, les mathématiques me procurent la meilleure distraction. Les événements qui se déroulaient n'avaient d'ailleurs pas modifié ses idées sur la possibilité d'éviter plus tard d'aussi terribles conflits, en préparant une humanité meilleure, régie par des institutions moins défectueuses, et quelques jours seulement avant d'être frappé mortellement, il écrivait à son collaborateur de Genève, en parlant de l'UEA : « Il est nécessaire que nous tenions, très modestement s'il le faut, mais il faut tenir. Les mauvaises passions ne peuvent être plus persistantes que les bonnes. Que je revienne ou non, j'ai l'espoir que vous continuerez avec quelques amis à travailler à notre affaire, qui est de plus en plus utile, j'en suis de plus en plus convaincu. »

Ainsi l'effondrement actuel de la civilisation, loin de le décourager, n'avait fait que le convaincre davantage de la nécessité de son apostolat. À quelques mètres de l'ennemi, il ne désespérait pas d'une future fraternité internationale qu'il voyait fondée sur le respect du droit, de l'honneur et de la liberté des peuples. Généreuses idées, dont la France d'ailleurs a toujours été et reste ardemment le champion.

48

Souhaitons avec notre ami que son rêve d'une humanité plus sage se réalise un jour. Mais à l'heure présente nous devons, hélas, lutter pour notre existence même, et, pour retrouver une paix durable et sincère, il faudrait réduire à l'impuissance l'orgueilleuse folie qui a poussé un peuple avide de suprématie à se ruer sur les autres. C'est pour cette première tâche nécessaire et pour qu'un jour enfin le droit puisse l'emporter sur la force brutale que Rousseau a fait avec tant d'autres le sacrifice de sa vie.

Ainsi, jusqu'au terme de sa carrière trop courte, mais si bien remplie, il a bien servi la France et son idéal invariable de justice et de générosité. Il nous laisse, avec l'exemple d'une fin glorieuse, le souvenir d'une vie consacrée au travail, au devoir, aux recherches scientifiques désintéressées et orientées vers les plus belles applications.

Que cette pensée atténue la douleur de tous ceux qui l'aimaient et le pleurent aujourd'hui, mais peuvent le faire avec tant de fierté !

Jules LHERMITTE [1898s].

Paul Viguiet, par Fernand Gazin

Vigier (Paul), né à Montfermeil le 22 février 1884, tué à l'ennemi à Beauséjour le 5 mars 1915. – Promotion de 1903.

Paul Viguiet est né à Montfermeil (Seine-et-Oise) le 22 février 1884. Il commença ses études au lycée Lakanal en 1892 et suivit les classes de « l'enseignement moderne ». Par les dispositions naturelles et la maturité de son esprit, par les scrupules et par les exigences de sa conscience laborieuse, il éprouva de bonne heure les bienfaits de cet instrument supérieur de culture que constitue l'ensemble des vérités scientifiques., et déjà il se repliait sur les méthodes que toute recherche lui révélait pour de nouveaux problèmes. L'achèvement de ses études marque une facilité rare. L'année du baccalauréat (1900) lui apporta en même temps les prix de mathématiques et de physique au concours général. Une année de spéciales préparatoires, puis une année de spéciales au lycée Henri-IV, et le voici en 1902 reçu à l'École normale supérieure ; il remporta en même temps un nouveau prix de physique au concours général. Les études qu'il poursuivit à l'École normale après s'être acquitté de ses obligations militaires furent fructueuses. Il ne néglige alors aucune branche de la science. Dans cet esprit qui n'a pas moins d'universalité que de facilité, la chimie, adoptée comme champ de recherches originales, ne fait tort ni aux sciences exactes les plus éloignées du laboratoire, ni aux sciences qui reposent sur l'observation fidèle, obéissante et patiente de la nature. Aux unes et aux autres il donnera des gages dans sa trop courte carrière scientifique.

Reçu premier agrégé de physique en 1906, Viguiet déclina pour des raisons de convenances personnelles l'offre que lui faisait M. Lespieau de rester attaché à son laboratoire en qualité d'agrégé-préparateur. Son acceptation n'était différée que d'une année. Cette année, il la passa comme professeur de physique et chimie au lycée de Pau. Du premier jour, sans une hésitation, sans aucune de ces maladresses qui trahissent d'ordinaire les débutants, il sut adapter ses cours à ses divers groupes d'élèves, et comme d'autre part ses exercices pratiques étaient un modèle de probité scientifique, il eut, sur les jeunes esprits auxquels il apportait déjà le bienfait des notions claires,

précises et fécondes, cette action qui vient de l'autorité de l'homme. Jamais plus jeune professeur ne fut mieux écouté, ni avec plus de fruit. Telle est, en 1907, l'impression des administrateurs qui le voient à l'œuvre ; et pour l'inspecteur qui passe, c'est un charme qu'une leçon ainsi comprise, où toute difficulté s'éclaire, où s'efface toute impression d'effort, où pourtant la portée, la sûreté, l'intérêt de l'exposé laissent soupçonner une grande somme de travail et de science. Cette discrétion du savoir n'est-elle pas une vertu propre à la science et à la pédagogie française ?

À la rentrée de l'année scolaire 1907, M. Lespieau renouvela ses offres, et fut heureux de l'acceptation de Viguier. Il le chargea d'enseigner l'analyse chimique aux élèves de l'École. Viguier, qui les avaient précédés de deux années seulement, avait bien appris les éléments de l'analyse chimique, mais sans pouvoir y consacrer le temps qu'exige la préparation à un rôle d'enseignement. Il prit sa tâche à cœur, et, servi par ses qualités de professeur, il fut bien tôt à même de guider avec sûreté ses jeunes camarades. Les tableaux qu'il a rédigés pour résumer son enseignement sont encore en usage à l'École.

M. Lespieau, qui cite ce fait à l'honneur du jeune préparateur, rend aussi témoignage des qualités de caractère et d'intelligence qui ajoutent du prix aux recherches originales de Viguier. Celui-ci s'attaquait d'instinct aux problèmes dont la difficulté égalait l'importance. Si on lui fait remarquer que le débutant a tout intérêt à produire vite et à entreprendre des recherches de difficulté moyenne, ces arguments le trouvaient insensible. Entre toutes les sciences qui sollicitaient son esprit, la chimie l'avait fixé, précisément parce qu'il aimait la lutte et qu'il jouissait de la difficulté vaincue. Mais il faut bien l'entendre : la lutte qu'il engage est celle qui est riche en conquêtes positives ; la difficulté dont il triomphe est celle qui retient le secret d'une méthode propre à poser et à résoudre de nouveaux problèmes. Ce n'est point là jeu de dilettante, ni prouesse destinée à étonner : c'est l'acte du savant en chasse vers la vérité, et qui la dépiste à la trace, œuvre de vie profonde et sincère. Ainsi mûrissait en Viguier le fruit de la culture scientifique qui avait nourri son adolescence.

Après des tâtonnements à travers des problèmes si complexes que personne n'avait encore entrevu les moyens d'en surmonter les difficultés, Viguier entreprit, sur les conseils de M. Lespieau, de préparer l'aldéhyde tétrolique et certains de ses dérivés : tâche encore ardue, longue et pénible. Il ne s'agissait pas d'obtenir un produit très riche en aldéhyde, mais bien l'aldéhyde elle-même, ce qui était autrement difficile. Tant qu'il n'y fut pas

arrivé, il ne se déclara pas satisfait⁵. Comme les leçons qu'il avait professées, sa thèse ne donne pas l'impression de l'effort : même elle peut faire illusion au lecteur superficiel sur la somme de travail dont les traces ont souvent disparu. La difficulté des sujets exige des exposés plus brefs, et c'est à la qualité, non à la quantité des publications que doit se mesurer l'œuvre du savant. Aussi bien la mention très honorable fut décernée à Viguier, qui, le 28 juin 1912, soutint sa thèse devant MM. Hallier, président, Lespieau et Cotton. Si Viguier avait vécu et s'il avait eu à sa disposition le matériel qu'exige la recherche scientifique, il aurait fait d'intéressantes découvertes. C'est la conviction des maîtres qui l'ont connu, celle de M. Borel, sous-directeur de l'École normale supérieure, comme celle de M. Lespieau, celle aussi de l'Académie des sciences, qui lui a décerné le prix Cahours.

Parmi les sciences naturelles qu'il avait approfondies à l'École normale, Viguier préférait la botanique, et il ne cessa d'étendre ses recherches sur les plantes, qu'il ne négligeait jamais au cours des longues excursions dont il avait le goût. Il a fait en cet ordre une curieuse et intéressante observation au sujet d'une crucifère à quatre valves qui semble résulter par mutation brusque de la crucifère à deux valves « Bursa Pastori » et qui conserve son nom : « *Capsella Viguieri* ». C'est M. Blaringhem, qui, sur l'observation de Viguier, a repris l'étude de cet exemple de mutation dont la note figure aux Comptes rendus de l'Académie des sciences. Ainsi dans le loisir, c'est la recherche encore, c'est la découverte que Viguier poursuit en se jouant. Mais, ici, la science est une source d'impressions esthétiques, et Viguier se plaît à réunir les échantillons les plus divers de la vie végétale ; il a cette volupté rare qui tient à l'harmonie de la recherche du vrai et de la contemplation du beau.

Volupté aussi, cette excursion indéfiniment renouvelée à travers les montagnes ! Avec raison M. Lespieau voit un rapport entre le goût que Viguier a pour la chimie et celui qu'il a pour la montagne. C'est ici encore l'amour de la lutte, avec tout ce qu'elle comporte d'austérités ; l'amour de la difficulté vaincue, avec tout ce qu'elle impose d'efforts. Pendant l'année scolaire 1906-1907, Viguier partait de Pau, dès que les vacances lui en laissaient le loisir, pour aller aux lacs et aux sommets des Pyrénées ; et les années suivantes, lorsqu'il revenait de Paris à Pau pour voir sa mère, il ne la quittait que pour franchir les monts. C'est aux dix derniers jours de juillet 1914 qu'il avait commencé l'exploration des Alpes. La vigueur naturelle de son tempérament s'était, par cette vie de plein air et par ces exercices d'entraînement, transformée en ces

⁵ NOTE DE L'AUTEUR : Note de M. Lespieau.

qualités propres du « chasseur alpin » qui sont faites à la fois d'endurance physique, de patience et de sang-froid. L'excursion prenait parfois plusieurs jours ; il fallait porter avec soi tout un équipement et coucher à la dure. Mais la montagne était « vaincue ». Et, comme au laboratoire, ce n'est ni dilettantisme, ni ostentation : le triomphe apporte au corps une vigueur de plus, à la volonté une énergie nouvelle, à l'intelligence la découverte d'autres montagnes à vaincre, à l'âme tout entière enfin la jouissance des horizons immenses, des lignes et des couleurs changeantes en une harmonie splendide. Vigier, qui ne s'est jamais livré aux plaisirs bruyants ou faciles, qui vit surtout d'une vie intérieure, ressent profondément cette révélation suprême de la beauté.

Les devoirs et les joies de la famille devaient trouver particulièrement sensible une âme si sérieuse. Vigier se maria de bonne heure, dans l'été de 1911, avec une ancienne élève de l'École normale de Sèvres, professeur de sciences au collège de Valenciennes. Les relations anciennes de deux familles, le même culte de la vérité, une égale compréhension des méthodes de recherche et d'enseignement, devaient faire plus étroits les liens de deux âmes. Les mouvements de la pensée comme ceux du cœur leur étaient communs, et Vigier devait puiser dans la sécurité et dans l'intimité du foyer, dans les nouvelles promesses d'avenir que lui apportait la naissance d'un fils, les énergies qui fécondent l'œuvre scientifique. C'est en 1911 aussi qu'il reprit sa place dans l'enseignement secondaire, en attendant que l'enseignement supérieur pût l'accueillir. Il fut professeur à Montauban, et en 1913 à Montpellier, exerçant sur ses élèves son action profonde et bienfaisante comme il l'avait fait à Pau en 1907. Sa jeune femme avait obtenu un congé, congé qui a pris fin le 1^{er} octobre 1915.

Vigier entrait ainsi dans la maturité de sa vie, lorsque le tocsin le surprit, sonnait la menace imminente de la guerre. Il retrouva son rang au 82^e d'infanterie à Montpellier, où il servit comme sergent-instructeur jusqu'à la fin de novembre. Aussitôt le spectacle des situations tragiques élargit sa pitié ; il souffre moins des maux imposés à tous les siens, et c'est la douleur de tous ses concitoyens qui retentit en son cœur. Chose étrange ! Cette douleur n'est pas un désordre de l'âme, elle engendre un clair et calme état d'esprit où resplendit « l'inébranlable espérance ». Très vivement aussi il a senti que la France renoue la chaîne de sa tradition : « nous défendons une fois de plus, écrit-il le 11 août, la cause du droit et du faible, et le monde entier nous acclame ». Et comme il a la vision claire qu'en cette affirmation de l'Idée réside la force de la France ! « Il est impossible que les troupes allemandes aient comme les nôtres cet enthousiasme fait du sentiment et

de l'esprit de justice. » C'est la note vraie, et, si l'on peut dire, prophétique. Car ce fut une erreur de croire que les troupes allemandes n'avaient que la force matérielle : c'est une force morale que le culte d'une patrie qui vaut mieux que les autres par l'organisation de la Force, de la Science et de l'État ; mais elle ne vaut point dans la hiérarchie des forces morales le culte d'une patrie qui confond sa cause avec celle de la Justice. Si puissante que soit la foi dans le Droit germanique, auquel la Force confère l'existence, elle donne prise à l'usure comme les autres instruments de la domination, tandis que la volonté du Droit humain est éternelle.

Au commencement de décembre Viguier fut promu sous-lieutenant, et il partit de Montpellier le 12 décembre, réservant à sa mère et à sa femme les paroles de confiance et d'espoir, mais faisant déjà le sacrifice de sa vie. M. Gazel, proviseur du lycée de Montpellier, conserve ineffaçable dans son souvenir l'entretien d'adieu qu'il eut avec Viguier et qui a revêtu pour lui le caractère mystérieux et sacré des paroles prononcées par ceux qui vont mourir. Viguier dit à M. Gazel qu'il était heureux d'être désigné pour aller en première ligne et qu'il était prêt à faire tout son devoir pour la patrie ; que sa seule tristesse était de penser que M^{me} Viguier serait mère dans quelques jours et qu'il ne pourrait connaître avant son départ le second enfant qu'elle allait lui donner. M. Gazel, ému de ce que ces paroles révélaient de sensibilité contenue et d'héroïsme simple, lui dit : « Pourquoi ne demanderiez-vous pas au général de différer votre départ de quelques jours ? Ce sont deux devoirs qu'il est possible de concilier ». Viguier répondit : « Je ne puis le demander ; il n'y a qu'un devoir. Je dois partir, je pars. » Ces mots qui reviennent dans ce dernier entretien ne sonnent-ils point comme l'appel de la patrie à la conscience, imposant le silence à toutes les affections, même à celles que la nature, le cœur et la raison consacrent comme une noblesse humaine, et différent à d'autres temps les manifestations de la tendresse qui dans la paix sont elles-mêmes au rang des premiers devoirs ?

Dans la lutte, Viguier fut lui-même ; mais son courage patient et lucide s'exalte jusqu'à l'héroïsme, sa bonté s'épanouit en un complet oubli de soi. De la région d'Ypres, où il reste jusqu'au mois de février, il n'écrit que pour rassurer les siens, et malgré lui sa parole de confiance dépasse sa personnalité : il espère vivre pour jouir de la victoire ! Il dit sans un mot de plainte la dure vie des tranchées, mais dans les ruines d'Ypres qu'il contemple avec une pitié douloureuse le spectacle de la désolation. Le mois de février lui apporte une charge nouvelle : il est commandant de compagnie. Il n'a qu'une crainte, c'est de ne pas suffire aux responsabilités inséparables des pouvoirs qui lui sont

remis. À ce moment il put jouir d'un repos de quelques jours près d'Amiens et recevoir la nouvelle de l'heureuse naissance d'une petite fille. Délicieuse perspective d'un avenir de paix ! Dernier appel de la vie !

Il est tombé le 5 mars, en Champagne, à l'action de Beauséjour.

« En plein jour, dit la citation dont il est l'objet, sous le feu des mitrailleuses allemandes, s'est élancé hors de la tranchée, et a entraîné sa section à l'attaque d'un retranchement ennemi. A été tué au cours de cette attaque. » S'il a aimé la lutte pour elle-même et pour l'œuvre dont elle assure l'éternité, sa fin, survenue en une minute brutale, fut le digne couronnement de sa vie de trente années. Les regrets de tous ceux qui l'ont connu en sont avivés, mais leur deuil en acquiert une plus haute fierté. Ce n'est pas seulement une famille qui ressent cruellement sa perte, ce ne sont pas seulement ses amis, ce sont encore ses maîtres et ses collaborateurs, tous ceux qui avaient fondé sur lui de grandes et légitimes espérances. Il demeure, pour eux comme pour nous, l'une des figures les plus attachantes de notre École, les plus « représentatives » de son admirable élite. Hélas ! Nous ne pouvons pleurer l'un des nôtres sans ressentir cruellement le sacrifice qu'ont offert à la partie ceux qui étaient la fleur de cette maison. Mais notre fierté les unit aussi dans la gloire. L'hommage que chacun de nous rend à celui des normaliens qui lui fut le plus cher fait luire la mémoire des jeunes hommes qui, fidèles à l'esprit de l'École normale, renoncèrent d'un coup à toutes les joies de la vie, aux douceurs du foyer comme aux sourires d'un avenir d'honneurs, aux révélations charmantes de la beauté comme aux émouvantes conquêtes de la vérité ; enfin aux plus légitimes raisons de vivre, pour créer un geste héroïque dans l'acte innombrable de l'armée qui par degré libère le sol et affranchit l'idéal de la nation.

Jean Piglowski, par Charles Durand et Jean Desbats

Piglowski (Jean), né à Aigne (Hérault) le 4 août 1889, tué à l'ennemi à Lessaux (Vosges) le 18 février 1915. – Promotion de 1910.

Comment pourrait s'altérer dans notre mémoire le souvenir du visage, à la fois énergique et rieur, de celui dont l'entrain et la gaîté firent la joie de notre amical petit groupe ? Il nous semble parfois surprendre l'éclair des yeux noirs pétillants de malice du cher disparu, et sa voix chaude de méridional résonne encore à nos oreilles.

Jean Piglowski naquit à Aigne (Hérault) le 4 août 1889. Il gardait de cette origine une sympathique expansivité : une joie de vivre d'homme à qui l'existence paraît souriante et belle. Il était heureux en effet d'être sur la terre, et cette âme sans tache ne connut pas de trouble à sa sérénité. Pourquoi une mort glorieuse, mais particulièrement cruelle, l'a-t-elle sitôt ravi à l'affection des siens, de ses amis et de sa femme qu'il aimait passionnément ?

55

Ses études au collège de Narbonne durèrent sept ans. Ses professeurs, frappés de ses dispositions merveilleuses pour les mathématiques, engagèrent son père à l'envoyer à Paris pour préparer Normale ou Polytechnique. Après deux années passées au lycée Louis-le-Grand il fut reçu en 1909 au concours de la rue d'Ulm. Il accomplit alors une bonne partie de son service militaire, mi à Rodez, mi à Narbonne, et cette période fut marquée par la perte presque simultanée de son père et d'une sœur qu'il adorait : deuils douloureux qu'il ressentait encore bien vivement lorsqu'il entra à l'École et devint notre camarade (novembre 1910).

Naturellement gai, il présentait les choses sérieuses dans un aspect plaisant par désir d'originalité et d'élégance, par horreur du pédantisme et parce que la sincérité de ses sentiments ne supportait rien qui pût sembler de l'affectation. Cette manière, d'ailleurs bien française, aurait pu le faire paraître un

peu léger, si son âme transparente n'avait montré rapidement sa haute valeur morale aussi bien que sa grande distinction intellectuelle.

Clarté, simplicité, pénétration rapide et subtile, telles étaient les principales qualités de son esprit, et ses raisonnements mathématiques étaient aisés, lumineux, pleins de traits originaux.

Sa bonne humeur perpétuelle, sa franchise, sa cordialité expansive attiraient rapidement vers lui. Absolument incapable de la moindre méchanceté, il enveloppait même tout le genre humain dans une sympathie indulgente, nécessairement un peu superficielle, mais qui n'excluait nullement des sentiments plus profonds pour ceux qu'il avait choisis.

La vulgarité, la banalité, lui répugnaient par-dessus tout : il les chassait de sa vie d'instinct, sans y apporter le moindre effort systématique, et parvenait du coup, tant pour sa personne que dans les conceptions de son esprit, à une suprême élégance qui faisait notre admiration.

Bientôt il nous donna la preuve d'une indomptable maîtrise de soi. Jean ne dédaignait point, parfois, les amusements chers aux étudiants : il y apportait çà et là toute l'ardeur de son beau tempérament. Or, il revint un jour, après une absence d'une semaine, transformé, moins exubérant et plus grave. « Je suis fiancé », nous dit-il très simplement. Ce fut une ère nouvelle : il se renonça lui-même, vivant dans l'unique pensée de réaliser le rêve esquissé dans la légère silhouette d'une jeune fille dont il nous entretenait volontiers. Nous ne songeons jamais sans émotion à la sincérité éblouissante de cette idylle ! C'est Piglowski tout entier qui s'y résume.

56

Son rêve se réalisa. Reçu à l'agrégation en août, il se maria le 11 novembre 1913. Il accomplissait alors à Perpignan, comme sous-lieutenant, sa deuxième année de service militaire. Il était parfaitement heureux et souhaitait à ses amis un bonheur semblable au sien. Déjà se précisaient des projets d'avenir, et nous nous réjouissions avec lui de sa nomination au lycée d'Albi, car nous comptions reprendre nos relations d'École.

Brusquement la guerre éclate : voici notre Jean partant pour Saint-Dié. Son énergie tout entière se met au service d'un patriotisme farouche. Il se bat comme un lion : il écrit, s'élevant jusqu'au sublime : « Le véritable courage ne consiste pas à lever la tête devant les balles et les obus, mais à la baisser avec résignation dans le sacrifice de tout son bonheur. »

Notre pauvre ami fut surtout un modeste, il ne parlait ni de lui, ni de ses succès. Il passait toujours sous silence les circonstances dans lesquelles

il s'était fait remarquer de ses chefs et admirer par ses soldats. Par bonheur, un double témoignage de son héroïsme nous est parvenu.

Une citation de l'ordre de l'armée nous a laissé les dates les plus saillantes.

Brillant officier d'une haute intelligence, d'une grande valeur morale, d'une bravoure et d'un sang-froid les plus remarquables ; s'est distingué en toutes circonstances depuis le début de la campagne, particulièrement les 19 août, 5 novembre, 22 décembre 1914 et 17 février 1915. A été tué à son poste de combat au moment où, une mitrailleuse qu'il commandait ne fonctionnant plus, il avait pris le fusil d'un soldat blessé, défendant avec acharnement la tranchée et donnant le plus bel exemple.

Enfin, nos ennemis eux-mêmes, frappés de sa belle conduite, ont tenu à lui exprimer leur admiration. Sur la tombe où ils l'ont pieusement enseveli se dresse un monument avec cette inscription : « Ci-gît le sous-lieutenant Jean Piglowski, de la section mitrailleur du régiment n° 253, au milieu de ses braves soldats, mort pour la patrie le 18 février 1915. »

Toujours prêt à se donner sans compter à une idée généreuse, à un acte d'éclat, sa mort fut celle qu'il aurait choisie, dans une lutte acharnée et brillante, toujours plaisantant, nous en sommes certains, raillant le danger, se sacrifiant en riant à la grande cause.

Alphonse Blondel, par Émile Gau

Blondel (Alphonse-Lucien), né à Boulogne-sur-Mer le 27 mars 1884, tué à l'ennemi à Connantre (Marne) le 12 septembre 1914. – Promotion de 1904.

Le nom de Blondel figure parmi les premiers dans la longue liste de ceux de nos camarades tués à l'ennemi ; porté comme disparu dès les premiers jours, sa famille a dû attendre 22 mois, de longs mois d'angoisse et de recherches, d'espoirs et de déceptions, pour savoir la vérité. C'est alors qu'on découvrit, dans un coin rarement exploré d'un bureau de régiment, un procès-verbal régulier du décès de Blondel, daté du lendemain même de ce décès, contre-signé par deux témoins de l'inhumation et accompagné de menus objets et de pièces d'identité.

58

Alphonse Blondel est né à Boulogne-sur-Mer en 1884, d'une famille de condition très modeste ; il avait 9 ans lorsque ses parents vinrent se fixer à Tours ; c'est là qu'il fut élevé et qu'il vécut jusqu'à son entrée à l'École. Il fit ses premières études à l'école primaire où il se fit vite remarquer par les qualités de son esprit à la fois très vif et discipliné, se prêtant docilement à tout effort. Le directeur de l'école, M. Fiot, pressentant chez Blondel une intelligence d'élite, s'intéressa particulièrement à lui et en fit son disciple. Passionné de mathématiques, il s'attacha surtout à la culture scientifique de son élève et il réussit complètement. Blondel avait envers lui une véritable piété filiale, il l'appelait son père spirituel.

À sa sortie de l'école primaire, ses parents consentirent vaillamment aux sacrifices matériels nécessaires pour permettre à leur fils d'entreprendre de longues études et Blondel, muni d'une bourse, entra au lycée de Tours. Il y fut un très brillant élève ; son ancien maître continuait d'ailleurs à travailler avec lui et chaque jour consacrait quelques instants à l'aider de son expérience. La maison de son père spirituel était un peu la sienne, il y était aimé comme un troisième enfant.

Son adolescence s'écoula ainsi dans le travail sérieux et calme, dans le cadre simple et touchant d'anciennes mœurs familiales. Et plus tard, après

la première année de l'École normale, ses amis et ses camarades apprirent sans surprise les fiançailles de Blondel et de M^{lle} Fiot.

Malheureusement le maître aimé n'était plus là : il était mort quelques mois trop tôt pour voir son élève reçu dans les premiers rangs de l'École normale, un an seulement après son baccalauréat.

Blondel fit son année de service militaire et entre à l'École. Il apparut d'abord à ses camarades comme un garçon très jeune, mais calme et sérieux, particulièrement gentil et discret, possédant un répertoire inépuisable de vieilles chansons françaises et faisant aussi facilement un saut périlleux qu'un problème de mécanique. Naturellement et sans peine, comme il faisait toute chose, il eut bientôt conquis l'affection de tous. Comment ne pas aimer cette figure si ouverte et si franche, dominée par un front magnifique, que rehaussaient encore les cheveux bouclés, éclairés par des yeux très purs et très doux ? Avec le charme de la jeunesse, il en avait les plus jolies qualités, la gaieté sans exubérance, le désintéressement, la foi dans les belles causes et même parfois une naïveté très touchante.

Il travaillait beaucoup, voulant se faire sur tout une opinion personnelle, ne se laissant jamais distraire du but et ne craignant pas les difficultés ; dès l'École il annonçait pour les gens attentifs un esprit prédestiné ; ses maîtres ainsi que beaucoup de ses camarades ne s'y trompèrent pas et les travaux qu'il laisse, sur des sujets exceptionnellement difficiles, doivent confirmer cette opinion.

Il arriva au premier rang à l'agrégation de mathématiques. Le hasard fit que j'eus à préparer en même temps que lui une leçon que je devais faire juste avant la sienne. On nous enferma dans deux salles contiguës du lycée Saint-Louis ; et j'entendis durant tout le temps, dans ce bâtiment noir et triste que les vacances emplissaient de silence, les échos affaiblis d'une voix que je connaissais bien ; les airs champêtres qui m'arrivaient ainsi me donnaient à moi-même un sentiment de quiétude tout à fait singulier en pareille circonstance ; c'était Blondel qui chantait.

Il se maria aussitôt après et rejoignit le poste d'aide-astronome à l'observatoire de Toulouse qu'il devait en grande partie à l'intérêt qu'avait éveillé son jeune talent chez notre regretté maître Tannery. Le jeune ménage conquiert tout le monde par sa bonne et franche gaieté qu'un bonheur complet rendait encore plus claire et plus expansive : il semblait répandre autour de lui la joie et la lumière, dans un pays où cependant elles ne font pas défaut. Les deux « petits », comme on disait là-bas, furent choyés et Blondel vécut là quelques années que quiconque pourrait envier.

À l'observatoire il travailla sous la direction très bienveillante de M. Baillaud, puis de M. Cosserat : il eut ainsi la chance de trouver à la fois des maîtres et des amis. C'est là que sa vie scientifique commença à s'organiser et à se développer.

Son activité se partagea entre l'observatoire où M. Cosserat lui avait confié la direction des services de la lunette méridienne et du télescope, l'Université où il fut chargé de cours complémentaires de mathématiques supérieures et d'hydraulique, et ses propres travaux de recherche mathématique. Il avait déjà beaucoup lu, notablement plus que la plupart d'entre nous à son âge, et son érudition était très variée. Il publia, en dehors de ses observations astronomiques, qui sont très considérables, divers travaux d'analyse, en particulier sur les équations de Fredholm et sur les fonctions harmoniques, et il jeta les bases d'un cycle de recherches sur la théorie des marées. Grâce à une bourse de la fondation Commercy que lui décerna l'Université de Paris, il put enfin se consacrer exclusivement pendant deux ans à ce dernier travail, abandonnant momentanément son observatoire, et le présenter comme thèse de doctorat en novembre 1912. Il fut reçu brillamment.

60

Ce n'est pas le lieu d'analyser les travaux de Blondel ; ils annonçaient un talent de tout premier ordre, un esprit clair et vigoureux qui ne se laissait rebuter ni par l'aridité des travaux d'érudition, ni par les difficultés des applications pratiques. Il avait voulu confronter les résultats de la théorie et de l'observation dans un problème particulier ; après avoir étendu les formules de Poincaré pour la théorie des marées dans un canal étroit au cas où le canal est large, il en avait fait l'application à la mer Rouge. La comparaison des résultats du calcul et des observations connues démontrait l'influence énorme et insoupçonnée du frottement dans ce phénomène ; il avait alors recommencé l'étude en tenant compte de ce frottement et il était sur la voie de résultats du plus haut intérêt lorsque la guerre éclata.

Le 2 août 1914 le sergent Blondel rejoignait à Tours le dépôt du 66^e régiment d'infanterie ; le 28 août sa compagnie était versée en renfort au 135^e et partait au front. Peut-être eût-il pu rester encore quelque temps à Tours, en raison des services qu'il rendait au dépôt, quelque peu désorganisé ; « mais, disait-il à sa femme, je ne serais plus moi, tu ne serais plus toi, si nous faisons quoique ce soit pour reculer l'heure d'accomplir mon devoir ». Il ajoutait, d'ailleurs justement, que ses soldats ne voulaient pas partir sans lui ; il avait déjà leur confiance, il était leur soutien et leur gaîté ; ses chefs avaient pour lui beaucoup de sympathie et beaucoup d'égards.

Il n'avait guère changé depuis l'École ; il partit avec la foi naïve et foncière d'un homme simple et sain. Ses lettres, écrites dans le désarroi de la retraite, sont magnifiques de confiance : « ne crains rien, nous y allons de bon cœur, tout ira bien », dit-il constamment.

Il partit le 28 août, et ce fut la marche vers l'ennemi se ruant en masse, l'impuissante résistance et la brève défaite ; puis la retraite longue et angoissante, et enfin le brusque et décisif ressaut sur la Marne. Blondel en vit à peine la fin et la victoire : il fut tué le 12 septembre 1914, à Connantre près de Fère-Champenoise, en pleine bataille et à la tête de sa section, devant l'ennemi qui, enfin, reculait.

Émile GAU [1904s].

Robert Blum, par Robert Lévy

Blum (Michel-Robert), né à Paris le 11 octobre 1884, tué à l'ennemi, près de la ferme du Choléra, le 20 octobre 1914. – Promotion de 1906.

Un coup de téléphone m'apprit sa mort : « Blum a été tué au cours d'une attaque allemande, près de Berry-au-Bac. » Je m'imaginai aussitôt la mêlée dans l'étroit couloir, la brutalité du corps à corps, la violence déchaînée de l'attaque, la fureur de la défense. Et, par contraste, une autre vision suivit : la cour du lycée Charlemagne, les jeux joyeux des élèves et, dans un coin, un enfant doux et pensif, conversant paisiblement, évitant les groupes trop bruyants, écartant d'un geste un peu agacé les compagnons aux mouvements trop brusques. Tel était Robert Blum lorsque je le connus, il y a plus de vingt-quatre ans ; c'était de là que datait notre vieille et fidèle amitié. Son nom n'était point oublié dans le vieux lycée du Marais. Dans ce milieu très familial les réputations sont vivaces et les contemporains de Blum ont fidèlement transmis à leurs cadets l'estime que l'on eut pour son caractère et l'admiration que l'on eut pour son intelligence.

62

La caractéristique de l'intelligence de Robert Blum était une réelle universalité. Toutes les matières étudiées l'intéressaient également et ses aptitudes étaient égales pour toutes ; ce n'est qu'une très légère préférence pour les mathématiques qui le décida à choisir sa carrière. Blum n'était pas seulement un esprit universel, il était en outre un esprit extrêmement original. Pas de dissertation où il n'examinât le sujet d'un point de vue tout à fait imprévu, pas de problème pour lequel il ne trouvât une solution neuve, élégante ou curieuse. Ce tempérament si personnel se révoltait contre toute tentative de discipline intellectuelle. Un de ses anciens maîtres me parlait récemment encore de lui : « Le pauvre garçon, dit-il d'une voix que l'émotion rendait bourrue, comme j'ai parfois dû le secouer ! Mais aussi, il n'en voulait faire qu'à sa tête » — Que n'a-t-il vécu pour pouvoir « n'en faire qu'à sa tête ». La science, la science française surtout, n'a-t-elle point été faite tout entière par des hommes qui travaillaient ainsi ?

Autant qu'original, l'esprit de Robert Blum était curieux. Effleurer un sujet n'existait point pour lui ; il ne l'abandonnait point qu'il ne l'eût exploré à fond. La satisfaction d'une si belle curiosité demandait, quelle que fût la facilité de travail, un effort considérable. La volonté, chez Blum, dominait la fatigue. Depuis que je l'ai connu, je l'ai vu travailler sans cesse, ne s'accordant que le minimum de repos indispensable. Son activité intellectuelle ne se bornait pas aux sujets de ses études ; lisant beaucoup, possédant l'art précieux de la conversation, il enrichissait sans cesse son acquit et il fut de très bonne heure un esprit véritablement complet.

Rien de superficiel chez lui. Il réfléchissait longuement sur tout. Lorsque j'évoque son souvenir, je me le représente en son attitude la plus familière, assis à sa table de travail, regardant fixement devant lui, ses yeux noirs très francs un peu voilés par la méditation. Parfois, sur une pensée plaisante, il riait silencieusement. À lire ainsi, à écouter, à réfléchir, il était arrivé à connaître un peu de toutes choses ; cette vie intérieure intense lui valait une précieuse maturité. Sa compétence étendue et variée, jointe à la loyauté absolue de son caractère, a toujours fait de lui, et souvent malgré lui, le conseiller naturel de ses compagnons. Il fut l'arbitre de nos petites querelles de lycéens comme celui de nos controverses normaliennes. Professeur, il fut celui auprès duquel les élèves, les parents d'élèves, les collègues venaient toujours chercher un avis à la veille d'une grave décision.

Avec des dons si rares et si divers, avec un tel amour de la science et du travail, Robert Blum pouvait attendre la plus belle destinée. Si sa carrière fut courte, elle fut du moins à la fois très pleine et très brillante. La façon dont il fit ses études au lycée est restée exemplaire. Des nominations au concours général et divers prix de fondation furent ses premières récompenses. La plus belle fut l'admission à l'École normale au concours de 1905. Pour Robert Blum, aucun bonheur ne pouvait être plus grand. La carrière que lui ouvrait ce succès était exactement celle dont il rêvait. Par sa mère, par son grand-père, par son oncle, il connaissait toutes les peines, mais aussi les pures joies du métier d'éducateur et il rechercha les unes et les autres.

Après une année de service militaire à Compiègne, il entra à l'École et se mit résolument à l'œuvre. Bien qu'il habitât Paris, il demanda à être interne. C'était qu'il voulait vivre aussi complètement que possible ces trois précieuses années, trop courtes à son gré, de travail libre, riant et fécond. Elles furent comme il les souhaitait et je ne me rappelle pas l'avoir vu aussi parfaitement heureux que durant ces trois ans. Il travailla d'arrache-pied, s'imposant comme autrefois des heures de repos par hygiène intellectuelle. Jamais satisfait, il ne

quittait sa table que pour courir à la bibliothèque fouiller les mémoires. Avec sa tournure d'esprit, il ne pouvait se contenter du seul travail d'élève : il amassa dès cette époque des matériaux scientifiques qui eussent pu facilement lui donner une thèse, dès que les circonstances le lui eussent permis.

Il ne faudrait pas croire que cet incessant labeur eût nui en quelque façon à la sociabilité de Robert Blum. Il fut au contraire le camarade le plus charmant. Entrait-on dans sa turne, il relevait la tête et accueillait avec un franc sourire. Abandonnant sans regret son travail, quel qu'en fût l'intérêt, il entamait une conversation à bâtons rompus, parlant de ce qui l'intéressait, de ce qui intéressait ses interlocuteurs, parlant surtout un peu de tout. Et l'on entrait souvent dans sa turne car une conversation avec lui était un plaisir rare et délicat. Ce grand travailleur était le plus gai des compagnons et il avait autant d'esprit que de bonne humeur. Son ironie était souvent très mordante mais sans méchanceté et une parole affectueuse savait panser la blessure avant qu'elle eût le temps de se faire sentir. Il aimait aussi l'esprit chez les autres et un mot, un trait, une cocasserie déterminaient chez lui une joie sincère, un rire sonnait clair la jeunesse et la gaîté.

64

Après sa sortie de l'École, il aurait pu obtenir une bourse lui permettant de préparer en toute liberté son doctorat. Il préféra entrer de plain-pied dans sa carrière de professeur et, voulant demeurer encore un peu à Paris, il demanda une délégation pour Charlemagne et Voltaire. Cette première année d'enseignement fut une révélation, attendue à vrai dire, mais éclatante. En Blum se découvrit un merveilleux professeur et en quelques mois s'ébaucha pour lui une carrière riche du plus bel avenir.

De 1911 à 1914, Blum fut professeur au lycée de Douai. Ses qualités professionnelles furent de plus en plus remarquées. Son enseignement était lumineux parce que son intelligence était claire. On y retrouvait en outre toute l'originalité qui fut la marque de cette intelligence. Mais ces qualités ne suffisent point pour classer hors de pair un professeur : il faut encore qu'il ait l'amour de son métier. Or Robert Blum aimait son métier par-dessus tout. Aucun effort n'était trop grand, aucun sacrifice n'était trop lourd pour l'accomplissement de sa tâche. Le zèle de sa première année de professorat ne se ralentit point par la suite. Pour lui, jamais de « déjà fait » ; chaque leçon était pour lui toujours nouvelle, tant il recherchait la perfection. Dans les moments de liberté, il rédigeait, pour des revues pédagogiques, de courts articles dans lesquels il notait les réflexions suggérées par son enseignement. Il ne croyait pas sa tâche terminée lorsqu'il avait fait ses cours. Ses élèves trouvaient toujours auprès de lui un accueil affectueux et une sollicitude inlassablement dévouée.

Le dévouement était d'ailleurs naturel chez Blum. Il se dévoua à ses collègues comme à ses élèves. Ils lui offrirent le secrétariat puis la présidence de leur amicale. Tout en étant heureux de ces preuves d'estime, Blum accepta ces fonctions plus comme des devoirs que comme des honneurs. Les professeurs de Douai, me disait son cher camarade André Sainte-Laguë, n'oublieront jamais avec quelle ardeur il défendit leurs intérêts professionnels, n'hésitant point à payer de sa personne pour sauvegarder les droits de l'un d'entre eux, lorsqu'il les jugeait lésés. La reconnaissance de ses collègues lui confia le nouvel honneur et la tâche nouvelle de représenter l'amical à divers congrès académiques.

Parisien de naissance, Blum avait su se créer à Douai une vie si active et si intéressante qu'il ne se sentait nullement dépaysé. Il commençait à aimer cette ville où il avait acquis une si haute autorité morale. Avec quelle joie cependant revenait-il à la fin de chaque semaine passer un ou deux jours à Paris ! C'était qu'il revenait prendre place pour quelques heures à ce cher foyer maternel dont rien n'eût pu le détacher. La famille de Robert Blum a toujours représenté, pour ceux qui l'ont connue, le plus bel exemple d'affectueuse cohésion. Robert était le second de quatre fils. Unis par de nombreux points de ressemblance physique, intellectuelle et morale, ces frères étaient peut-être plus unis encore par les différences qui existaient entre eux. Chacun avait suivi une autre voie et de cette variété naissait dans la vie familiale un intérêt sans cesse renouvelé. Cette existence laborieuse menée côte à côte était pour les quatre frères comme une perpétuelle collaboration. C'est aux parents de Blum que revient l'honneur d'avoir créé ce bloc solide de quatre jeunes hommes que la mort seule a pu entamer. Ayant perdu son mari en 1906, M^{me} Blum fut seule à connaître la joie de voir achevée la tâche commune et de sentir ses grands fils toujours aussi étroitement serrés autour d'elle. La sûreté, la douceur, le tact qu'elle avait montré au cours de leur éducation avait créé entre ses fils et elle de ces liens d'intimité confiante et complète qui se resserrent au lieu de se relâcher lorsque les enfants deviennent des hommes. En lisant, dans la notice qui préface les lettres de notre camarade Marcel Étévé les quelques lignes si émouvantes que Paul Dupuy consacre à M^{me} Étévé, j'ai songé aussitôt à M^{me} Blum, institutrice comme elle, et comme elle mère admirable à jamais meurtrie.

La guerre surprit Robert Blum au moment où sa carrière était en plein essor. Il s'orientait peu à peu vers les mathématiques spéciales. Il continuait d'autre part d'accumuler des notes de travail personnel se rapportant surtout à un sujet de mécanique et à un autre sujet plus rarement abordé par les chercheurs : l'histoire des mathématiques ; la rédaction de la thèse était déjà

prochaine. À chaque inspection les éloges se multipliaient ; Blum pouvait attendre pour bientôt une chaire de spéciales et le retour à Paris n'était plus très lointain. Les événements le trouvèrent calme et résolu. Il avait toujours voulu servir son pays par tous les moyens en son pouvoir : on lui demandait de le servir par les armes, il était prêt au suprême sacrifice. Fin juillet, sentant proche le dénouement de la crise, il mit paisiblement ses affaires en ordre, à Douai puis à Paris, et dès la mobilisation il rejoignit, comme sergent, le dépôt du 201^e d'infanterie, à Cambrai.

Après avoir combattu à Charleroi, il suivit toute la terrible retraite et, dès le début, il eut la douleur de voir Douai, sa chère ville, tomber aux mains de l'ennemi. Il n'était point extrêmement vigoureux et pratiquait peu les sports. Sans entraînement aucun, cette marche forcée dut être pour lui un véritable martyre. Après sa mort, le médecin auxiliaire du bataillon écrivit : « Ce malheureux garçon avait montré un courage héroïque depuis le début de la campagne, surmontant la douleur occasionnée surtout par les longues marches en Belgique. » Et pourtant, dans les cartes crayonnées qui constituaient toute sa correspondance, pas de trace de ces souffrances. Rien que des encouragements à sa mère, rien que des mots d'espoir, brefs comme des notes de calepin. La retraite s'acheva ; le régiment prit une part active à la victoire de la Marne et à la poursuite ; il entra l'une des premiers dans Reims délivrée. Ce jour-là, dans la carte postale, la joie s'ajouta à la confiance. Puis de rares nouvelles. Le 201^e occupait un secteur près de Berry-au-Bac, devant la ferme du Choléra. Blum était très absorbé par l'organisation de cette guerre nouvelle de tranchées. Brusquement arriva la nouvelle de sa mort.

66

Le 20 octobre, Blum occupait avec sa section une tranchée avancée. Tout était relativement calme lorsque soudain trois obus éclatent devant la tranchée. Les coups assourdissent les hommes, qui se terrent. Aussitôt, d'un boyau creusé secrètement, l'attaque surgit. Les hommes de Blum, surpris, ont un moment d'hésitation ; une minute tragique de flottement se passe. Avec un calme et une fermeté admirable dont ont témoigné les survivants, Blum ressaisit la section ébranlée, la rassemble et commence le feu. Mais à peine avait-il passé la tête au parapet qu'il tombe frappé d'une balle à la tête et meurt aussitôt. Toute la section, prise par un feu d'enfilade, fut anéantie : il ne resta que quatre hommes. La tranchée ne fut reprise que le surlendemain et elle servit de tombeau à ses héroïques défenseurs.

C'est par des lettres qui furent toutes des témoignages de sympathie et d'admiration que nous connûmes ces tragiques détails. Dans toutes on retrouvait cette parole : « Robert Blum est mort en héros. »

Robert Blum aurait voulu consacrer à sa Patrie toute une vie de labeur, de dévouement et de sacrifice. Le destin a voulu qu'il donnât tout cela d'un coup, en quelques heures ardentes d'une vie surhumaine. Dans sa noble modestie il avait de grands espoirs, mais une seule réelle ambition : celle de devenir un des meilleurs parmi les maîtres. Il peut reposer en paix dans sa gloire ; car ne fut-il pas la plus parfaite incarnation du maître, celui dont toute la vie fut un magnifique exemple et dont la mort fut encore un suprême enseignement ?

Robert LÉVY [1905s]

René Gateaux, par Georges Gonthiez et Maurice Janet

Gateaux (René), né à Vitry-le-François, le 5 mai 1889, tué à l'ennemi à Rouvroy (Pas-de-Calais) le 2 octobre 1914. – Promotion de 1907.

Dans nos souvenirs d'École, celui de Gateaux est un des plus anciens : l'un de nous le connut au temps du concours d'entrée, et, toute suite, il fut attiré par cette figure ouverte, cette allure simple, cette délicatesse naturelle que l'on devinait... On apprend vite à se connaître à l'École, et les premières amitiés, souvent, méritent d'être les plus durables ; comment ne pas éprouver, à l'heure actuelle plus que jamais, le regret de n'avoir pu mieux encore goûter la vie commune de ces chères soirées trop vite écoulées : nous venait-il seulement à l'esprit d'appréhender l'avenir ? Alliaud, puis Poyet devaient nous quitter bien vite. Gateaux fut, parmi les nôtres, la première victime de la guerre...

68

C'était un de ces bons camarades avec qui l'on aimait converser, dont on sentait dès l'abord la bienveillance et la sincérité parfaite, un de ceux qui savaient écouter et savaient entrer dans la pensée d'autrui. D'autres cherchaient peut-être davantage à affirmer leur personnalité, à mettre en valeur l'originalité de leur esprit et de leur caractère. Sans ces éclats et ces écarts, la personnalité de Gateaux s'est développée d'une manière harmonieuse en suivant la voie qu'elle a crue la meilleure, et elle s'est affermie sans cesse et sans heurts. Il avait cette fraîcheur d'esprit des natures droites que la vie n'a pas encore froissées ; et, arrivant à l'École, il ouvrait tranquillement son esprit à de nouveaux objets avec l'aisance naturelle et le laisser-aller d'une belle intelligence sûre d'elle-même dans sa modestie. Modeste, il le fut, et sans songer à l'être. Il nous apparut bientôt comme un des tout premiers mathématiciens de la promotion, réfléchi, sérieux, prompt à découvrir l'essentiel, aimant à se porter vers les questions d'intérêt général et philosophique. Il ne se préoccupait guère de briller dans les concours ; il lui suffisait que son naturel, son accent sincère et réfléchi le classât nettement au milieu de ceux qui devaient réussir. Ce sont certes parmi nous les purs mathématiciens qui l'ont le plus connu et ont pu mieux l'apprécier, causant et travaillant avec lui, s'intéressant aux mêmes

objets, développant leurs idées suivant des voies analogues, et ce furent les mathématiques qui remplirent sa première année...

Le cours de sa seconde année d'École devait voir un tournant singulier de sa vie intérieure ; et, par un étrange contraste, lui si modeste, si ennemi de tout bruit inutile, il devait devenir l'occasion des discussions les plus ardentes, les plus passionnées. En notre vieille maison, toujours jeune, chacun cherche son chemin ; les intelligences et les cœurs se découvrent ; les amitiés se nouent... et, tout ensemble, les idées générales se forment ou se précisent, la ligne de conduite s'oriente. Ne parlons que des disparus : d'autres ont dit mieux que nous ne pourrions le faire le rayonnement qui se dégageait de la personne de Pierre Poyet : Gateaux s'orienta vers le catholicisme, devint catholique – et le devint avec ferveur. Évolution rapide, mais sans brusquerie, sans rupture violente avec le passé et les amis de la veille. Conversion profonde pourtant, après un travail de réflexion continu et sérieux, accompli en silence, en toute sincérité. Chacun s'inclina avec respect, car chacun sentait la noblesse et la belle inquiétude de cette conscience pure. Et si le prosélytisme des uns fut sur le point de provoquer une réaction bruyante, l'atmosphère de bataille se dissipa vite – et la douce camaraderie de l'École reprit bientôt ses droits... Plus dispersés en troisième année, c'était toujours avec joie que nous retrouvions notre excellent camarade des premiers temps. Quelque chose de nouveau rayonnait sur sa physionomie si fine, on devinait la ferveur de sa vie intérieure nouvelle ; mais il avait toujours cette simplicité dans la vie quotidienne qui faisait un des charmes de son amitié...

Puis ce fut la dispersion complète. Gateaux fit deux années de service militaire, puis une année d'enseignement. Tout en accomplissant avec une conscience scrupuleuse ces différents devoirs, il continuait à conduire fermement sa pensée sur les voies qu'il s'était tracées et qu'il se précisait chaque jour à lui-même... Jetons seulement un pieux regard sur les quelques livres qui composèrent alors sa petite bibliothèque ; ils sont peu nombreux, mais ils ont été lus avec soin et annotés : voici les *Pensées* de Pascal et voici l'*Athéisme* de Le Dantec, et nous devinons l'honnêteté et l'élévation d'une pensée toujours active, hardie, inquiète... Même élévation, même hardiesse dans sa pensée mathématique. Il travaillait beaucoup, mais en silence, et « c'est surtout à la suite de son séjour à Rome auprès de M. Volterra qu'il se révéla ». Pour rendre dignement hommage à la mémoire de notre ami, cédon la parole à M. Hadamard, qui a résumé ainsi ses souvenirs de cette époque :

Gateaux nous revint prêt à prendre part à tous nos travaux, et nous comptions, à beaucoup de points de vue, sur sa collaboration – cette collaboration dont nous

ne devions jamais profiter. Mais l'orientation qu'il entendait donner à son début dans la science était déjà fixée. L'enseignement du maître italien l'avait initié à l'une des doctrines les moins connues et les plus difficiles, mais là même les plus fécondes de la science mathématique actuelle, dédaigneux du menu problème ou de l'application facile donnée à des méthodes connues. Mais l'événement montra que Gateaux était capable de prendre une pareille étude sous son aspect le plus large et le plus suggestif. C'est ce qu'il fit, en effet, avec l'intégration dans le champ fonctionnel, pour ne parler que de cet exemple, le plus important, qui représente une voie entièrement nouvelle et des horizons si étendus offerts à la théorie. Le développement de ses recherches sur ce sujet était gros de promesses et faisait espérer les plus nombreuses et les plus belles applications – promesses et espérances perdues à jamais ⁶.

À peine Gateaux revenait d'Italie, tout à la joie de ses travaux, tout heureux des merveilles qu'il avait vues (car il avait voyagé, et il était profondément sensible aux beautés naturelles), la guerre éclatait. Il partit, l'esprit tendu brusquement vers le drame qui devait désormais absorber toutes ses énergies. Il combattit en Lorraine, puis Artois, et le 2 octobre 1914, en pleine bataille, tandis qu'il commandait sa section de mitrailleuses, il tomba frappé d'une balle à la tête...

70

« En vérité, disait le Christ, quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera point. » Cette belle candeur de l'enfant est bien ce qui frappait le plus dans Gateaux et c'est sans doute ce qui lui permit d'accéder si facilement à la vie religieuse.

Sa conversion si rapide et si nette ne fut peut-être pas prise très au sérieux à ses débuts. Lui-même ne cherchait pas la discussion sur ce terrain, et, en sa présence, connaissant ses premiers pas, nous n'osions nous y aventurer, craignant de le choquer. Nous ne nous doutions pas que, par un magnifique effort, de volonté, il n'aurait pas dans sa vie intérieure cette belle nonchalance avec laquelle il considérait les examens, les concours et tous les honneurs de la vie terrestre.

Il est en effet absolument frappant de mettre en parallèle les méthodes employées par Gateaux dans sa vie religieuse et dans sa vie extérieure. Ses grandes facilités dans le travail intellectuel, une santé assez délicate et l'absence de tout amour-propre lui avaient composé des habitudes qui semblaient tenir de la mollesse. Il se fatiguait vite, et, s'il ne se sentait pas bien en forme pour entreprendre un travail, il le lâchait sans tarder et allait se promener ; il s'imposait rarement une besogne à l'avance et se laissait un peu guider

⁶ NOTE DE L'AUTEUR : En 1916, l'Académie des Sciences a décerné à Gateaux le prix Fracœur pour ses « travaux sur le calcul fonctionnel ».

par les circonstances. Mais, lorsqu'il était dispos, il nous émerveillait par sa rapidité à saisir le nœud d'un problème, à grouper autour d'une idée centrale, parfois un peu trop élevée, une leçon d'agrégation. On l'entendait bondir d'exclamations en exclamations au fur et à mesure de ses découvertes et on était obligé de lui demander de taire les nouveaux résultats obtenus afin de pouvoir soi-même faire quelque travail utile.

Il passe l'agrégation avec une sérénité d'esprit des plus remarquables. Parti se reposer dans sa chère ville de Vitry-le-François aussitôt après l'écrit de ce concours, il se sentait si déprimé qu'il y resta près de trois semaines et ne revint que quelques jours avant l'oral sans avoir revu ses notes sur les leçons d'agrégation. Ce peu de temps lui suffit pour se mettre au point très posément, et son oral n'en souffrit pas, puisqu'il fut reçu. Il n'y avait que lui pour savoir prendre à un moment aussi critique le repos nécessaire et sauvegarder avant tout sa lucidité d'esprit.

La faiblesse de résistance de son organisme l'inquiéta sérieusement lorsqu'il sentit s'approcher le moment de faire son service militaire. Soucieux d'accomplir complètement son devoir patriotique, il désirait vivement être pris dans le « service armé » et voulait pouvoir résister à cet entraînement. C'est pourquoi on le vit travailler avec méthode et obstination son développement physique ; avec une régularité qui, de sa part, était plutôt déconcertante, il exécutait chaque jour au moins une série d'exercices de gymnastique rationnelle : il faisait, dans Paris, de fortes courses à pied et était grand amateur de promenades dans la banlieue.

Cette régularité dans les exercices corporels ne fut dépassée que par son assiduité dans les exercices spirituels, et, en quelque sorte, ils s'y rattachent, puisque c'était pour pouvoir mieux « servir » qu'il cherchait à se développer physiquement. Chaque matin, il était levé de bonne heure, ce qui le changeait de ses habitudes de conscrit, et allait à la messe : il fréquentait du reste d'autres réunions religieuses et devait suivre fidèlement les prescriptions de son directeur de conscience. Pour « la seule chose nécessaire », il fut un modèle de discipline et d'application ; son développement intérieur est magnifiquement illustré par cette déclaration extraite de son journal, qui nous a été communiquée par un ecclésiastique l'ayant suivi de près :

J'ai demandé à Dieu la grâce de faire de moi un Saint... Il faudra peut-être quitter ma profession et suivre Jésus, me livrer à la prédication. Je ne sais sous quelle forme cela se réalisera. Peut-être aussi Dieu me demandera-t-il de rester dans l'Université. Je le saurai en avançant.

Un saint qui cherche sa vocation : tel il était lorsque la mort vint le cueillir au début de cette guerre cruelle.

Nous imaginons facilement toute la douleur qu'il dut ressentir lorsqu'il sut que l'ennemi occupait Vitry-le-François où sa pauvre mère était restée. Il aimait passionnément cette petite ville si calme, où la Marne s'écoule en silence. Son âme devrait s'harmoniser avec cette large vallée, si unie qu'elle rappelle quelque petit coin des Flandres ; le soir, il venait souvent y rêver, méditant sans doute sur son travail intérieur, et parfois il rentrait tard, dans la nuit, de cette communion avec la nature. Il y était si attaché que, bien souvent, il ne rentrait à l'École que quelques jours après l'expiration des vacances trimestrielles ; plus tard, quand il fit son service militaire, ou pendant son année d'enseignement, avec quel empressement il accourait à Vitry le dimanche et venait retrouver sa mère !

De lui, il semblerait banal de dire qu'il fut un excellent fils. Il fut mieux en effet : il fut un véritable chef de famille, apportant, même tout jeune, le plus grand réconfort à sa pauvre mère restée veuve avec ses deux fils en bas âge, maintenant douloureusement seule, ses deux enfants ayant été tués pendant cette guerre. Le foyer familial, non seulement il l'aimait, mais il en portait la préoccupation ; il suivait de près son frère cadet, bien décidé à le diriger et à l'aider à réussir dans sa carrière.

72

Il y avait en lui une telle élévation morale mêlée à un si grand détachement des jouissances matérielles qu'il ne semble pas que la moindre pensée louche eût pu effleurer son âme. L'humilité la plus naturelle n'était pas la moindre qualité de ce mathématicien émérite et il aimait le commerce des simples.

Une âme parfaitement angélique alliée à une intelligence d'élite, tel est celui que nous pleurons, regrettant amèrement de n'avoir su pénétrer plus profondément dans son intimité. Par ses travaux, par l'impression lumineuse et féconde qu'il laisse à tous ceux qui l'ont connu, il est de ceux dont on gardera longtemps et pieusement le souvenir...

Georges GONTHIEZ [1907s] et Maurice JANET [1907s].

Paul Lambert, par Gaston Julia

Lambert (Paul-Jean-Étienne), né à Annecy le 27 février 1894, tué à l'ennemi près de Fontenoy (Aisne) le 15 mars 1915. – Promotion de 1911.

Tous ceux qui sont passés à l'École entre 1911 et 1914 ont connu Paul Lambert. Il allait à tous et tous allaient à lui : il a laissé à tous le souvenir d'une intelligence extrêmement précoce, puissante, ouverte à toutes les connaissances, d'une générosité exceptionnelle, signe d'un cœur ardent, alliées à la gaieté la plus franche, la plus candide, la plus aimable. En lui se trouvaient rassemblées des qualités dont chacune suffit à fixer un homme dans l'élite : il ne les a jamais démenties. Il a été pour tous un excellent camarade, et, pour quelques-uns, le meilleur des amis. – Âme splendide.

Il est né à Annecy, où son père était professeur, en 1894. Il vint bientôt à Dijon, quand M. Lambert fut affecté à la faculté des lettres, dont il est aujourd'hui le doyen vénéré. À Dijon, l'enfant vécut avec un frère et une sœur dont il partagea tous les jeux, entre son père et sa mère qui n'épargnèrent aucun soin à cette belle plante dont ils devinèrent tout de suite le prix. M. Lambert surtout veilla au développement de son intelligence : très jeune, l'enfant avait manifesté une curiosité d'esprit et une application au travail qui allèrent croissant. À 3 ans et demi, il arrêta son père au milieu des rues pour déchiffrer les enseignes, et il manifestait sa prédilection pour le calcul en lui déclarant un jour à brûle-pourpoint : « Alors, papa, 30 et 40, ça fait 70 », sans que la conversation d'avant il eût été question de nombres. À 5 ans, il fit un séjour chez ses grands-parents maternels à Maurs, dans le Cantal : il alla à l'école ; « sans doute il aimait ses grands-parents », m'a écrit M. Lambert, « et les châtaignes cuites et les galettes de sarrasin, mais il aimait aussi beaucoup son école et son *maître d'école* ». Quand il revint à Dijon, il suivit les cours de l'école primaire de la rue du Petit-Potet, dont il fut le meilleur élève. Tout fier d'aller en classe, il n'admettait pas qu'on prit la peine de l'y conduire : pouvait-on douter de son bon vouloir ? – À 10 ans, il avait fait toutes ses études primaires et son maître déclarait qu'il perdrait son temps s'il restait rue du Petit-Potet. Son père lui apprit les éléments du latin

pendant les vacances et les premiers mois de l'année scolaire. En décembre, composant en version latine avec les élèves de 5^e du lycée, il était classé 2^e, et, malgré son âge, on décida de le faire entrer en 5^e. Au bout de quelques semaines, il était le premier.

Sa prodigieuse facilité ne se démentit pas. À quatorze ans, il achevait sa rhétorique, trop tôt pour le baccalauréat, et bien qu'il eût eu tous les prix de sa classe, on l'invita à redoubler. Il accepta sans protester, employant sa seconde année à approfondir ses connaissances. Il fut reçu fort brillamment aux baccalauréats latin-sciences, mathématiques, philosophie. À 16 ans, il entra dans la classe de mathématiques spéciales, et, à la fin de son année, « qui fut pour lui une illumination », m'a dit son père, il fut reçu le 2^e au concours de l'École : il avait 17 ans. Depuis Le Dantec, on n'avait pas vu à l'École d'élève aussi jeune et aussi remarquable. Ses notes étaient brillantes, aussi bien en mathématiques qu'en dissertation française, en allemand ou en latin ; sa forte culture classique le rendait apte aux lettres et aux sciences indistinctement : pour une chanson qu'il avait composée pendant son année de spéciales, il obtint un prix littéraire de la Société du Caveau, de Lyon. Mais il préférait les mathématiques. Il entra à l'École pour faire des mathématiques. Il en fit, et de fort bonnes. Sans doute il ne passa pas de très nombreuses heures devant sa table, et on le rencontrait souvent dans les couloirs, mais une heure de travail pour lui était une heure dont pas une minute n'était distraite du sujet qui le préoccupait, et sa tête retenait bien ce qu'elle apprenait : elle était bien faite. Dans ce vaste ensemble qu'est la science mathématique, il y a matière à satisfaire tous les goûts : le géomètre, l'analyste, l'intuitif, le logicien, l'ami des abstractions et des raisonnements comme le calculateur habile trouvent de quoi s'occuper. Lambert n'aimait guère l'analyse, ni la géométrie des surfaces, bien qu'il y réussit tout comme un autre et mieux qu'un autre. Par goût, il alla vers la théorie des nombres, vers Gauss, Dirichlet, Hermite : je l'ai surpris un jour lisant un mémoire latin de Gauss sur la théorie des résidus biquadratiques avec la même aisance que si c'eût été une page de français ; il en tira un article sur les nombres entiers imaginaires qu'il publia dans les *Nouvelles Annales de Mathématiques*. Ce n'était qu'un essai. Ensemble nous avons étudié la théorie des groupes des équations algébriques, et j'ai souvent remarqué que sur tous ces sujets qui passionnaient Lambert, Galois avait laissé son empreinte géniale, quand il ne les avait pas de toutes pièces créés.

Il est hasardeux de faire des pronostics, et je ne veux pas ici mettre en parallèle mon ami et une gloire aussi authentique et indiscutable que Galois, mais je ne puis m'empêcher de dire que j'ai souvent pensé à l'immortel génie

en vivant avec Lambert : ils avaient maintes ressemblances dans les goûts, ils furent tous les deux très précoces, ils sont morts tous les deux très jeunes et tragiquement.

Pendant sa 3^e année, tout en préparant son agrégation et en apprenant l'espéranto. Lambert trouva le temps de lire et de songer à des recherches possibles qu'il aurait certainement fait aboutir. Ce n'était d'ailleurs pas ses seules occupations.

La vie généreuse qui bouillait en lui ne pouvait se répandre seulement en activité intellectuelle, son cœur en eut une large part, non la moindre. Il aimait les hommes et s'occupait d'améliorer leur sort : il fut socialiste ardemment, avec sa foi abstraite qui était grande ; il défendit ses idées par l'exemple, vertu rare, et ne leur ménagea ni son temps ni sa peine. On se rappellera la coopérative de consommation qu'il a créée à l'École et qui fonctionna tout un an ; malgré que l'agrégation fût au bout de cette année, il passa bien des heures au comptoir de vente ou à courir les magasins pour ses commandes, ou à faire ses comptes : il voulait faire une démonstration, elle réussit, il rallia tout le monde à son idée, et ce n'est pas toujours facile à l'École. Il se lança tête baissée dans les batailles politiques et électorales, rédigeant des tracts, des pamphlets, distribuant en période d'élection des bulletins de votes recueillis, récoltant quelquefois des injures ou se faisant bosseler le crâne à l'occasion ; il avait un besoin d'action extraordinaire, et, par là encore, il m'a rappelé les agitations de la vie de Galois.

Entre camarades, il redevenait un enfant ; il aimait rire, il aimait faire des chansons et les entendre chanter par les autres, car il fut toujours incapable de chanter juste : cette impuissance absolue l'amusait beaucoup. Il aimait les vers, il en disait, il en écoutait volontiers ; il passait sans transition de la plaisanterie primesautière à une remarque fine et grave. J'ai connu peu d'hommes dont l'âme fût plus simple et plus candide : il était vraiment pour le droit, plein de bonne volonté. Ce fut un ami prodigieusement affectueux : se confiant volontiers et sans arrière-pensée, mais aussi, dévoué autant qu'on peut l'être, toujours prêt à écouter, à comprendre, à répondre à un appel. Je garde de notre commune 3^e année plus d'un souvenir précieux. Plusieurs de nos amis communs en gardent d'aussi précieux ; à eux comme à moi il était très très cher ; il le savait, il aimait s'appuyer sur de fortes amitiés. Pendant les promenades que nous faisons dans la campagne des environs de Paris, avec Boyer, avec Hervé, avec Lebeau, comme lui disparus, hélas ! il était d'une gaieté débridée, il s'amusait de tout et de tous ; mais le pneu d'une bicyclette venait à crever, il ne manquait jamais de rédiger le compte rendu

de l'excursion, dans tous ses détails, avec cartes et croquis, sur un cahier spécial qu'il voulait transmettre aux promotions futures de l'École. Que de souvenirs joyeux, et parfois si touchants !

L'agrégation vint : il y fut aussi bon qu'au concours d'entrée de l'École. Mais le samedi 1^{er} août [1914], l'ordre de mobilisation nous séparait avec que toutes les épreuves fussent achevées. Lambert est parti le samedi soir pour embrasser ses parents avant de rejoindre le 60^e régiment d'infanterie à Besançon. Il alla droit à son devoir, sans appréhension, il voyait clair. Je ne l'ai plus revu.

N'ayant pas servi avant d'entrer à l'École, il resta quelques temps à Besançon faisant son instruction pratique. Il s'impatientait, n'ayant pas besoin de longues heures d'exercice ni de longues explications pour comprendre le règlement ou pour l'exécuter. Mais il voyait que les marches et les manœuvres étaient utiles, elles entraînaient et assouplissaient son grand corps un peu gauche, elles le rendaient plus fort et plus résistant, et il s'en réjouissait. Après la bataille de la Marne, le 60^e, très éprouvé, demanda des renforts. Lambert partit avec enthousiasme peu de jours avant que la création des cours d'élèves-officiers réunit Saint-Cyriens et Normaliens en pelotons spéciaux qui, par une instruction et un entraînement intensifs, devaient donner des renforts aux cadres de l'armée. Il était soldat de 2^e classe, il fit consciencieusement son métier de soldat.

76

Il rejoignit le 60^e dans l'Aisne et il fit toute sa campagne de guerre dans cette région d'entre Aisne et Oise qui va du nord de Compiègne jusqu'à Soissons. Il pataugea dans la boue des tranchées sans la moindre mauvaise humeur, discutant philosophie à l'occasion quand il rencontrait un philosophe, ou composant des chansons pour son bataillon, quand il venait au repos. J'ai pu feuilleter les carnets où il notait rapidement ses impressions ; le dernier a disparu avec lui ; dans ceux qu'il a envoyés à son père avant sa mort, on ne trouve pas trace de mauvaise humeur et il ne récrimine pas contre sa situation alors que ses camarades de promotion sont officiers. Il partage la gaîté et les préoccupations des troupiers, ses camarades, il les amuse par ses saillies, ses chansons, il les instruit quelquefois. Le 44^e est célèbre dans sa division par une chanson : « Les tranchées de Sacy » qu'un anonyme du 44^e a composé sur l'air « Sous les ponts de Paris ». – À la date du 21 novembre, on trouve sur son carnet :

« Pour que le 60^e ne reste pas en arrière, j'ai, la nuit dernière, composé ce qui suit » :
c'est une chanson intitulée « À Vic-sur-Aisne », sur l'air de « Viens, Poupoule » !

Puis il ajoute : « Ceci est un produit de la nuit du 20 au 21 novembre, comme la chanson qui suit. J'ai tâché surtout de me mettre à portée de la gaîté populaire

des escouades : aucune tenue littéraire ! Mais je compte bien, grâce à ces chansons, avoir bientôt dans le bataillon une certaine popularité anonyme, comme l'auteur inconnu de la chanson du 44^e ! » Suit une chanson : « À la soupe », sur l'air de « la Valse brune » !

Lambert soldat reste Lambert enfant. Tout le monde l'aime. En janvier, il prend part à l'engagement de Crouy, une balle lui enlève un lambeau de cuir chevelu et un lambeau d'oreille. Il va se faire panser, puis revient, et reprend son fusil et son sac. On remarque cet enfant qui, très simplement et toujours gaiement, fait tout son métier de soldat et recherche en outre les missions périlleuses. On le propose pour le grade de sous-lieutenant, et, en attendant, on le nomme caporal le 20 février. Il commande maintenant une escouade, il ne se ménage pas plus qu'avant.

Le 13 mars 1915, vers 8 heures, le caporal Lambert, chef du poste d'écoute n° Obis, profitant d'un très épais brouillard, sortit de la tranchée afin d'identifier des obus non éclatés ainsi que des fusées tombées la veille.

Tout en fouillant minutieusement le sol, il s'enfonça dans le brouillard, et les hommes le perdirent de vue.

À ce moment même une vive fusillade fut entendue. Depuis, et malgré de nombreuses recherches, il a été impossible de retrouver la trace du disparu.

Le caporal Lambert, d'un esprit aventureux, fut, en tous lieux et à toutes les heures, prêt à remplir les missions les plus périlleuses, donnant le meilleur exemple à ses inférieurs.

Une note datée du 23 juillet 1917 transmise par le gouvernement allemand au ministère de la Guerre français parvint à ses parents le 10 novembre 1917.

N° 288 Lambert Paul, inhumé le 13 mars 1915 à Nouvron-Vingré au cimetière V, près du chemin creux, tombe individuelle n° 16.

Le sol de Nouvron-Vingré a été tellement bouleversé par les combats qu'on n'a pas pu retrouver la tombe n° 16.

Dans nos mémoires demeure le souvenir d'un enfant merveilleux d'intelligence, très droit, très bon, très affectueux, la simplicité, la pureté même. Ç'aura été un bonheur inestimable pour ses amis de le connaître, de l'aimer et qu'il les ait aimés.

Il est parmi ces morts qui sont aux vivants une raison de vivre pour les suppléer à la tâche qui leur a été enlevée des mains.

Jean Chatanay, par Albert Châtelet

Chatanay (Jean), né à Autun (Saône-et-Loire) le 2 avril 1884, tué à l'ennemi à Vermelles (Pas-de-Calais) le 15 octobre 1914. – Promotion de 1904.

Ma chérie, je t'écris à tout hasard cette lettre, car on ne sait pas [...] Si elle t'arrive, c'est que la France aura eu besoin de moi jusqu'au bout. Il ne faudra pas pleurer, car, je te jure, je mourrai heureux s'il me faut donner ma vie pour elle.

Mon seul souci, c'est la situation difficile où tu te trouveras, toi et les enfants [...] Comment pourras-tu assurer le sort des bébés et le tien ? Tu peux, heureusement, compter sur ton ancienne situation de professeur et sur l'entier concours de tous les miens. Que je voudrais donc être sûr que l'on pourra trouver un arrangement possible !

De l'éducation des petites, je ne suis pas inquiet, tu sauras la diriger comme je l'aurais fait moi-même. J'espère qu'elles pourront se créer la situation indépendante que je comptais leur assurer si j'avais vécu. La seule grosse difficulté sera Zette, car il te sera difficile, sinon impossible, de vivre à Paris. Je voudrais que tu discutes la situation avec M^{me} L... et je suis sûr d'avance que tu feras pour le mieux. Tu embrasseras pour leur papa les chères petites, tu leur diras qu'il est parti pour un long, très long voyage, sans cesser de les aimer, de penser à elles et de les protéger de loin. Je voudrais que Cotte au moins se souvienne de moi... Il y aura aussi un petit bébé, tout petit, que je n'aurai pas connu. Si c'est un fils, mon vœu le plus cher est qu'il soit un jour médecin, à moins cependant qu'après cette guerre, la France ait encore besoin d'officiers. Tu lui diras, lorsqu'il sera en âge de comprendre, que son papa a donné sa vie pour un grand idéal, celui de notre patrie reconstituée et forte.

Je crois que j'ai dit l'essentiel. Au revoir, ma chérie, mon amour. Promets-moi de n'en pas vouloir à la France, si elle m'a voulu tout entier. Promets-moi aussi de consoler maman et papa, et dis bien aux petites filles que leur père, si loin soit-il, ne cessera de veiller sur elles et de les aimer. Nous nous retrouverons un jour, je l'espère, auprès de Celui qui guide nos existences et qui m'a donnée auprès de toi et par toi un tel bonheur. Pauvre chérie, je n'ai même pas le temps de longuement penser à notre amour, si grand cependant, si fort !

Au revoir, au grand Revoir, le vrai. Sois forte.

Ton JEAN.

Tous les camarades de Chatanay connaissent déjà, sans doute l'admirable lettre que je viens de transcrire. Tous ceux qui l'ont approché, l'ont retrouvé dans ce testament, tel qu'ils l'avaient vu autrefois, suivant son chemin vers l'idéal,

sans souci des obstacles, sans souci de l'opinion, avec une saine confiance en soi et une forte volonté, soutenues par une foi inattaquable. Devant la beauté de ces lignes, j'hésite à y ajouter quoique ce soit... Et cependant, voici que la France entrevoit, après quatre ans de cauchemar, l'aurore d'une vie nouvelle : avec son ancien patrimoine, elle va retrouver sa force d'autrefois. Jean Chatanay, sous-lieutenant de réserve, n'est pas mort en vain devant l'ennemi... C'est donc l'heure de lui apporter l'hommage et le pieux souvenir de ceux qui restent ⁷.

Je dirai peu de chose de sa vie ; aussi bien était-elle connue de tous nos camarades comme de moi : il n'avait rien à cacher et ne connaissait pas la fausse honte. Je l'ai rencontré élève de mathématiques spéciales, à Louis-le-Grand, en juillet 1904 ; il se présenta à l'École normale et, dans le réfectoire du lycée où se trouvaient mélangés des candidats de province et de Paris, je l'ai entendu conter ses impressions d'oral, ses projets d'avenir. Sa réussite était certaine ; occupé d'entomologie et de botanique ; il envisageait avec joie et confiance les moyens d'étude et de recherches qu'allaient lui procurer son entrée à l'École.

Il fit aussitôt, en 1904-1905, la première année d'études, commune alors à tous les scientifiques, puis, après dix mois de service militaire, il revint passer à l'École les trois ans des naturalistes, d'octobre 1906 à juillet 1909. Je l'ai retrouvé ainsi comme camarade de promotion et j'ai eu la chance de le fréquenter un peu et d'apprendre à le connaître.

Il apportait alors au travail un véritable acharnement et une bonne humeur constante. Il entrait dans les sciences naturelles avec une ardeur qui n'était déjà plus celle du néophyte, presque celle du savant. Il sortait peu, partageant son temps entre le laboratoire, les cours obligatoires et les excursions qu'il recherchait avidement. Tous, à l'École, connaissaient sa grande blouse noire des jours d'intérieur, sa boîte de botaniste, et ses bandes molletières des jours de sortie. C'est avec enthousiasme qu'il allait chaque trimestre passer quelques semaines aux laboratoires maritimes de Banyuls, Wimereux ou Roscoff ; il y retrouvait la nature toujours plus belle, à mesure qu'il la connaissait mieux.

Il ne vivait pas cependant que dans sa science, il avait des goûts et des enthousiasmes artistiques, des opinions littéraires qui étaient les siennes. Il en parlait aisément et élégamment, quelquefois à des heures avancées de la

⁷ NOTE DE L'AUTEUR : Cette notice a été écrite quelques jours après l'armistice. Une question matérielle a empêché sa publication dans l'*Annuaire* de 1919.

nuit, en partageant avec quelque invité d'occasion un thé trop fort et froid, infusé depuis longtemps. Il était d'ailleurs de ces scientifiques, rares alors dans les promotions, qui avaient des amis littéraires.

Il se mêlait à la vie promotionnelle et prenait part aux cérémonies rituelles de l'École avec l'ardeur et la conviction qu'il mettait à tout. Dans les soirées de punch ou d'après revue, sa voix dominait les autres dans les chansons classiques et simples qui ont fait la joie de multiples générations.

Je ne dirai pas de lui qu'il n'a eu que des amis : sa franchise et sa netteté d'opinions ne pouvaient convenir à tous. Mais il a eu de vrais amis, même et peut-être surtout parmi ceux qui ne partageaient ni ses idées ni ses croyances.

À son ardeur à la vie et au travail se mêlait, dès ses premières années d'école, un sentiment plus intime. Sur un calendrier qui ne quittait pas son bureau, il biffait soigneusement chaque jour écoulé qui le séparait de la sortie. Il était fiancé et devait se marier après l'agrégation. Je ne puis rien ajouter à ce qu'il écrit dans sa lettre d'adieu à sa compagne d'années, hélas bien brèves... Ils croyaient tous deux à une autre vie, puisse cette croyance adoucir la terrible séparation...

80

Avant sa sortie de l'École, Chatanay s'était fixé un plan à suivre. Son succès à l'agrégation ne pouvait faire de doute. Il voulait, ensuite, après son mariage, faire un an d'enseignement dans un lycée, de préférence en Algérie, où l'attiraient une flore et une faune nouvelles pour lui. Après quoi, il reviendrait à Paris, comme préparateur ou boursier d'études, pour travailler... Ainsi fit-il : Chatanay fut reçu premier agrégé, il enseigna un an à Constantine où naquit son premier bébé, et revint préparateur de zoologie à l'École. Il occupait ce poste depuis plusieurs mois, lorsqu'il fut envoyé en 1911, en mission du ministère de l'Agriculture, étudier la maladie qui régnait alors sur le vignoble champenois. Ce n'est pas le lieu d'insister sur ses travaux et sa forte personnalité de chercheur : la *Revue scientifique* lui a consacré une Notice, la Société entomologique de France, dont il était membre, lui a attribué les prix Dollfus et Constant, l'Académie des sciences le prix Fanny Emden (1915) ; ses thèses de doctorat étaient amorcées ; à la veille de la guerre, il était sûr d'avoir trouvé le remède à la cochylis et à l'endémis, parasites de la vigne. Il est hors de doute, pour tous ceux qui l'ont connu, que la France a perdu en lui un de ses meilleurs savants d'avenir, un de ceux qui pouvaient le plus contribuer à sa grandeur et à sa gloire.

Il avait eu quatre petites filles de 1910 à 1914, il attendait un cinquième enfant, qui naquit en août, au début de la guerre. Ce fut un garçon, le Noël espéré.

Deux mois après sa naissance, le petit Jacques-Noël était orphelin. En 1916, la fille cadette, la petite Zette, qui était infirme, a été ravie à l'affection de sa mère.

En 1914, Chatanay fut mobilisé comme sous-lieutenant de réserve d'infanterie. Il prit part aux combats d'Alsace, dans les Vosges et en Artois. Toujours volontaire, insouciant du danger, il fut cité à l'ordre de la Brigade et de l'Armée. En octobre 1914, il occupait des tranchées près de Vermelles, dans le Pas-de-Calais ; l'ordre vint d'attaquer l'ennemi retranché dans le village. Chatanay avait une femme tendrement aimée que sa mort pouvait laisser dans une situation difficile, il avait cinq enfants dont un tout petit qu'il ne connaissait pas encore, il avait en perspective une belle carrière, il aimait la Science dont il avait fait l'un des buts de son existence, il aimait la vie..., il partit à l'attaque devant ses hommes, une balle l'atteignit mortellement... Le dévouement de quelques soldats permit de ramener la nuit son corps à l'arrière des lignes, il fut inhumé par des mains françaises...

Je croirais impie d'ajouter un mot...

A[lbert] CHATELET [1905s].

Julien Tournois, par Albert Chatelet

Tournois (Julien), né à Chaignay (Côte-d'Or), le 30 décembre 1884, tué à l'ennemi, le 26 septembre 1914, devant Aubérive. – Promotion de 1905.

Vous l'avez tous connu et aimé, souvenez-vous dans vos prières de Julien Tournois.

Cette phrase encadre une petite photographie que la famille de notre camarade a envoyée à quelques-uns de ses amis. Je ne saurais mieux faire que la répéter au début de cette notice. Élève d'octobre 1905 à juillet 1909, boursier d'études et agrégé-préparateur jusqu'en juillet 1914, Tournois a fréquenté de nombreuses générations de normaliens ; je crois que tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé. Et, reprenant le vœu de ses frères et sœur, je prie tous ceux-là qui me liront de consacrer quelques instants à évoquer dans leur souvenir l'aimable et belle figure du disparu.

82

Il était d'une telle modestie que, au premier abord, il ne semblait guère indiqué pour des succès brillants et il apparaissait naturel qu'il fut constamment effacé. Extrêmement serviable, il était toujours prêt à quitter ses occupations pour rendre service ou seulement faire plaisir à un camarade ; il hésitait même à contredire, craignant de déplaire, et on aurait pu le croire d'un caractère faible et indécis. Et cependant la régularité de ses succès d'élève, ses premiers travaux de chercheur, toute sa carrière et sa mort accusent une remarquable intelligence, une rare puissance de travail, une volonté consciente et certaine du but à atteindre.

Au lycée de Dijon, de la sixième à la première science, on lui donne le prix d'excellence. Lauréat du Concours général, il est reçu sans difficulté à l'École normale après une année de Spéciales. Dès les premières semaines, il opte pour l'histoire naturelle, après quelques hésitations, qui avaient à peine transpiré dans le petit cercle de ses amis du début. C'étaient les premiers jours que je voyais Tournois et je me rappelle avoir été frappé de sa rapidité de décision, alors que d'autres réfléchissaient longuement, demandaient des conseils, changeaient d'avis. Je crois bien que, dans ma vanité d'élève frais émoulu de Spéciales, j'avais même un peu de dédain pour ce mathématicien qui changeait de métier. J'ai bien changé d'avis par la suite : je sais, hélas,

qu'un élève de Spéciales est loin d'être un mathématicien, et je n'ai plus que de l'admiration pour ceux qui, après deux ou trois ans de mathématiques ardues, abordent l'étude d'une science difficile, complètement différente, dont ils ignorent presque tout. En réalité, Tournois, quoique l'un des plus jeunes de la promotion, nous dépassait presque tous par la maturité de son esprit. Il avait dû voir les difficultés de sa décision, mais il les abordait de gaieté de cœur, certain de fournir l'effort qu'il faudrait. Et il le fournit méthodiquement, patiemment, pendant ses quatre années d'école, ses cinq années de recherches.

Il aimait bien la science, mais d'un amour réservé, discret, plutôt que timide, qui contrastait avec celui de son camarade d'études, Chatanay, dont l'enthousiasme débordait. Il ne parlait guère de ses études, ni de ses recherches, sans doute par crainte d'importuner ou d'ennuyer, par suite aussi d'une sorte de pudeur, préférant garder pour lui et ses intimes ses ambitions et ses joies, ses échecs et ses désillusions. Parmi les naturalistes des promotions voisines, je l'apparenterai plutôt à Roques : même sérieux, même méthode de travail, calme et réfléchi. Et cependant, tandis qu'une courte conversation avec Roques révélait un maître, Tournois s'effaçait, même dans la conversation, et il fallait le connaître bien pour deviner tout ce qu'il contenait de connaissance, de puissance de travail et d'intelligence.

À sa sortie de l'École, reçu agrégé, il fut boursier du Muséum puis agrégé-préparateur. Il fit de belles et patientes recherches sur la sexualité du chanvre et du houblon. Après sa soutenance de thèse en 1914, il voulait continuer une laborieuse étude sur la fécondation artificielle du houblon ; la Faculté de Paris lui avait donné une bourse Commercay. Il ne put en jouir, arrêté dans le cours de sa carrière et de son travail par la mobilisation et la mort.

Si la valeur de Tournois était cachée, son amabilité, sa charité presque, étaient connues de tous. On pouvait le déranger à une heure quelconque, au milieu de n'importe quelle occupation, on était toujours sûr de trouver un bon sourire, une cordiale hospitalité, un service au besoin. Lorsque dans la promotion il fallait faire une course, Tournois était là. Il était le commissionnaire attitré pour les sandales, pour les outres en peau, pour le vin de liqueur qu'il nous rapportait de Banyuls, voire pour le petit vin de Bourgogne qui venait compléter agréablement la ration réglementaire du réfectoire. Je me souviens d'un soir de période électorale, où, avec Roques, Camoin et quelques autres, nous allâmes, en blouse blanche et sandales, coller des affiches sur les murs du quartier. Il y était venu pour nous faire plaisir, n'ayant pour le candidat qu'un enthousiasme modéré. Ce n'était pas fainéantise, amour de la distraction :

il travaillait beaucoup, aimait son travail et ne sortait guère seul, mais il se plaisait en compagnie d'un ami et l'École était pour lui un milieu riche en amis.

Dans ses amitiés, sa volonté et ses opinions étaient intactes ; respectueux des idées des autres, il ne faisait aucune propagande pour les siennes et, sans les cacher, ne les affichait pas. C'était d'ailleurs des idées bien personnelles ; il avait trop d'indépendance et de méthode pour s'inféoder à un parti, se soumettre à une discipline et accepter une doctrine toute faite. Il recherchait les occasions de s'instruire et de former son jugement, ne négligeait aucune manifestation, qu'il jugeait intéressante, surtout si elle allait à l'encontre de ses opinions acquises. Avec beaucoup de bon sens, il faisait très rapidement la part du bluff et de la sincérité des manifestants, ne se laissant pas entraîner par les belles phrases et l'éloquence facile. Il avait une morale solide et s'il était indulgent aux faiblesses des autres, l'injustice le choquait toujours, et arrivait même à le tirer de son calme habituel. Avec un peu d'adresse dans la taquinerie et dans la mauvaise foi, on pouvait ainsi arriver à lui faire prendre au sérieux des opinions grossièrement immorales et sceptiques : c'était une grande joie de mettre l'ami Tournois en colère. Colère bien vite éteinte et dont il était le premier à rire.

En 1909, après la dispersion de la promotion aux divers points de la France, Tournois entra dans le milieu des archicubes, boursiers ou préparateurs, candidats au doctorat, de promotions très diverses, littéraires et scientifiques. Il y retrouva tout de suite la même sympathie et bientôt le même respect et la même admiration qu'il avait acquis chez nous. Il succédait à Blaringhem comme trésorier du café des archicubes, et c'est avec un bon sourire et une grande patience qu'il accueillait les réclamations contre le café trop chaud ou trop froid, contre les cotisations trop élevées, contre l'absence de kummel trop prolongée. Lorsque les archicubes n'avaient rien à faire, la chambre de Tournois était le lieu tout indiqué de leur réunion : on l'envahissait en bande et l'hôte, ronchonnant pour la forme, faisait une tasse de thé. On ne lui demandait pas que l'hospitalité ; l'un de ses camarades de cette époque, de promotion plus jeune, m'en disait dernièrement : c'est un homme à qui on aimait demander un conseil. Et il ajoutait : Tournois était le plus sérieux de la bande ; si l'on songe à ce qu'était la bande : Bianconi, Desroches, Roques, Viguier, Chatanay, Chaumont, Bresch, Foch, Longchambon... pour ne parler que des disparus, et éloge prend une singulière valeur...

Je n'ai eu que récemment des renseignements sur la fin de Tournois. Cela m'apparaissait naturel : modeste et effacé toute sa vie, il était encore modeste et caché dans sa mort. Je veux cependant transcrire ici ce que je viens d'en

apprendre ; ceux qui l'ont connu et aimé le reconnaîtront dans son dernier geste de dévouement, aussi naturel et simple dans l'accomplissement du devoir suprême que dans sa tâche journalière. Il était sous-lieutenant de réserve et fut mobilisé le 2 août au 50^e régiment d'infanterie à Périgueux. Il partit, sans fièvre, mais avec une haine froide, contre les « monstres abominables qui ont déchaîné la guerre de gaieté de cœur ». Pour quiconque a connu Tournois, ces expressions inusitées étaient l'indice d'un grand sentiment d'exaspération. Ce sentiment ne fit qu'augmenter à l'annonce des premiers revers, aux récits des atrocités allemandes qui couraient alors la presse, et dont une grande partie était malheureusement trop exacte. Le 4 septembre, il part pour le front avec des renforts et écrit alors à sa sœur : « Tout le monde est plein d'entrain, le moral est bon et on espère bien arrêter les sauvages qui veulent saccager Paris. » Le 26 septembre, il occupe, avec la première compagnie qu'il commandait, des tranchées devant Auberive et doit repousser une violente attaque ennemie. Vers 17 heures, après avoir observé longtemps à la jumelle les abords des lignes, il veut se faire remplacer par un sous-officier. Deux sergents déclinent l'offre sous des prétextes quelconques. Tournois, comprenant la véritable raison, à peine a un reproche que tous ses soldats comprennent à demi-mot. Il reprend son observatoire et, quelques instants après, il s'affaisse, atteint d'une balle à la tempe gauche. Son corps fut, à la nuit, transporté à l'arrière et inhumé au cimetière de l'hôpital militaire au camp de Châlons à Mourmelon-le-Grand. Il avait 29 ans.

En terminant cette notice, je voudrais associer le souvenir des trois victimes de notre promotion : Marty, tué à l'ennemi, devant Bar-le-Duc le 10 septembre 1914, quelques jours après la victoire ; Tournois, tué le 26, au moment de l'arrêt des Allemands, quand on pouvait encore espérer une fin rapide ; Chatanay, tué le 15 octobre dans les durs combats d'Artois, avant la stabilisation ; tous trois brillants, travailleurs, intelligents, armés pour la vie et pour la science. Et tous trois étaient partis, conscients du sacrifice et résolus à aller jusqu'au bout. Leur mort a été la pénible rançon de notre tranquillité présente, de l'avenir de nos enfants, et aussi, hélas, de celui des orphelins qu'ils ont laissés. Au nom de mes camarades et en mon nom, je leur dis merci et adieu.

Paul Viple, par Maurice Gevrey

Viple (Paul), né à Chateauneuf-les-Bains (Puy-de-Dôme), le 2 août 1886, blessé sur le canal des Ardennes à Ambly-Fleury, le 25 octobre 1918, mort de ses blessures à l'ambulance du Mont-Frenet (Marne), le 18 novembre 1918. Chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre. – Promotion de 1906.

Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre.

À cette époque de fiévreuse attente où chaque jour augmentait la certitude de vaincre, qui de nous n'a songé au sort des derniers combattants fauchés par la mort quelques instants avant la fin de l'affreuse tourmente ! Mais quel déchirement aussi de voir mourir de ses blessures, après la joie de l'armistice, un être cher à qui de faux espoirs d'une guérison prochaine semblaient promettre l'indicible bonheur du foyer enfin retrouvé !

86

Ce fut, parmi tous ses camarades de l'École, une consternation douloureuse quand nous parvint la nouvelle de la mort de Viple. La promotion 1906, et particulièrement la section de mathématiques déjà si durement éprouvée par la mort d'Andrieu et de Blum, perdait en lui un de ses meilleurs membres, un de ceux qui lui auraient fait le plus d'honneur. À l'annonce de ce nouveau deuil, chacun de nous a vu revivre cette physionomie souriante, ce front large et serein, ces manières douces et affaiblies, cette franche et saine simplicité qui décelaient à première vue le bon camarade et l'homme de bien. Ce que fut Viple et quelle richesse intérieure se dissimulait sous ces apparences modestes, je voudrais essayer de le montrer par la simple histoire de sa trop courte vie.

Il reçut de sa mère la première instruction, et cette éducation familiale, que rien ne peut remplacer, dut avoir sur toute sa vie la plus décisive influence. Au lycée Montaigne, puis au lycée de Clermont, il fut un élève modèle, réussissant en tout « le premier de sa classe incontestablement » disent les bulletins pieusement conservés par les siens. Revenu à Paris en 1902 et déjà décidé à suivre le penchant qui l'entraînait vers les mathématiques, il est un des meilleurs élèves du lycée Saint-Louis et, avant son entrée en Spéciales, obtient au Concours général un 1^{er} prix de mathématiques et un

2^e prix de physique. Reçu en 1906 à Polytechnique et à Normale et poussé par la vocation de l'enseignement, il opte sans hésiter pour cette dernière École où il entre immédiatement. C'est là surtout que l'on connut la plupart de nos camarades et que nous avons pu tous apprécier ses rares qualités et de cœur. Travailleur et consciencieux, il profita pleinement des leçons de nos maîtres ; bon camarade, obligeant, loyal et plein de cœur, très attaché à la grande famille normalienne, il fut promptement estimé. Son exquise délicatesse d'âme mettait dans ses rapports avec ses camarades une réserve, non sans charme, qui allait s'atténuant peu à peu avec les progrès de l'amitié : il se liait lentement, mais sûrement. Nous étions, lui, Lafore et moi, les seuls externes de la promotion et je me rappelle nos longues causeries au sortir de l'École : sa gaieté, sa franche bonne humeur, sa bonté naturelle charmaient et reposaient. Jamais je n'ai entendu Viple dire du mal de personne : jamais, chez lui, de ces critiques vives et passionnées dont on regrette ensuite l'injustice. En troisième année, nous nous rencontrions souvent au « Palais » et nous y faisons de longues séances au tableau, à la recherche de quelque problème d'agrégation, long... et parfois ennuyeux. Il avait, dans les calculs compliqués et ingrats, une patience et une sûreté qui nous émerveillaient et il fut bien souvent le seul à poursuivre jusqu'au bout une question que nous abandonnions, – leçons très simples de conscience et de volonté qu'il nous donnait à tous.

En 1909 il fut reçu dans un bon rang à l'agrégation, fit deux années de service militaire à Blois, puis à l'École de Joinville, et revint passer deux ans à Paris où il avait été nommé comme délégué à Charlemagne et à Montaigne dans les classes du 1^{er} cycle. Comme je lui disais un jour que des élèves plus âgés l'eussent sans doute intéressé davantage : « Non, me disait-il, *j'aime les petits*. » Ses riches et profonds instincts du cœur lui montraient en effet que la valeur d'un enseignement ne se mesure pas à l'âge des auditeurs et que la matière enseignée n'est pas tout : la façon de l'enseigner et la vie qu'on peut y mettre rendent la tâche du professeur partout attrayante pour celui qui s'y donne, aussi bien en sixième qu'en Spéciales. Viple comprit tout de suite quel auditoire vivant, spontanée et ouvert est une classe d'enfants ; et, si cette bruyante jeunesse fut quelque peu tentée au début d'abuser de sa douceur et de sa patience, il devint vite le professeur obéi et respecté, quand « ses petits » eurent senti, avec le sûr instinct de l'enfance, que leur maître les aimait.

Dans l'intervalle de ses classes, il commençait à réunir les matériaux d'une thèse : c'était surtout dans ce but qu'il était resté à Paris. Il avait obtenu quelques résultats intéressants sur les équations fonctionnelles, et il est certain que ses dons naturels, son esprit méthodique et précis l'eussent admirablement servi

dans cette branche difficile de l'analyse, où il aurait sûrement apporté une importante contribution. Mais il fut amené par les circonstances à remettre ce travail à plus tard et à accepter en octobre 1913 une chaire de mathématiques au lycée du Mans. Il se donna entièrement à sa nouvelle tâche, ne ménageant ni son temps, ni sa peine pour ses élèves et apportant à ce travail, plus peut-être qu'à tout autre, cette idée de perfection qu'il s'efforçait de réaliser toujours. Doué d'une admirable mémoire, il usait peu de notes, se traçant simplement un plan sommaire, après avoir longuement réfléchi et consulté les meilleurs traités. Il s'intéressait à tous ses élèves, aux meilleurs comme aux plus faibles, corrigeant avec un soin méticuleux, n'abandonnant une question qu'après s'être assuré qu'elle était bien comprise par tous. Ce dévouement et cette conscience professionnelle lui acquirent l'estime et la sympathie de tous, et il suffit, pour s'en rendre compte, de laisser la parole à ses élèves eux-mêmes : « Je me fais un devoir, dit l'un d'eux, d'apporter mon témoignage à la mémoire de celui qui fut, pendant toute mon année de mathématiques élémentaires, bien plus que mon professeur, mon ami de tous les instants. Je lui dois beaucoup et je voudrais lui témoigner un peu de ma reconnaissance. En vous écrivant, ce n'est pas un, mais tous ces anciens élèves qui vous parlent de lui ; tous ceux qui vivent encore m'approuveront, je m'en porte garant. – Je le vois entrer d'un pas décidé dans la « cour des Grands », s'arrêter auprès de tous ses collègues, les saluer avec ce sourire franc qui ne le quittait jamais et s'effacer pour laisser la première place aux plus anciens ; puis, toujours souriant, répondre à notre salut pour entrer dans la classe où nous le suivions... C'était toujours avec cette entière simplicité, qui donne confiance à l'élève et ne le rebute pas, qu'il nous initiait aux sciences mathématiques et, toujours avec la même patience, il reprenait les théories, pour lui si claires, que nos esprits rebelles n'avaient point ancre assimilées... Son nom évoquera toujours pour nous amabilité et douceur, bonté et simplicité, patience jamais démentie, égalité d'humeur la plus remarquable. » – « Très doux envers ses élèves, dit un autre, je ne l'ai jamais vu élever la voix... Très complaisant envers ceux qui lui demandaient des explications complémentaires, il ne dédaignait pas non plus les élèves faibles : il les encourageait toujours et arriva ainsi à convaincre quelques découragés... Bon, toujours gai, il devait, avec sa simplicité habituelle, combattre vaillamment et mourir en héros. C'est un des professeurs que j'ai aimé et admiré le plus complètement, *sans aucune restriction*. » Et tous insistent sur l'affection qui régnait entre ce jeune maître « vénéré » et ses disciples et sur la « respectueuse admiration » qu'ils gardent tous pour lui.

Ses collègues, eux aussi, sentirent vivement quel être d'élite se cachait sous ces apparences si simples : « Il m'a toujours donné, dit M. Baumann, l'impression d'un homme sérieux et sympathique, qui se donnait à son travail, à ses élèves non seulement avec conscience, mais avance une passion contenue. Car il était, par tempérament, réservé, timide. J'ai entrevu en lui un fils qui rendait sa mère heureuse, que sa vieille servante adorait, un époux et un jeune père éperdu de bonheur, mais d'un bonheur qu'il confiait peu, un studieux sans sécheresse, un être *d'intimité*... Il fut simple jusqu'au bout et doux envers la mort, j'en suis certain, comme il l'était envers tout le monde. »

Un être d'intimité, c'est avant tout, en effet, ce que fut notre ami. Sa grande sensibilité, sa délicate loyauté, son besoin de dévouement, tout le portait à réaliser les joies pénétrantes et douces de la vie familiales. Il avait hâte de voir s'accomplir les projets d'union qu'il avait formés depuis plusieurs années déjà : son mariage avec une amie d'enfance fut décidé et fixé au mois de juillet 1914. Un avenir souriant et clair s'ouvrait devant lui, prolongement naturel d'un passé calme et pur : les joies du foyer et du travail quotidien, une profession longtemps désirée, pendant les vacances en ces beaux voyages qu'il aimait en France, d'abord, et aussi en Belgique, en Angleterre, en Italie, tous ces radieux projets d'une vie douce et balle allaient lui faire atteindre le bonheur complet...

Mais, hélas ! l'horizon s'assombrissait : après son mariage, le 28 juillet, Viple et sa jeune femme partent pour la Suisse, d'où les rappelle précipitamment la mobilisation générale. Viple, qui était classé dans le service auxiliaire, après avoir passé deux mois à Saint-Amand et à Châteauneuf parmi les siens, rentra au lycée le 1^{er} octobre, mais pour quelques semaines seulement : le 16 novembre il part à Angers dans le génie comme simple soldat. Bientôt reçu à l'examen des EOR, il est nommé sous-lieutenant au 2^e Génie, à Montpellier « ville charmante, dit-il, la cité du bonheur ». C'est à cette époque que je le vis pour la dernière fois, pendant l'été de 1915 : il semblait grave et décidé, sentant son départ pour le front tout proche et s'y préparant avec une ardeur confiante.

Au début d'octobre il rejoint, en effet, une compagnie dans la Somme. Et alors commence cette longue et émouvante correspondance entre lui et les siens, qui durera trois années, et dans laquelle il met tout son cœur, sa tendresse inquiète et surtout – oh ! surtout – ce passionné désir d'écarter toute crainte, toute angoisse de l'esprit de sa jeune femme : tout va bien, tout est bien, tout lui paraît aisé ; seul, le chagrin de la séparation le fait souffrir, « mais nous devons l'accepter avec courage pour notre Patrie. Ayons confiance, la victoire finale ne fait aucun doute... Figure-toi que j'ai trouvé

une installation princière... quant aux dangers, ils sont réduits à leur strict minimum... Mes impressions n'ont pas été très fortes : on est tellement en sécurité dans les boyaux et les tranchées ! » Et, quelques jours plus tard : « je vais faire une visite aux premières lignes, afin de jeter quelques grenades aux Boches. Ce petit jeu n'est pas dangereux. » Pas une plainte, pas un murmure : la constante pensée des siens, les souvenirs du passé et l'espoir de vaincre, voilà ce qui remplit son cœur. « Aujourd'hui repos dominical complet, les canons eux-mêmes se sont tus. La messe que j'ai entendue était dite dans une petite chapelle intacte : elle me rappelle celle de Châteauneuf, et je me voyais à 7 ans, vêtu d'un magnifique costume d'enfant de chœur et récitant l'*Ave Maria*. » Soutenu par sa haute conscience morale, son amour pour la Patrie et par cette foi religieuse profonde et sereine qui fut un des traits dominants de son caractère, il fait vaillamment son devoir, il se souvient, il espère et il prie : « Nous avons l'espérance en des jours meilleurs, mais Dieu seul peut savoir quand cet espoir sera réalisé ; nous les prions avec ferveur pour qu'il nous donne bientôt ce bonheur parfait de s'aimer dans la douce quiétude d'une vie calme, entourés de nos enfants. »

En janvier 1916, il obtient une permission, bien vite écourtée et, à peine retourné à son poste, il tranquillise sa femme : « Ne t'inquiète pas, j'ai surmonté la tristesse du retour et je n'ai pas le "cafard". » Dès lors, il vit constamment dans l'espoir d'être père : en mai, il peut courir embrasser son enfant nouveau-né, puis rejoint le front où, moins que jamais, il ne veut voir aucun danger : « Notre installation se poursuit et, pour te rassurer entièrement, après nous être garantis contre la pluie, ce qui était le plus pressé, nous prenons quelques précautions, quoiqu'inutiles, contre les obus. » En juillet 1916, il annonce avec enthousiasme les premiers résultats de l'offensive de la Somme, à laquelle il prit part avec tant de bravoure qu'il fut cité à l'ordre de la division : « Je ne m'attendais pas, dit-il, à cette distinction, n'ayant rien fait d'extraordinaire. » Le motif de la citation porte qu'il a dirigé des travaux dangereux en contact de l'armée d'attaque : « Ces travaux, explique-t-il dans sa modestie, n'ont pas lieu de t'effrayer même rétrospectivement... ».

Au mois d'août, Viple tombe malade : il écrit qu'il a « une petite courbature », qu'il se repose, que ce n'est rien. Cette petite courbature était une paratyphoïde, que le major diagnostique en septembre et qui n'a, assure notre camarade, « aucune gravité ». En réalité, il fut très malade et ce n'est qu'en octobre qu'on put l'évacuer à l'hôpital du Mans. Il y passe encore deux mois, puis rejoint le dépôt du 1^{er} Génie à Versailles, où l'on utilise sa compétence pour la formation des jeunes classes et l'instruction

des EOR. Au mois d'août, il part pour Verdun, où il arrive en pleine attaque : il s'y conduit avec sa vaillance habituelle et, au début de novembre, devient commandant d'unité. Ce qu'il fut pendant toute la guerre avec ses hommes, il est aisé de le deviner : « Je n'ai jamais eu, dit l'un de ses élèves, le plaisir de le rencontrer sur le front, mais je le vois là-bas, toujours le même, aimable et doux, toujours calme, au repos comme dans la tranchée, la nuit comme le jour, à l'affût comme à l'heure de l'assaut, et bon pour ses hommes comme il l'avait été pour ses élèves. »

Après une nouvelle permission, il rejoint son ancienne compagnie, le cœur gonflé de souvenirs de ces journées si pleines passées avec sa femme et sa petite fille : « Heureux âge, qui ne connaît que le plaisir et l'insouciance ! Ne grandis pas trop vite, ma chère mignonne, et que Dieu t'épargne la douleur ! Que tes jolis yeux ne connaissent pas d'autres larmes que celles de tes caprices d'enfant ! » En mars 1918, la naissance d'une seconde petite fille le met au comble du bonheur. Mais c'est lorsque survient cette sombre période où l'angoisse étreint le cœur de toute la France. Viple s'efforce de rassurer les siens et ses lettres sont pleines d'une inébranlable confiance, justifiée d'ailleurs par les événements de juillet qui donnent à tous un surcroît de courage. En septembre il peut aller – pour la dernière fois, hélas ! – passer quelques jours dans son pays natal avec sa petite famille : puis c'est la séparation – la grande séparation – et le voici revenu à son poste de combat. Bientôt commence la longue et terrible offensive qui devait durer du 26 septembre au 11 novembre. Notre camarade se trouve en plein centre d'attaque : il est à Tahure, Somme-Py, Cauroy, noms célèbres qui défilent dans ces communiqués victorieux, lus chaque jour par tout le pays avec un avide espoir. Cette guerre de mouvement le passionne, mais il veut qu'on la croie sans péril. « Je me trouve bien dans cette vie intéressante et active, mais pas trop dangereuse ; je suis content d'avoir réussi à te rassurer et à calmer tes inquiétudes. »

Après quelques jours de repos au camp de Mourmelon, il revient prendre part à la poursuite. Le 22 octobre, il écrit : « Nous allons avoir un canal et une rivière à traverser. Espérons que nous pourrons bientôt faire nos ponts et que le Boche va se replier vers la frontière. » Le 25 il était grièvement blessé à Ambly-Fleury en construisant une passerelle sur le canal des Ardennes : « Je l'avais quitté, dit son capitaine, le 25 au soir pour rejoindre le cantonnement. Il avait l'ordre de transformer en passerelle fixe sur petits pilots une passerelle sommaire sur blocs de liège. Un premier obus avait blessé deux sapeurs et le travail s'achevait quand un nouveau projectile est arrivé sur un groupe assez dense, tuant sur le coup un sapeur, blessant le lieutenant Viple et cinq

de ses hommes. Prévenu, je suis allé immédiatement le voir : il était calme, de complet sang-froid et ne paraissait pas souffrir... » Lui-même, transporté à Bussy-le-Château, écrit le lendemain : « Il m'est arrivé un petit accident sans gravité : j'ai reçu quelques éclats d'obus dans le dos, qui ont été retirés ce matin. Tout va très bien... » Et les journées d'hôpital s'écoulaient, lentes et monotones. Viple écrit presque chaque jour aux siens : il leur donne confiance, il est sûr de guérir... Transporté le 5 novembre au Mont-Frenet, il y apprend, quelques jours après, la signature de l'armistice qu'il commente, malgré ses souffrances, avec un juvénile enthousiasme : « Toutes ces bonnes nouvelles ragailardissent ». Le 12 novembre, nouvelle opération qui le rend très malade : « c'est presque passé, et je me retrouve dispos », dit-il le lendemain. Hélas ! les forces diminuent. Le 17 au matin, il écrit encore d'une main presque mourante : « C'est un beau dimanche qui doit commencer l'occupation de l'Alsace-Lorraine ! » À minuit, il s'éteint doucement, comme doucement il a vécu... Écoutons le témoignage du prêtre-infirmier qui l'assista jusqu'à ses derniers moments : « Jamais une plainte de sa part, jamais un murmure, toujours un air aimable, doux et souriant. Quand la douleur se faisait sentir plus aiguë, elle ne le décourageait point. À mon passage près de son lit, il m'appelait et, avec son même sourire, me disait simplement : "ça ne va pas bien". Je le réconfortais par quelques bonnes paroles et il semblait plus heureux... Sa mort fut très douce et sans agonie : on peut dire qu'il est passé du sommeil à l'éternel repos. »

92

Cette mort inattendue – chacun croyait à sa guérison – plongea dans une stupeur douloureuse tous ses hommes, tous ses élèves, tous ses amis. Au lycée du Mans, sa perte fut jugée « irréparable » : à l'armée, les hommes pleurent ce jeune officier si simple « qui n'avait jamais été dur pour aucun d'eux ». Chacun sent la sereine beauté de cette vie qui vient de finir, glorifiée de nouveau par une citation posthume et par la croix de la Légion d'honneur. Tous ces témoignages apportent quelques douceurs au milieu de l'affreux déchirement des siens, mais, comme l'écrit son capitaine, « pour moi qui l'ai vu remplissant pieusement ses devoirs religieux, à Omey encore, le dimanche précédant la longue offensive du 26 septembre, il est un autre chef de consolation, bien plus doux, bien plus puissant : l'absolue certitude que vous pouvez avoir de le retrouver au ciel. Chrétien fervent, mort glorieusement en soldat pour sa patrie, pour sa femme, pour ses enfants, pour toutes les femmes, pour tous les enfants de France, il jouit certainement dès maintenant du Bonheur ».

Roger Vidil, par Jean Dubled

Jean Dubled, Vidil (Roger), né à Nîmes, le 2 octobre 1891, tué près d'Arras le 27 novembre 1914. – Promotion de 1911.

Ce n'est pas seulement un camarade d'école que je pleure en Roger Vidil, c'est aussi un ami d'enfance. Nos familles étaient liées par leur origine commune et par un séjour simultané dans la ville où nous faisons l'un et l'autre nos études secondaires.

Nîmois de naissance, après avoir passé son enfance à Privas, il arriva à Grenoble en 1902 ; c'est là que nos relations commencèrent, et je me rappelle encore les joyeuses après-midis de jeudi ou de dimanche passées chez ses parents ou les miens, consacrées quelquefois à de geais promenades en montagne, parfois aussi à la musique, pour laquelle il montrait un goût qui se développait et s'affinait peu à peu.

En octobre 1908, il quitta Grenoble pour Paris, où il entra en mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis ; deux ans après, il était reçu dans les tout premiers à l'École. Son incorporation au 110^e régiment d'infanterie le ramène à Grenoble, où il fait sa première année de service militaire, tandis que sa famille allait habiter Lyon ; rafraîchi et remonté, après la fièvre de la préparation et du concours, par cette fatigue du corps et ce repos de l'esprit, il vint s'installer rue d'Ulm et reprend ses études scientifiques.

Pendant les cinq ans passés ainsi par Vidil à Paris, et bien que nous ne fussions ni de la même section ni de la même promotion, nos relations ont été plus suivies encore qu'à Grenoble : mes parents habitaient alors Paris ; ils lui servirent de correspondants lorsqu'il était pensionnaire au lycée Saint-Louis, et il avait conservé l'habitude de venir passer chez nous de temps en temps ses journées de liberté : il y retrouvait un peu de son Midi natal, des camarades de son âge, et souvent sa sœur, qui terminait ses études à Sèvres. – C'est surtout pendant ces journées de loisir et de délassement que je me rendis compte de la vive intelligence et de l'ouverture d'esprit qu'il possédait. Rien ne lui était étranger, rien ne le rebutait : il comprenait tout, s'intéressait à tout, sans jamais perdre sa gaîté un peu railleuse. Je le voyais tour à tour discuter des problèmes

de mathématiques avec sa sœur ou mon frère, qui se préparait alors à Saint-Cyr, déchiffrer avec un rare sentiment musical une sonate ou un concerto pour violon, demander curieusement à mon père des renseignements sur telle ou telle organisation administrative, et même s'acharner avec moi sur quelque version latine d'agrégation, qui passionnait bientôt cette âme de chercheur. Et c'était bien là l'impression qu'il laissait à tous ceux qui l'avaient approché : il devait réussir en tout, parce qu'il était apte à tout.

C'était là aussi ce que pensaient de lui ses camarades de la section des sciences : « Il possédait, écrit [Léon Gabriel] Péliissier, des facultés d'assimilation de premier ordre, mettant son point d'honneur à s'évader du chemin classique qui conduit sûrement aux succès d'examen. » N'avait-il pas, lui qui ne faisait que de l'anglais au lycée, appris assez d'allemand pendant ses premières années délicate pour se tirer brillamment de la traduction de gros volumes scientifiques ? – Et tout cela ne l'empêchait pas de passer bien des heures à jouer avec son ami Boyer, excellent pianiste, du Mozart, du Beethoven et du César Franck.

La préparation de l'agrégation de mathématiques ne lui donna pas grand'peine. Sans bruit et sans agitation, il passa les épreuves écrites, et fut admissible, avec d'excellentes notes. La guerre éclata au milieu de son examen oral.

94

Sur sa demande, Vidil est nommé sous-lieutenant aux zouaves, et envoyé au camp de Santhonay, où il reste quelque temps, se morfondant de son inaction et piétinant d'impatience. Enfin, au mois d'octobre, il part pour le front, affecté au 2^e régiment *bis* de zouaves de marche, engagé à ce moment dans la lutte au milieu des boues de la plaine artésienne.

« Peu entraîné, écrit un de ses camarades de combat, aux misères que nous supportions plus facilement déjà après deux mois de campagne, il eut beaucoup à souffrir des intempéries : je ne l'ai jamais entendu se plaindre cependant. Au contraire, il s'amusait du manque de confortables de nos installations, et les inconvénients de notre misérable existence du moment n'étaient pour lui que matières à plaisanterie... Or nous savons tous combien il excellait à manier l'ironie ! – Le danger ? il n'en parlait même pas... » Il ne s'inquiétait guère de lui, en effet, mais beaucoup de ses parents, dont il devinait les angoisses, beaucoup aussi de son jeune frère, officier de marine, dont il avait été le conseiller et le guide chéri et admiré, et qu'il savait croisant quelque part, à la merci de la mer et des torpilles.

Le 27 novembre 1914, à la tête de ses hommes qui l'aimaient et avaient confiance en lui, il monta à l'assaut d'une tranchée allemande, avec, dit un de ceux qui l'ont vu, « le calme des vrais braves ». Il n'en est jamais revenu. Un

rapport de ses hommes dit qu'il était grièvement blessé à la tête ; toujours est-il qu'il fut simplement porté disparu. Pendant longtemps ses parents ont attendu, ne voulant pas croire encore, malgré tout, que c'était fini ; puis, peu à peu, les dernières espérances se sont envolées, et nous le pleurons depuis longtemps lorsqu'en 1917 son corps fut retrouvé et reconnu à la plaque d'identité qu'il portait encore. Une proposition pour la croix de la Légion d'honneur est depuis venue rendre hommage à son souvenir.

Jusqu'à la fin, jusque dans ses lettres du front, jusque dans celles inachevées que l'on a trouvées dans sa petite cantine de sous-lieutenant, il a montré la même discrétion, la même retenue qui caractérisaient son âme ; jamais il n'a aimé livrer ses sentiments intimes, que, par une sorte de pudeur, et par aversion pour les expressions exubérantes, il dissimulait sous cette ironie et cette « blague » dont se souviennent tous ceux qui l'avaient approché.

Cependant si je crois – profane – que les sciences ont éprouvé en sa mort une grande perte, – je sais surtout que ses dons naturels et son caractère lui méritaient l'estime et l'affection ; et ce que je viens d'écrire, tous ceux qui l'ont connu le pensent comme moi.

Jean DUBLED [1909/].

Maurice Blin, par Gaston Ninin

Blin (Maurice), né à Levrézy (Ardennes), le 23 septembre 1892, blessé au Chemin-des-Dames, le 5 mai 1917, mort des suites de ses blessures à Moulins (Aisne), le 7 mai 1917. – Promotion de 1913.

J'ai le douloureux devoir de faire revivre ici, malgré la réserve dans laquelle voudrait se renfermer une famille dont il était l'orgueil et que la mort a cruellement frappée, la mémoire de l'ami qui a été pour moi le plus cher et aussi le plus dévoué : Maurice Blin, élève à l'École normale supérieure, lieutenant au 65^e régiment d'infanterie, mort pour la France dans sa 25^e année. Si haut est l'exemple de grandeur morale qu'il a donné, par le sacrifice librement consenti, et peut-être même recherché, d'une vie qui s'annonçait brillante, qu'il me faut retracer pour ses parents, pour ses amis et pour ses camarades, l'histoire de sa courte existence et de sa fin héroïque.

96

Blin appartenait à cette petite élite d'élèves, dont la grande intelligence et la personnalité déjà marquée, les conduisant tout naturellement hors des limites du travail scolaire, rendaient légitimes les plus belles espérances. Mais je veux signaler avant tout que ces dons de l'intelligence, si précieux pourtant, s'effaçaient devant les hautes qualités morales qu'il a toujours cultivées avec amour, et dont il a donné toute la mesure au cours de la campagne. Il en était tout imprégné. À vois ce jeune homme robuste, à l'abord un peu froid et réservé, à la physionomie grave et puissante, on sentait qu'il devait être loyal et droit en toutes choses, énergique et bon. Blin n'a jamais démenti cette première impression qu'il produisait sur tous ceux qui l'approchaient. Il faut sans doute faire appel à l'influence de la terre natale et du milieu familial, pour trouver le germe de cette beauté du cœur et de cette élévation du caractère. Maurice Blin naquit à Levrézy le 23 septembre 1892, au bord de la Meuse, dans la région où la rivière traverse, entre d'abrupts escarpements, le massif de l'Ardenne. C'est là que s'écoulèrent son enfance et ensuite toutes ses vacances. Ce pays âpre et rude de l'Ardenne est certainement l'un de ceux où l'effort des habitants est le plus acharné. Blin y pénétra dès sa jeunesse de la belle leçon du travail obstiné et patient des générations succédant aux

génération et par lequel les familles s'élevaient peu à peu. Il se promettait d'être, à sa manière, le continuateur de l'effort des ancêtres, et il devait se donner à sa tâche avec la même conscience et la même droiture.

Blin fit ses études secondaires au collège de Sedan. Il y trouva des maîtres de valeur, qui pressentirent ce que valait un tel élève et qui guidèrent ses premiers pas dans la voie du travail personnel. Au collège, il acquiert vite la réputation d'un élève original, moins préoccupé de fournir un travail scolaire égal en toutes les matières que d'exercer sa vive intelligence dans la direction qui lui convient le mieux. Il se passionne pour les mathématiques et son professeur de mathématiques élémentaires note en 1910 « qu'en dehors du cours et sans le négliger, il a fourni un travail considérable ». En même temps il s'adonnait à la musique et il devenait un violoniste remarquable.

Pour lui, après le baccalauréat, pas d'hésitation. Irrésistiblement attiré vers l'étude des mathématiques supérieures, il veut pouvoir y consacrer tout son temps ; aussi se décide-t-il à se préparer à l'École. Ses deux années de mathématiques spéciales, qu'il fit au lycée de Nancy, lui prouvèrent qu'il avait trouvé sa voie. Il eut la bonne fortune d'y être l'élève d'un jeune professeur, plein de dévouement pour ses élèves et dont l'enseignement ardent forçait l'intérêt de tous. Qu'il me soit permis de citer son nom, parce que, si l'élève avait retenu dès l'abord l'attention du maître, celui-ci en revanche produisit sur l'élève une profonde impression. M. Hiovic discerna vite les rares dons de Maurice Blin : il en fit son ami et il devint son correspondant. Bizuth, Blin résolvait des problèmes très difficiles et en donnait des solutions parfois plus élégantes que celles du maître. Et contre le gré même de celui-ci, qui redoutait à bon droit que la préparation générale au concours ne s'en ressentit, il étudiait avidement les éléments de la théorie des fonctions, qui était la branche des mathématiques vers laquelle il se sentait attiré. Malheureusement, au désespoir de ses professeurs et de ses amis, Blin mettait un entêtement bien ardennais à se consacrer trop exclusivement à ses chères mathématiques, et il compromettait ainsi gravement sa chance de se classer au concours dans les premiers rangs. Je dois à la vérité d'indiquer qu'il n'y mettait ni coquetterie, ni forfanterie. Il était, pour cela, trop modeste et trop réservé, mais il ne voulait pas voir la vie à travers des concours et ne se départait pas de cette manière de voir, quoi qu'il lui en pût coûter.

En dépit de certains de ses examens oraux qui sont restés célèbres chez les taupins de Nancy, sa supériorité en mathématiques est si évidente qu'il est admis à l'École en juillet 1912. Avant d'y entrer, il accomplit une année de service militaire au 69^e régiment d'infanterie à Nancy, où il peut ainsi, dans une

certaine mesure, continuer son travail et mettre à profit encore les conseils de M. Hiovici. Il ne néglige pas pour cela son devoir de soldat. Au contraire, patriote comme on l'est dans nos Ardennes, qui furent au cours des siècles tant de fois foulées par l'invasion, il est fier d'accomplir son année sur la frontière même de l'Est, dans les rangs de la division de fer ; – et d'un tempérament vigoureux, quoique sujet aux rhumatismes, il est heureux de consacrer une année entière au déploiement de sa force physique et de perfectionner ainsi, pour les années qui suivront, l'équilibre entre le corps et l'esprit.

Il entra à l'École en novembre 1913 ; j'y entrais à la même époque et j'avais le bonheur de rejoindre mon ami et de vivre de nouveau avec lui. Blin goûta le charme de la vie à l'École, dont la liberté convenait si bien à son désir d'initiative et à sa personnalité ; et sa première année eût été pleinement heureuse et conforme à ses aspirations, s'il n'avait eu la douleur de perdre sa mère, enlevée le 4 avril 1914 par une cruelle maladie. Madame Blin avait eu une grande influence sur lui et il ressentit vivement sa mort.

Je vis Blin pour la dernière fois quelques jours avant la mobilisation. Il était grave et son cœur saignait à la pensée des ruines et des deuils qu'allait accumuler la guerre qui s'annonçait imminente. Mais ses deux frères et lui faisaient déjà don d'eux-mêmes à la patrie, et à cette heure solennelle, M. Blin communiait pleinement avec ses enfants. Ils ont fait les uns et les autres leur devoir.

Maurice Blin n'a guère écrit au cours de sa campagne que des lettres très sobres. Il a une notion vive du devoir qui incombe à tout jeune homme, qui, ayant reçu la richesse intellectuelle et morale en partage, se doit plus entièrement que les autres à la patrie. Ainsi toutes ses actions lui semblent-elles naturelles. Il lui paraît inutile de rien faire connaître si ce n'est qu'il est vivant ; et c'est à grand-peine qu'on obtient de lui le texte de ses citations. Nous avons heureusement des témoignages nombreux de sa valeur et de son rare esprit de sacrifice. Ce sont ses quatre citations à l'ordre et le témoignage de ceux qui l'ont approché ; en particulier son frère aîné, Henri Blin, qui, parti au début de la campagne comme maréchal des logis adjoint à un chef de bataillon, a demandé de passer dans l'infanterie et a servi comme sous-lieutenant sous les ordres de son frère à la 2^e compagnie de mitrailleuses du 65^e, du 4 mars au 30 avril 1917 ; – et aussi M. Pelous, professeur au lycée de Nantes, qui servit en même temps que lui au 65^e.

Nommé sous-lieutenant au 122^e d'infanterie à Rodez, à la mobilisation, Blin rejoint le front au mois d'août sur sa demande, et il fait campagne avec le 122^e en Alsace et en Belgique. Le séjour dans les boues d'Ypres lui cause de violentes crises de rhumatismes et on doit l'évacuer en décembre. Son

état est tel que, à plusieurs reprises, les médecins veulent le réformer. Il s'y oppose formellement et réussit à rejoindre le 65^e régiment d'infanterie en juillet 1916. Engagé à Douaumont, Blin se fait remarquer aux combats d'août, où, « ayant perdu plusieurs servants, il a servi lui-même une de ses pièces comme tireur, réussissant à contenir l'attaque ennemie arrivée presque jusqu'au contact de sa pièce. Blessé à la fin de l'attaque, il n'a quitté son poste que sur l'ordre formel de son commandant de compagnie ⁸ » ; et il séjourne à l'hôpital du 6 août au 15 septembre. Après sept jours de convalescence, il demande et obtient de rejoindre immédiatement son corps.

Le 65^e se trouve de nouveau engagé sous Verdun. Malgré des crises de rhumatismes, qui, par cet automne de 1916, humide et froid, sont particulièrement douloureuses, le lieutenant Blin se refuse obstinément à toute évacuation. Comme commandant de la 7^e compagnie, il demeure l'officier modèle, l'homme de cœur qu'il fallait à ces parias de la guerre que furent les fantassins, pour les conduire, les soutenir et les encourager. Voici en quels termes sa 2^e citation reconnaît son dévouement : « Officier très actif, très dévoué à ses hommes, apportant le réconfort de sa présence aux sections de sa compagnie qui venaient de subir des pertes sévères sous le bombardement ennemi. A payé de sa personne pour se mettre au courant des modifications importantes survenues dans l'unité voisine et pour assurer une liaison étroite ⁹. »

Cependant son mérite est reconnu de tous ses chefs et ils lui demandent de servir à l'état-major de la division. Blin refuse. Il lui semble qu'il remplira mieux son devoir en restant un officier de troupe, un entraîneur d'hommes. Et il reste à la tête de sa compagnie de mitrailleuses, se dépensant avec une telle insouciance du danger qu'elle confine à la témérité. Son frère navré l'adjure de prendre des précautions et du repos, l'assurant qu'il peut compter sur l'absolu dévouement de tous ses chefs de section et de tous ses soldats. Maurice Blin, hélas, reste sourd aux adjurations fraternelles, et il apparaît presque qu'il ne considérera avoir épuisé son devoir qu'à l'heure même où il aura consommé le suprême sacrifice.

Cette heure est toute proche. Après une opération locale heureuse qui permet au 65^e de s'emparer de la gare de Vauxaillon, et au succès de laquelle contribuent grandement l'habileté technique et la bravoure du lieutenant

⁸ NOTE DE L'AUTEUR : Ordre n° 210 du 11^e C.A. du 9-12-16.

⁹ NOTE DE L'AUTEUR : Ordre n° 80 de la 41^e B.I. du 27-1-17.

Blin¹⁰, le régiment est retiré de la première ligne et le 11^e CA devient corps d'exploitation de la 6^e armée. Hélas, il doit seulement relever, entre la Bovelles et le Poteau d'Ailles, les unités cruellement décimées à la suite de notre malheureuse tentative du 16 avril, avec la mission d'améliorer ses positions et de tenir l'ennemi en haleine par une série d'attaques partielles. Dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, le 2^e bataillon du 65^e régiment, d'abord en réserve dans le ravin de Paissy, monte à son tour en première ligne, en vue d'attaquer pour refouler l'ennemi au nord de l'Ailette. Les Allemands exécutent jour et nuit de violents tirs de contre-préparation et nous causent de lourdes pertes ; en particulier le sous-lieutenant Henri Blin est blessé aux côtés de son frère pendant la relève. Néanmoins l'attaque projetée a lieu le 5 mai 1917. Je laisse ici la parole à M. Pelous, qui a tenu à l'honneur de rendre hommage à la mémoire de son camarade en une belle lettre qui est un magnifique éloge de sa conduite héroïque.

100

J'ai particulièrement connu Blin au 65^e et, comme tout le monde, j'éprouvais une très vive sympathie pour ce bon camarade modeste et froid, dont la haute valeur militaire et surtout morale forçait l'estime des plus indifférents. Je l'ai revu pour la dernière fois à Paissy, au moment où nous montions en secteur pour l'attaque des crêtes de la Bovelles, au Chemin-des-Dames, attaque lancée le 5 mai 1917 sans plus de succès, hélas, que les précédentes et pour les mêmes raisons. Blin commandait alors la 2^e CM, j'étais adjoint au chef du 1^{er} bataillon ; nous ne nous sommes donc pas trouvés ensemble pendant l'attaque ; mais j'ai pu recueillir des renseignements précis sur les événements par les camarades du 2^e bataillon et par les survivants de la 2^e CM, dont je pris le commandement après la mort de Blin.

Dès le départ de la vague d'assaut, Blin, malgré les conseils de son chef de bataillon qui voulait le garder près de lui, se porta en avant avec la première vague, emmenant une section de mitrailleuses. L'assaut fut court et tragique. L'ennemi sorti de ses abris, tirait sur nos hommes presque à bout portant avec des balles retournées, tandis que ses mitrailleuses couvraient le plateau d'une nappe de balles. Blin tomba un des premiers, frappés au foie d'une balle retournée. Deux de ses hommes, qui essayèrent de lui porter secours dans le trou d'obus où il gisait, furent tués net ; un troisième fut blessé. Blin demeura donc seul toute la journée. Ce ne fut qu'à la nuit que nos brancardiers purent le retrouver et l'emporter au poste de secours ; il vivait encore et possédait toute sa lucidité ; il devait terriblement souffrir, mais il ne proféra pas une plainte. L'un des brancardiers qui l'emportèrent me raconta par la suite que lui, qui ramenait des blessés depuis le début de la guerre, n'avait jamais vu d'exemple d'un pareil stoïcisme...

Son souvenir vit toujours comme un symbole dans le cœur de ses camarades qui ont eu la chance de lui survivre. Un de mes anciens élèves, jeune capitaine

¹⁰ NOTE DE L'AUTEUR : Ordre n° 150 du 11^e C.A. du 6-4-17.

Maurice Blin, par Gaston Ninin

au 65^e, qui était au même bataillon que Blin et qui est un « as », lui aussi, me disait à ce propos : « Je ne suis pas compétent pour apprécier ce que la science a perdu en le perdant, mais ce que je puis dire avec certitude, c'est que la mort de Blin est une perte irréparable pour la France, et je dirai même mieux, c'est une perte pour l'humanité ».

Le lieutenant Blin mourut à l'ambulance divisionnaire le surlendemain ; du moins son agonie fut-elle adoucie par une suprême récompense, cette croix des braves qu'il avait si bien méritée et qu'on lui décerna avec le motif suivant :

Officier d'une haute valeur morale et d'une bravoure éprouvée. A été très grièvement blessé pour la seconde fois le 5 mai 1917 en enlevant brillamment sa compagnie à l'assaut des positions ennemies. Trois fois cité à l'ordre.

Gaston NININ [1913].

Louis Aimé-Paillard, par Maurice Gevrey

Aimé-Paillard (Louis), né à Fontainebleau, le 22 mars 1883, tué à Fonchette, le 24 septembre 1914. – Promotion de 1904.

Dans la seconde quinzaine de septembre 1914, je recevais une carte postale de Pierrefonds, signée Louis, ne contenant que quelques mots et se terminant ainsi : « Bonne santé, bonne humeur ! » Bonne humeur ! Ne fut-ce pas là une des belles qualités de cet ami si cher dont je recevais ainsi le suprême envoi, dernier terme de cette longue correspondance qui dura de 1903, où naquit notre amitié, à 1914, qui vit sa mort pour la France.

102

Louis Aimé-Paillard était l'aîné d'une famille de huit enfants. Admirablement formé par une éducation où les principes les plus fermes s'alliaient à la plus douce intimité, il fit la plus grande partie de ses études au collège de Fontainebleau et vint à Paris en 1900 avec sa famille, pour entrer à Henri-IV, où professait et professe encore un excellent maître, M. Lesgourgues, qui, avec son collègue de Spéciales, M. Macé de Lépinay, forma tant de générations de mathématiciens. C'est à son entrée en seconde année de Spéciales que je fis sa connaissance ; j'étais alors un jeune « bizuth » et je vois encore, dans l'étroit couloir qui longe les classes de physique et de chimie, un grand garçon barbu et souriant, s'avancant vers moi la main tendue, avec une chaleur d'accueil que – ce sont les usages qui, paraît-il, le veulent ainsi – les nouveaux trouvaient rarement auprès des « puissances ». Pourtant notre intimité ne se fit que peu à peu. Au printemps, il m'accompagnait chaque jour à la sortie du lycée, en traversant ce délicieux Luxembourg dont la grâce pénétrante est si chère au souvenir de tous ceux qui ont fait leurs études au Quartier latin. Puis, en été, je l'entraînai le dimanche dans les bois de Chaville et de Meudon, qu'il ne connaissait pas, et c'est au cours de toutes ces promenades que doucement, sans hâte mais avec sûreté, naquit une de ces amitiés qui sont le bonheur de la vie et laissent au cœur douceur et réconfort.

Au lycée, son travail assidu le classait parmi les premiers ; il était, notamment, remarquable en descriptive, y manifestant une sûreté bien rare en cette matière et très estimé de M. Caron, qui le considérait comme le meilleur de tous ses

élèves. Cependant les examens s'avançaient et je me souviens d'un jour de juillet où, sur l'impériale du train de banlieue qui nous emmenait à Bellevue, il m'annonça que, d'après ses notes, il serait sûrement reçu à Polytechnique, mais que, s'il était admis à Normale, son choix était fait et il y entrerait. Quelques instants après, assis sur un banc de cette belle terrasse qui domine la grande ville, toujours un peu trouble et voilée, sous les arbustes qu'un vent léger et doux faisait frissonner sur nos têtes, il me contait les souvenirs de sa vie passée et ses projets d'avenir. Que de fois nous avons évoqué cette journée où, pour la première fois, je crois, nous sentîmes tous deux vraiment, complètement, que nous étions amis pour toujours ! Peu de jours après, à la suite d'une attente énervante dans les jardins de l'École, il lisait son nom sur la liste d'admissibilité, malgré les arrosages multiples que quelques cubes, par un baptême anticipé, s'efforçaient d'administrer aux futurs conscrits.

Reçu définitivement, il part au service militaire en novembre, après avoir passé le mois d'octobre à Paris, où nous nous voyions chaque jour, avec cette régularité et cet art de multiplier les rencontres qui sont le signe d'un attachement profond. Je faisais alors une seconde année de Spéciales et, depuis l'été précédent, oralement et par correspondance, il m'entraînait au travail avec zèle communicatif, orientant mes goûts vers l'étude de la géométrie et vers les solutions simples et élégantes, cachées parfois sous l'appareil un peu lourd des coordonnées cartésiennes. Pendant son service, qu'il fit à Pithiviers au « peloton des dispensés », notre intimité se poursuivit par un échange de lettres où nous mettions en commun notre vie tout entière. Que de précieux conseils ai-je ainsi reçus et combien de sollicitude inquiète s'ingéniait à me donner confiance lorsqu'il me voyait mécontent de moi-même ! Cette correspondance incessante, où se révèle toute sa vie intérieure si belle et si profonde, fut le charme béni de cette période et, quand je voyais arriver ces longues lettres à l'écriture fine et serrée, mais nette, facile et bien liée, je m'y plongeais avec un bonheur dont le souvenir est plein de douceur et d'amertume. Rien de plus équilibré, son dédain des idées toutes faites et son art de démasquer les formules vaines et creuses faisaient de lui un de ces esprits critiques dont la fréquentation aiguise les facultés en obligeant à la réflexion.

Lorsqu'il me sut admis à l'École et à Polytechnique, malgré son grand désir de me voir normalien, il sut, avec une extrême délicatesse, s'abstenir de toute apparence de pression sur mon choix. Mais j'hésitais et septembre était venu sans que j'eusse pris une décision ferme. Il se trouvait alors au milieu des siens à la Chapelle-la-Reine, en Seine-et-Marne, où il passa toujours toutes ses vacances en famille. J'étais en Bourgogne et nous convînmes,

pour nous expliquer complètement, de nous rencontrer à Tonnerre, à peu près à mi-chemin. Nous y passâmes 24 heures et il me fit part de tous les renseignements qu'il avait recueilli sur les deux écoles ; quelques jours après, j'envoyais ma démission à Polytechnique et, en novembre 1904, nous entrions tous deux dans la vieille maison de la rue d'Ulm ; à l'École normale, quelle joie profonde et quels espoirs de collaboration et de travail fécond !

Je garderai toujours le souvenir de notre réception par les carrés et les cubes, le soir de la rentrée, dans une « turne » du rez-de-chaussée, parmi les rires, les tasses de thé et les vieilles chansons de l'École : le cantique des conscrits, le petit normalien, etc., dont la verve et l'esprit nous reposaient des stupides chansons de la « Taupe ». Au dortoir, nos chambrettes étaient contiguës et un trou, qu'on eût dit percé tout exprès dans la cloison, nous permettait des conversations sans téléphone. Le premier soir, je craignais quelque « canular » bien senti de la part des anciens ; tout se borna à la substitution à mon pot-à-eau d'un autre récipient... et réciproquement et à une rotation de 180° dans ma literie, farce légère dont nous fûmes les premiers à rire. Et quelles bonnes heures passées dans la salle d'études où nous étions cinq : lui, Blondel, Lattès, Delcourt et moi, les trois premiers – hélas ! – disparus ! Que de conversations à bâtons rompus et de discussions parfois passionnées ; mais, sauf en matière politique où il me reprocha toujours doucement trop de pyrrhonisme, nous finissions toujours par tomber d'accord. La vie en commun mettait d'ailleurs chaque jour en évidence sa délicatesse infinie et sa parfaite bonté : le plus léger malentendu lui pesait et il mettait un soin extrême à le dissiper par des explications d'une franchise et d'une bonne volonté absolues, n'hésitant pas à s'accuser de la moindre négligence et faisant preuve à mon égard d'un véritable amour fraternel. Envers ses autres camarades, toujours aimable, souriant et justifiant ce mot que lui disait un jour l'un d'eux : « Je t'ai trouvé le plus sympathique de toute la promotion. » C'est de cette époque que datent nos conversations suivies sur la musique : j'avais alors un goût détestable, fruit surtout de l'ignorance, ayant peu entendu de musique classique et ne connaissant guère que les vieux opéras. Lui, à ce moment, étudiant Wagner avec un enthousiasme qu'il essayait de me faire partager et auquel je restai d'abord rebelle ; mais le fruit de ces discussions ne fut pas perdu et c'est à lui que je dois d'avoir pu connaître et comprendre la vraie musique.

Malheureusement ce bonheur de vivre en commun fut interrompu par un long congé que je dus prendre, et c'est alors que son dévouement prit les formes les plus variées et les plus touchantes : visites ou lettres, fréquentes, multiples, services rendus, encouragements sans cesse renouvelés, tout ce qui peut créer

l'amitié la plus sûre et la plus efficace, il le faisait naturellement et avec joie. Au moment où je rentrai à l'École, après environ deux années d'absence, il se préparait à l'agrégation et il m'annonça son succès, un matin d'août, par une carte-lettre portant, à la place de l'adresse de l'expéditeur réservée dans un coin par l'administration prévoyante, la mention *Agrégé* : « Heureux ! Heureux ! », me dit-il dans ce mot hâtif. Pour lui la période des études est terminée, il entre dans le secondaire, car il a le goût et le don de l'enseignement. En octobre 1907, il est nommé au lycée de Laval et chargé d'un service composite, allant de la 5^e à la 1^e, qu'il accepte avec sa bonne humeur habituelle. Il se sert beaucoup de livres, mais il se heurte bientôt, avec son bon sens profond, à cet art de compliquer les choses qui semble tenir lieu à certains auteurs de toute règle pédagogique et rend leurs ouvrages incompréhensibles aux jeunes élèves ; il clarifie tout cela et les enfants, heureux d'avoir un maître qu'ils comprennent si bien, font bientôt des progrès rapides. Il se plaît d'ailleurs à Laval et vante le pittoresque de la ville et des environs dans ce style alerte et précis qui donne à sa correspondance un charme si vivant.

En mai 1908, il quitte Laval pour le Prythanée militaire de La Flèche, où il est nommé dans une des classes du cours de Saint-Cyr ; la vieille école militaire lui fait bonne impression, il a comme collègue notre camarade Turmel, avec lequel il s'entend à merveille, et ses nouvelles fonctions lui plaisent. Il est heureux à la pensée du travail qui l'attend à la rentrée, car la besogne ne l'effraie pas et il lui fait bon accueil. En attendant, il fait pendant les vacances un grand voyage longuement préparé en Suisse et en Italie. Depuis longtemps, il rêvait d'aller à Rome, où ses sentiments d'artiste et de catholique devaient vibrer profondément. Car il fut une âme très religieuse, d'une profonde et intelligente piété, qu'il affichait peu, ayant, comme beaucoup d'esprits d'élite, la pudeur de ses sentiments : seuls ses intimes en connaissaient l'admirable vitalité, bien conforme à sa haute valeur morale. Ce voyage en Italie fut pour lui un enchantement ; son goût esthétique très fin et très personnel le rendait naturellement apte à sentir très vivement le beau. Sensible aux manifestations de l'art et aux beautés de la nature, à la splendeur mélancolique d'un paysage d'automne comme à la gloire des cieux étoilés, il rapporte de son voyage une gerbe précieuse de souvenirs.

En octobre, il rentre au Prythanée avec une classe de nouveaux, qu'il a donc à préparer entièrement, et il le fait avec une conscience et un soin parfaits, travaillant longuement ses cours et réfléchissant sans cesse aux améliorations qui lui permettront de rendre son enseignement plus clair, plus vivant, plus efficace. Aussi « pendant les six ans qu'il passa ici, écrit l'inspecteur des études, il fut l'objet de la part de ses élèves d'une déférence

faite de reconnaissance et d'affection ». Comment d'ailleurs n'auraient-ils pas aimé ce maître si dévoué qui comprenait si bien la jeunesse, avec ses désirs, ses impatiences et ses découragements ? Lui-même va nous dire l'emploi de ses journées pendant la période des examens oraux, qui ont lieu au Prythanée même : « J'arrivais le matin, en général vers 7 heures, mais parfois à 6 heures, et il m'arrivait de ne rentrer chez moi que le soir à 9 ou 10 heures, n'ayant guère pris, en somme, que le temps de déjeuner et de dîner et ayant passé tout le reste au Prythanée à m'occuper de mes élèves : être toujours présent, passer de l'un à l'autre, accueillir toutes les réflexions et, pour les distraire de leur inquiétude, être prêt à parler de n'importe quoi. » Aussi, quand je suis allé le voir à La Flèche en 1912, je fus frappé de la confiance respectueuse et du profond attachement que lui témoignaient tous ces jeunes gens, avec cette délicate spontanéité qui fait le charme de l'intimité entre un jeune maître et ses disciples. Et c'est l'un d'eux qui m'écrit : « Il s'était intéressé particulièrement à moi, parce que j'étais faible en mathématiques et, au lieu de me "laisser tomber" comme tant d'autres avant lui, il m'avait poussé, conseillé et avait même été jusqu'à me faire venir en dehors des heures de classe pour me faire travailler en particulier. C'était là un des plus beaux traits de son caractère : pour lui, tous les élèves étaient intéressants... je dirai plus, les plus faibles étaient ceux pour lesquels il avait le plus d'égards et de soins... Combien de mes camarades ont été tués, qui vous auraient parlé avec émotion de notre cher professeur ! »

Ainsi passe-t-il à La Flèche une existence vraiment heureuse, faisant sa classe avec goût et aussi avec passion, et se délassant par de longues promenades à bicyclette et à cheval, car il était un cavalier expert et même « fanatique », comme il le disait lui-même : il s'était perfectionné en équitation au Prythanée même, où les nombreuses séances de manège n'étaient pas pour lui un des moindres attraits du séjour à La Flèche. D'autre part, il y avait là un petit noyau d'archicubes : Musset, Nifenecker, Bottin, etc. qui se voyaient souvent et maintenaient entre eux la bonne camaraderie normalienne. À ses moments de loisir, il lisait beaucoup et continuait l'étude de la musique. Cette fois, je partageais pleinement ses goûts et même je commençai à lui faire connaître la musique de la Renaissance, qu'il ignorait ; je me rappelle, pendant un de ses passages à Paris, l'avoir emmené un soir à Saint-François-Xavier, où une maîtrise, alors célèbre, exécutait avec une rare perfection des motets palestriniens qui lui firent une vive impression.

En juillet 1914, il achevait sa sixième année d'enseignement au Prythanée et tout le monde pensait qu'il allait être nommé à Paris, où sa famille – et son ami – l'attendaient avec joie. La guerre éclate et le voici mobilisé au Mans, d'où

il m'écrivit le 23 août une lettre pleine de calme et de bonne humeur : il parle de son départ tout proche comme s'il allait simplement faire une période de manœuvres ! Le 25, un bref petit mot m'annonce qu'il part pour le Nord, « jour de la Saint-Louis » dit-il – jour de sa fête. Et depuis, la carte de Pierrefonds, dont j'ai parlé au début, fut son dernier signe de vie. À la fin d'octobre, inquiet, j'écrivis à son père qui me répond : « Je suis, hélas ! comme vous, sans nouvelles de Louis. » Et il me conte les démarches qu'il a faites pour se renseigner. Ces démarches durèrent plus de cinq années ! Enquête auprès d'anciens du régiment (il en restait si peu du début !), renseignements contradictoires, voyages dans les pays où il avait combattu, insouciance ou inertie de ceux à qui l'on s'adressait, photographies de prisonniers consultées en vain, espoirs naissants bien vite détruits, aucune épreuve ne fut épargnée à sa malheureuse famille, déjà si meurtrie par la perte d'un frère de mon ami, charmant jeune homme qu'il aimait tendrement. Cependant les siens conservaient quelque faible espérance, le supposant peut-être parmi ces prisonniers que la barbarie allemande priva de toute correspondance. L'armistice arrive, les jours passent et toujours rien... Enfin, au printemps dernier, M. Paillard identifiait les restes de son fils : actuellement il repose dans le cimetière militaire de Mancourt. Il y a été transporté le 1^{er} mars 1920, en attendant son transfert à La Chapelle-la-Reine, où il a désiré être enterré auprès des tombes de sa famille. Il avait été tué à Fonchette, au nord de Royes, le 24 septembre 1914, à la rencontre des routes d'Amiens et de Lille, vers 9 heures du matin. On sut, par son officier, qu'il avait été blessé à 8 heures et celui-ci ajoute : « J'estimais beaucoup Paillard. C'était un charmant garçon, toujours souriant, très courageux. Je n'avais que des éloges à lui faire et je l'avais particulièrement jugé dans un précédent combat où il avait fait preuve d'un mépris absolu de la mort. » À La Flèche, dans une salle du Prythanée, une plaque rappelle à tous que c'est là que M. Paillard a fait sa dernière classe avant de s'en aller donner sa vie pour la France...

Pour moi, dès la fin de 1914, un secret pressentiment m'avait fait perdre l'espoir de revoir mon ami. Aucun mot ne saurait rendre ce que fut cette perte. Il a réalisé dans sa perfection ce sentiment divin de l'amitié sans bornes qui devient une des parties constitutives de notre être. D'ami meilleur, je sais que chaque jour m'en apporte la preuve nouvelle en me faisant sentir cruellement, à propos de tout, qu'il n'est plus là pour recevoir la confiance de mes pensées. Ma seule consolation réside dans la conviction absolue qu'il s'en est allé là où sont les Forts, les Justes et les Purs.